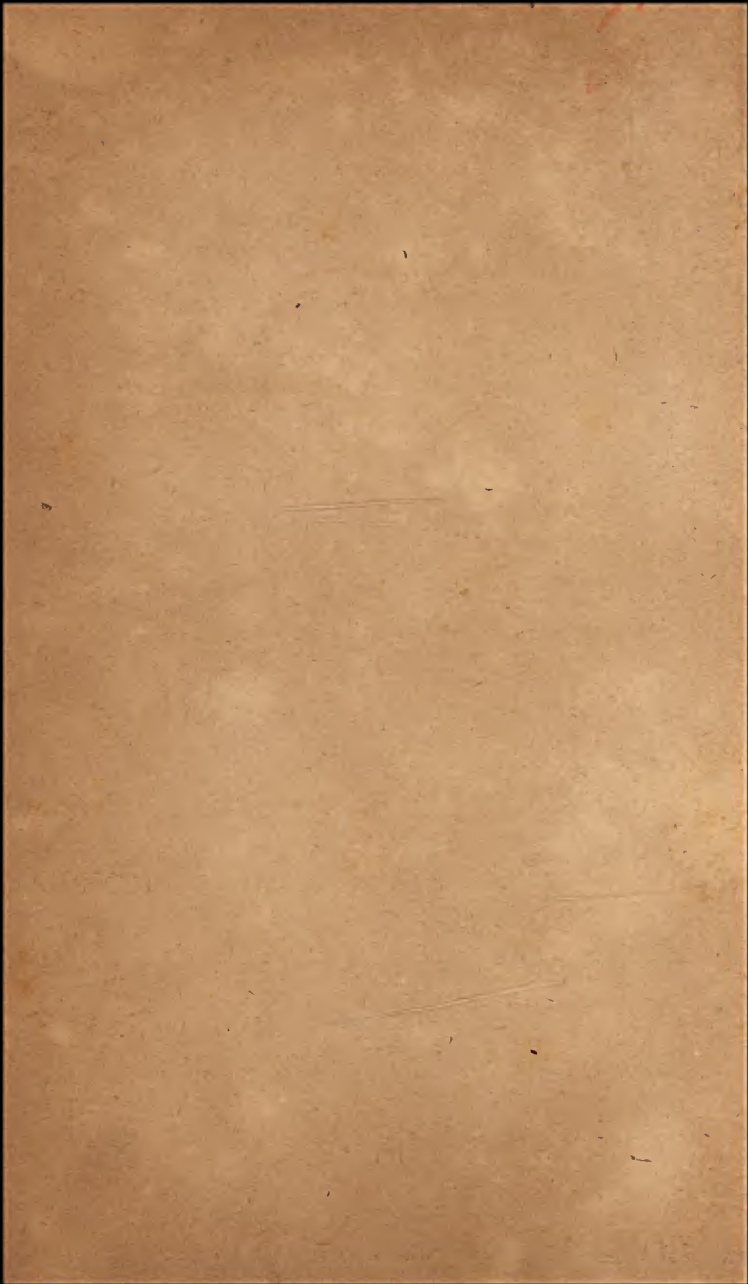


Info.





LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES



Ces fables ont été expliquées littéralement, traduites en français et annotées par M. Boutteville.

18390. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, Paris.



faute de selon

Les Fables. Grimod. 33.

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT À MOT FRANÇAIS

EN REGARD DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS

L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE ALLEMAND

avec des arguments et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

ET DE SAVANTS

LESSING

FABLES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889



AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINÉAIRE

On a réuni par des traits, dans la traduction juxtalinéaire, les mots français qui traduisent un seul mot allemand.

On a imprimé en *italique* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans l'allemand.

Enfin, les mots placés entre parenthèses, doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.



AVANT-PROPOS.

LESSING (Gotthold-Ephraïm), né en 1729, à Camenz, petite ville du royaume de Saxe, est mort, en 1781, à Wolfenbüttel, dans le duché de Brunswick.

De tous les écrivains dont s'honore l'Allemagne du dix-huitième siècle, il n'en est aucun qui ait exercé, avec une plus grande autorité, sur la langue et la littérature de ce pays, une plus heureuse influence.

Lessing était à la fois poète, philosophe et critique.

Poète, il ne le cède, dans plusieurs genres, à aucun de ses contemporains, et il leur est de beaucoup supérieur en quelques-uns : son théâtre, en particulier, dans lequel on distingue *Emilia Galotti*, *Minna de Barnhelm*, et surtout *Nathan le Sage*, l'emporta infiniment sur tout ce que la scène allemande avait produit avant lui.

Philosophe, il ne s'est pas moins distingué par la rectitude de son jugement que par la hardiesse et l'indépendance de sa pensée. Ces qualités éclatent surtout dans son livre de *l'Éducation du genre humain*, son plus beau titre philosophique à la reconnaissance de la postérité. Fils d'un ministre luthérien, Lessing s'était aussi beaucoup occupé de religion. Il faut regretter que les disputes théologiques, dans lesquelles



il s'engagea et qui eurent un grand retentissement, aient assombri ses dernières années.

Mais la gloire qu'il a méritée comme philosophe et comme poète, le cède pourtant à celle que Lessing s'est acquise comme critique. Ses écrits dans ce dernier genre sont restés des modèles qui n'ont pas été surpassés. Lessing a su y faire valoir, avec un rare talent de méthode et d'exposition, outre les qualités que nous avons déjà reconnues en lui, la variété de ses connaissances, la richesse et la pénétration de son esprit. Ses *Lettres sur la littérature*, qu'il composa à Berlin en 1759, font époque dans l'histoire littéraire de l'Allemagne. Sa *Dramaturgie*, où il passe en revue les principales productions de la scène nationale et étrangère, lui a mérité, non moins que les ouvrages dramatiques dont il appuya sa théorie, le titre de réformateur du théâtre allemand. Citons enfin son chef-d'œuvre, le *Laocoon*; par cet ouvrage de haute critique, où il traite des limites de la poésie et de la peinture, Lessing aborda dignement la carrière si glorieusement parcourue depuis par l'illustre Winckelmann.

Au reste, ce n'est pas seulement à la nature des idées, qui composent le fond de ses ouvrages, que Lessing a dû d'ouvrir une ère nouvelle dans la littérature de son pays; c'est aussi, et plus encore peut-être, à la forme dont il les a revêtues. Nul écrivain, avant lui, n'avait su donner à la prose allemande la pureté, la facilité, l'élégance et la force qui caractérisent son style; nul, depuis lui, n'a porté plus haut ces qualités; il en est même peu qui aient su y atteindre.

Ces qualités distinguent en particulier les *fables*, qui se recommandent encore par le mérite de l'invention et de la brièveté. Ce sont des chefs-d'œuvre dans leur genre. Lessing



les composa à Berlin dans le même temps qu'il écrivait ses *Lettres sur la littérature*. Elles sont restées classiques en Allemagne; elles méritaient de le devenir parmi nous.

Lessing, outre ses fables en prose, a composé quelques fables en vers, ordinairement confondues avec des *contes* qu'on s'étonne à bon droit de voir figurer dans certaines éditions classiques, destinées à la jeunesse. Nous n'avons point admis les *contes* dans notre édition.





Lessing's Fabeln



FABLES DE LESSING



Lessing's Fabeln

in Prosa.

Erstes Buch.

1. Die Erscheinung.

In der einsamsten Tiefe jenes Waldes, wo ich schon manches redende Thier belauscht¹, lag ich an einem sanften Wasserfalle, und war bemüht einem meiner Märchen den leichtesten poetischen Schmuck zu geben, in welchem am liebsten zu erscheinen La Fontaine die Fabel fast verwöhnt² hat. Ich sann, ich wählte, ich verwarf, die Stirne glühte. Umsonst, es kam nichts auf das Blatt. Woll Unwillen sprang ich auf; aber sieh! auf einmal stand sie selbst, die fabelnde Muse, vor mir.

LIVRE PREMIER.

1. L'APPARITION.

Au fond le plus solitaire de ce bois, où déjà tant de fois j'avais prêté au langage des bêtes une oreille attentive, j'étais couché près d'une cascade doucement murmurante et je m'efforçais de donner à un de mes contes cette légère parure poétique dans laquelle la fable, en cela presque gâtée par La Fontaine, aime tant aujourd'hui à se montrer. Je méditais, je choisissais, je rejetais; le front me brûlait. C'était en vain, il ne venait rien sur le papier. Plein de dépit, je me levai brusquement; mais voici que tout à coup la muse de la fable se dressa elle-même devant moi.



FABLES DE LESSING

EN PROSE.

LIVRE PREMIER.

1. Die Erscheinung.

In der einsamsten Tiefe
jenes Waldes,
wo ich schon belauscht
manches redende Thier,
lag ich an einem sanften Wasserfalle,
und war bemüht zu geben
einem meiner Märchen
den leichtest poetischen Schmuck,
in welchem Lafontaine
hat fast verwehrt die Fabel
zu erscheinen am liebsten.
Ich sann, ich wählte,
ich verwarf, die Sterne glühte.
Umsonst, es kam nichts
auf das Blatt.
Voll Unwillen
sprang ich auf;
aber sieh! auf einmal
stand sie selbst vor mir,
die fabelnde Muse.

1. L'APPARITION.

Dans la plus isolée profondeur
de ce bois,
où j'avais déjà écouté
maint parlant animal, [chute-d'eau,
j'étais-couché près d'une douce
et étais en-peine de donner
à un de mes contes
la légère poétique parure,
dans laquelle Lafontaine
a presque gâté-par-habitude la Fable
à se-montrer le plus volontiers.
Je méditais, je choisissais,
je rejetais, le front *me* brûlait.
C'était en-vain, il ne venait rien
sur la feuille *de papier*.
Plein de dépit
je me-levai-brusquement;
mais vois (voici)! tout-à-coup
elle se-tint *elle-même* devant moi,
la Muse de-la-fable.



Und sie sprach lächelnd : „Schüler, wozu' diese undankbare Mühe? Die Wahrheit braucht die Unmuth der Fabel; aber wozu braucht die Fabel die Unmuth der Harmonie? Du willst das Gewürze würzen. Genug, wenn die Erfindung des Dichters ist?; der Vortrag sei des ungekünstelten Geschichtschreibers, so wie der Sinn des Weltweisen.“

Ich wollte antworten, aber die Muse verschwand. „Sie verschwand? hör' ich den Leser fragen. Wenn du uns doch nur wahrscheinlicher täuschen wolltest! Die feichten^s Schlüsse, auf die dein Unvermögen dich führte, der Muse in den Mund zu legen! Zwar ein gewöhnlicher Betrug!

— Vortrefflich! mein Leser: mir ist keine Muse erschienen. Ich erzählte eine bloße Fabel, aus der du selbst die Lehre gezogen. Ich bin nicht der erste, und werde nicht der letzte sein, der seine Grillen zu Drakelsprüchen einer göttlichen Erscheinung macht.“

2. Der Hamster und die Ameisen.

„Ihr armseligen Ameisen, sagte ein Hamster: verlobt es

Elle me dit en souriant : « Jeune disciple, pourquoi cette peine inutile? La vérité a besoin des agréments de la fable, mais pourquoi la fable aurait-elle besoin des agréments de l'harmonie? Tu veux assaisonner des épiques. C'est assez que l'invention soit du poëte; l'exposition doit être d'un historien sans art; le sens, d'un philosophe. »

J'allais répondre, mais la muse disparut. J'entends ici le lecteur : « Elle disparut? » demande-t-il. « Si tu voulais du moins nous tromper avec plus de vraisemblance! Ces vains arguments, auxquels t'a conduit ton impuissance, les mettre dans la bouche de la muse! Imposture, il est vrai, passée en usage! »

— A merveille! lecteur: aucune muse ne m'est apparue. Je racontais simplement une fable, dont tu as toi-même tiré la morale. Je ne suis pas le premier et ne serai pas le dernier, qui donne ses caprices pour les oracles d'une apparition divine.

2. LE MULOT ET LES FOURMIS.

« *Pauvres fourmis!* disait un mulot: vaut-il la peine que vous

Und sie sprach lächelnd: [Müße?
 Schüler, wozu diese undankbare
 Die Wahrheit
 braucht die Anmuth der Fabel;
 aber wozu braucht die Fabel
 die Anmuth der Harmonie?
 Du willst das Gewürze würzen.
 Genug, wenn die Erfindung
 ist des Dichters;
 der Vortrag sei
 des ungefinsterten Geschichtschreibers,
 so wie der Sinn des Weltweisen.
 Ich wollte antworten,
 aber die Muse verschwand.
 Sie verschwand?
 hör' ich den Leser fragen.
 Wenn du doch nur wolltest
 uns täuschen wahrscheinlicher!
 Die feichten Schlüsse,
 auf die dein Unvermögen dich führte,
 der Muse in den Mund zu legen!
 Zwar ein gewöhnlicher Betrug!
 Vortrefflich! mein Leser:
 keine Muse ist mir erschienen.
 Ich erzählte eine bloße Fabel,
 aus der du selbst gezogen die Lehre.
 Ich bin nicht der erste,
 und werde nicht sein der letzte,
 der macht seine Grillen [scheinung,
 zu Drakelprüchen einer göttlichen Er-

Et elle dit en-souriant:
 Écolier, pourquoi cette ingrate peine?
 La vérité
 a-besoin du charme de la fable;
 mais pourquoi la fable a-t-elle-besoin
 du charme de l'harmonie?
 Tu veux épicer les épices.
 C'est assez si l'invention
 est du poëte;
 que l'exposition soit
 de l'historien sans-artifice,
 de-même que le sens, du philosophe.
 Je voulais répondre,
 mais la Muse disparut.
 Elle disparut?
 entends-je le lecteur demander.
 Si tu voulais du-moins seulement
 nous tromper avec-plus-de-vraisem-
 Les superficiels arguments, [blance!
 auxquels ton impuissance t'a conduit,
 les mettre à la Muse dans la bouche!
 A-la-vérité c'est une ordinaire impos-
 Parfaitement! mon lecteur: [ture!
 aucune Muse ne m'est apparue.
 Je racontais une simple fable, [rale.
 de laquelle tu as toi-même tiré la wo-
 Je ne suis pas le premier,
 et ne serai pas le dernier,
 qui fait (donne) ses caprices
 pour oracles d'une divine apparition.

2. Der Hamster und die
 Ameisen.

Ihr armseligen Ameisen,
 sagte ein Hamster:
 verlohnt es sich der Müße,

2. LE MULOT ET LES
 FOURMIS.

Vous pauvres fourmis,
 disait un mulot;
 vaut-il la peine



sich der Mühe, daß ihr den ganzen Sommer arbeitet, um ein so Weniges einzusammeln? Wenn ihr meinen Vorrath sehen solltet!

— Höre, antwortete eine Ameise: wenn er größer ist als du ihn brauchst, so ist es schon recht, daß die Menschen dir nachgraben, deine Scheunen ankleeren, und dich deinen räuberischen Geiz mit dem Leben büßen lassen."

5. Der Löwe und der Hase.

Ein Löwe würdigte einen drolligen Hasen seiner nähern Bekanntschaft. „Aber ist es denn wahr, fragte ihn einst der Hase, daß euch Löwen ein elender krähender Hahn so leicht verjagen kann?

— Allerdings ist es wahr, antwortete der Löwe; und es ist eine allgemeine Anmerkung, daß wir großen Thiere durchgängig eine gewisse kleine Schwachheit an uns haben. So wirst du, zum Exempel, von dem Elephanten gehört² haben, daß ihm das Grunzen eines Schweins Schauer und Entsetzen erweckt.

— Wahrhaftig? unterbrach ihn der Hase. Ja, nun begreif' ich auch, warum wir Hasen uns so entsetzlich vor den Hunden fürchten."

travailliez tout l'été pour recueillir si peu? Si vous voyiez mes provisions!

— Écoute, répondit une fourmi: si elles sont plus grandes que tes besoins, c'est à bon droit que l'homme te poursuit sous terre, vide tes granges et te fait payer de la vie ta rapace avarice. »

3. LE LION ET LE LIÈVRE.

Un lion honorait de sa familiarité un lièvre de plaisante humeur. « Est-il donc vrai, lui demanda un jour le lièvre, que le cri d'un misérable coq vous mette, vous autres lions, si aisément en fuite?

— Vraiment oui, répondit le lion; et c'est une remarque générale, que nous autres, grands animaux, nous avons communément en nous certaine petite faiblesse. Ainsi, par exemple, tu auras entendu dire de l'éléphant, que le grognement d'un cochon excite en lui le frisson et l'épouvante.

— En vérité? interrompit le lièvre. Oui, je comprends maintenant aussi pourquoi nous autres lièvres nous avons une peur si effroyable des chiens. »



raß ihr arbeit
 den ganzen Sommer,
 um ein so Weniges einzusammeln?
 Wenn ihr solltet sehen meinen Ver-
 Hörer, antwortete eine Ameise: [rath!
 wenn er ist größer, als du ihn brauchst,
 so ist es schon recht,
 daß die Menschen dir nachgraben,
 ausleeren deine Scheunen,
 und dich lassen hüpfen mit dem Leben
 deinen räuberischen Geiz.

3. Der Löwe und der Hase.

Ein Löwe würdigte
 einen dreßigen Hasen
 seiner nähern Bekanntschaft.
 Aber ist es denn wahr,
 fragte ihn einst der Hase
 daß ein elender krähender Hahn
 kann so leicht verjagen
 euch Löwen?
 Allerdings ist es wahr,
 antwortete der Löwe;
 und es ist eine allgemeine Anmerkung,
 daß wir großen Thiere
 durchgängig an uns haben
 eine gewisse kleine Schwachheit.
 So, zum Exempel,
 wießt du gehört haben
 von dem Elephanten,
 daß das Grollen eines Schweins
 erweckt ihn Schauder und Entsetzen.
 Wahrhaftig? unterbrach ihn der Hase.
 Ja, nun begreife ich auch
 warum wir Hasen
 uns fürchten
 so entsetzlich vor den Hunden.

que vous travaillez
 l'entier (tout l') été
 pour si peu recueillir?
 Si vous voyiez ma provision.
 Écoute, répondit une fourmi:
 si elle est plus grande, que tu n'en
 alors il est bien juste, [as-besoin,
 que les hommes fouillent-après toi,
 vident tes granges,
 et te fassent payer avec (de) la vie
 ta rapace avarice.

3. LE LION ET LE LIÈVRE.

Un lion daignait-honorer
 un plaisant lièvre
 de son plus proche commerce (de son
 Mais est-il donc vrai, [intimité).
 demanda à lui un-jour le lièvre,
 qu'un misérable chantant coq
 peut si aisément chasser
 vous autres lions?
 Sans-doute, ça est vrai,
 répondit le lion;
 et c'est une générale remarque,
 que nous grands animaux
 généralement en nous avons
 une certaine petite faiblesse.
 Ainsi, par exemple,
 auras-tu entendu-dire
 de l'éléphant,
 que le grognement d'un cochon
 excite en lui le frisson et l'épouvante.
 Vraiment? l'interrompit le lièvre.
 Oui, maintenant je comprends aussi
 pourquoi nous autres lièvres
 nous nous effrayons
 si terriblement devant les chiens.

4. Der Esel und das Jagdpferd.

Ein Esel vermaß sich mit einem Jagdpferd um die Wette zu laufen. Die Probe fiel erbärmlich aus, und der Esel ward angelacht. „Ich merke nun wohl, sagte der Esel, woran es gelegen hat: ich trat mir vor einigen Monaten einen Dorn in den Fuß, und der schmerzt mich noch.

— Entschuldigen Sie mich, sagte der Kanzelredner Liederhold¹, wenn meine heutige Predigt so gründlich und erbaulich nicht gewesen, als man sie von dem glücklichen Nachahmer eines Mosheim² erwartet hätte: ich habe, wie Sie hören, einen heißen Hals, und den schon seit acht Tagen.“

5. Zeus und das Pferd.

„Vater der Thiere und Menschen, so sprach das Pferd, und nahie sich dem Throne des Zeus, man will, ich sei eines der schönsten Geschöpfe, womit du die Welt gezieret, und meine

4. L'ANE ET LE CHEVAL DE CHASSE.

Un âne osa défier à la course un cheval de chasse. L'issue de cette épreuve fut pour lui pitoyable, il n'en recueillit que des huées. « Je vois bien maintenant, dit-il, à quoi cela a tenu: Je me suis, il y a quelques mois, enfoncé une épine dans le pied, et j'en souffre encore.

— Pardonnez, disait le prédicateur Liederhold, si mon sermon d'aujourd'hui n'a pas été aussi solide et aussi édifiant qu'on l'aurait attendu de l'heureux imitateur d'un Mosheim; j'ai, comme vous voyez, un enrouement, et il y a huit jours qu'il dure. »

5. JUPITER ET LE CHEVAL.

« Père des animaux et des hommes, dit le cheval en s'approchant du trône de Jupiter, on prétend que je suis une des plus belles créatures dont tu as orné le monde, et mon amour-propre m'oblige



4. Der Esel und das Jagd-
pferd.

Ein Esel vermaß sich
zu laufen um die Wette
mit einem Jagdpferd.
Die Probe fiel aus erbärmlich,
und der Esel ward ausgelacht.
Ich merke nun wohl,
sagte der Esel,
woran es hat gelegen:
ich trat mir
vor einigen Monaten
einen Dorn in den Fuß,
und der schmerzt mich noch.
Entschuldigen Sie mich,
sagte der Kanzelredner Niederhold,
wenn meine heutige Predigt
nicht gewesen
so gründlich und erbaulich,
als man sie hätte erwartet
von dem glücklichen Nachahmer
eines Mosheim:
ich habe, wie Sie hören,
einen heisern Hals,
und den schon seit acht Tagen.

5. Zeus und das Pferd.

Vater der Thiere und Menschen,
so sprach das Pferd,
und nahte sich
dem Throne des Zeus,
man will, ich sei
eines der schönsten Geschöpfe,
weunitt du gezieret die Welt,
und meine Eigenliebe

4. L'ÂNE ET LE CHEVAL-DE-
CHASSE.

Un âne se fit-*fort*
de courir pour la gacure
avec un cheval-de-chasse.
L'épreuve se-termina pitoyablement,
et l'âne fut moqué.
Je m'-aperçois maintenant bien,
dit l'âne,
à-quoi ça a tenu:
je me suis marché (enfoncé)
avant (il y a) quelques mois
une épine dans le pied,
et celle-ci me fait-souffrir encore.
Excusez-moi,
disait le prédicateur Liederhold,
si mon sermon d'-aujourd'hui
n'a pas été
si profond et édifiant
qu'on l'aurait attendu
de l'heureux imitateur
d'un Mosheim:
j'ai, comme vous entendez,
une (la) gorge enrouée, [jours.
et celle-ci (cela) déjà depuis huit

5. JUPITER ET LE CHEVAL.

Père des animaux et des hommes,
ainsi parla le cheval,
et il s'approcha
du trône de Jupiter,
on veut que je sois
une des plus belles créatures,
dont tu as orné le monde,
et mon amour-propre

Eigenliebe heißt mich es glauben. Aber sollte gleichwohl nicht noch Verschiedenes an mir zu bessern sein?

— Und was meinst du denn, daß an dir zu bessern sei? rede; ich nehme Lehre an, sprach der gute Gott, und lächelte.

— Vielleicht, sprach das Pferd weiter, würde ich flüchtiger sein, wenn meine Beine höher und schwächer wären; ein langer Schwanenhals würde mich nicht verstellen; eine breitere Brust würde meine Stärke vermehren; und da du mich doch einmal bestimmt hast, deinen Liebling, den Menschen, zu tragen, so könnte mir ja wohl der Sattel anerschaffen sein, den mir der wohlthätige Reiter auflegt.

— Gut, versetzte Zeus; gedulde dich einen Augenblick!“ Zeus, mit ernstem Gesichte, sprach das Wort der Schöpfung. Da quoll Leben in den Staub, da verband sich organisirter Stoff, und plötzlich stand vor dem Throne — das häßliche Kameel.

à le eroire. Toutefois, n'y aurait-il pas en moi différentes choses enoere à corriger?

— Et que penses-tu donc qu'on pût corriger en toi? Parle; j'accepte la leçon, dit le dieu dans sa bonté, et il sourit.

— Peut-être, continua le cheval, serais-je plus vite à la course, si mes jambes étaient plus hautes et plus effilées; un long cou de eygne ne me déparerait pas; une plus large poitrine augmenterait ma force; et puisque enfin tu m'as destiné à porter l'homme, ton favori, la nature pourrait bien me donner elle-même la selle que, par bienveillance, le cavalier met sur mon dos.

— Bien, répliqua Jupiter; patiente un instant! » Jupiter, d'un visage sérieux, prononça le mot de la création. La vie alors jaillit au sein de la poussière; il y eut combinaison de matière organisée, et tout à coup se dressa, devant le trône du dieu, le hideux chameau.



heißt mich es glauben.
 Aber gleichwohl
 sollte sein nicht noch Verschiedenes
 an mir zu bessern?
 Und was meinst du denn,
 daß sei an dir zu bessern?
 reie; ich nehme an Lehre,
 sprach der gute Gott,
 und lächelste.
 Vielleicht,
 sprach weiter das Pferd,
 würde ich sein flüchtiger,
 wenn meine Beine
 wären höher und schwächtiger;
 ein langer Schwanenhals
 würde mich nicht verstellen;
 eine breitere Brust
 würde meine Stärke vermehren;
 und da doch einmal
 du mich hast bestimmt zu tragen
 deinen Liebling, den Menschen,
 so könnte ja wohl
 mir sein anerschaffen
 der Sattel,
 den mir auflegt
 der wohlthätige Reiter.
 Gut, versetzte Zeus;
 gedulde dich einen Augenblick!
 Zeus, mit ernstem Gesichte,
 sprach das Wort der Schöpfung.
 Da quoll Leben
 in den Staub,
 da verband sich
 organisirter Stoff,
 und plötzlich
 stand vor dem Throne —
 das häßliche Rameel

m'ordonne de le croire.
 Mais néanmoins [choses
 n'y aurait-il pas encore différentes-
 en moi à améliorer?
 Et que penses-tu donc,
 qu'il-y-ait en toi à améliorer?
 parle; j'accepte la leçon,
 dit le bon dieu,
 et il sourit.
 Peut-être,
 dit plus loin (continua) le cheval,
 serais-je plus vite-à-la-course,
 si mes jambes
 étaient plus hautes et plus essilées;
 un long cou-de-cygne
 ne me déparerait pas;
 une plus-large poitrine
 augmenterait ma force; [ensin]
 et puisque pourtant une-fois (puisque
 tu m'as destiné à porter
 ton favori, l'homme,
 alors pourrait certes bien
 m'être donné-par-la-nature
 la selle,
 que m'impose
 le bienfaisant cavalier.
 Bien, répliqua Jupiter;
 patiente un instant!
 Jupiter, avec un sérieux visage,
 prononça la parole de la création.
 Alors coula la vie
 dans la poussière,
 alors s'unit
 la matière organisée,
 et tout-à-coup
 se-tint devant le trône —
 le hideux chameau.

Das Pferd sah, schauderte und zitterte vor entsetzendem Abscheu.

„Hier sind höhere und schwächere Beine, sprach Zeus; hier ist ein langer Schwanenhals; hier ist eine breitere Brust; hier ist der anerschaffene Sattel! Willst du, Pferd, daß ich dich so umbilden soll?“

Das Pferd zitterte noch.

„Geh, fuhr Zeus fort; diesesmal sei belehrt ohne bestraft zu werden. Dich deiner Vermessenheit aber dann und wann reuend zu erinnern, so daure du fort, neues Geschöpf! (Zeus warf einen erhaltenden Blick auf das Kameel) und das Pferd erblicke dich nie, ohne zu schandern.“

6. Der Affe und der Fuchs.

„Reue mir ein so geschicktes Thier, dem ich nicht nachahmen könnte! So prahlte der Affe gegen den Fuchs.“ Der

A cette vue le cheval frissonna et trembla d'horreur et d'épouvante.

« Voici des jambes plus hautes et plus effilées, dit Jupiter; voici un long cou de cygne, une plus large poitrine, une selle donnée par la nature! Veux-tu, cheval, que je te métamorphose ainsi? »

Le cheval tremblait encore.

« Va, continua Jupiter; la leçon, cette fois, sera exempte de châtiement. Mais pour exciter parfois en toi un souvenir repentant de ta témérité. continue de subsister, toi, nouvelle créature! (Jupiter, en parlant ainsi, jetait sur le chameau un regard de conservation) et que le cheval ne te voie jamais sans frémir. »

6. LE SINGE ET LE RENARD.

« Nomme-moi un animal si adroit que je ne puisse imiter! » Ainsi se vantait le singe en s'adressant au renard. Le renard répliqua :



Das Pferd sah,
schauderte und zitterte
vor entsetztem Abscheu.
Hier sind Beine
höhere und schwächigere,
sprach Zeus;
hier ist
ein langer Schwanenhals;
hier ist eine breitere Brust;
hier ist der anerschaffene Sattel!
Willst du, Pferd,
daß ich soll
so dich umbilden?
Das Pferd zitterte noch
Och, fuhr fort Zeus;
diesemal sei belehrt,
ohne zu werden bestraft.
Aber dich zu erinnern
dann und wann
reue dich
deiner Vermessenheit,
so daure fort, du
neues Geschöpf!
(Zeus warf
einen erhaltenden Blick
auf das Kameel)
und das Pferd
erblickte dich nie
ohne zu schauern.

6. Der Affe und der Fuchs.

Nenne mir
ein so geschicktes Thier,
dem ich nicht könnte
nachahmen!
So prahlte der Affe
gegen den Fuchs.

Le cheval vit,
frissonna et trembla
d'une horreur épouvante.
Ici sont (voici) *des* jambes
plus-hautes et plus effilées,
dit Jupiter;
ici est (voici)
un long cou-de-cygne;
voici une plus large poitrine;
voici la selle donnée-par-la-nature!
Veux-tu, cheval,
que je doive
ainsi te métamorphoser?
Le cheval tremblait encore.
Va, continua Jupiter;
pour cette-fois sois instruit,
sans être puni.
Mais pour te souvenir
de temps en temps
te-repentant (avec repentir)
de ta témérité,
continue-de-subsister, toi,
nouvelle créature! —
Jupiter jetait
un regard conservateur
sur le chameau, —
et *que* le cheval
ne te regarde jamais
sans frissonner.

6. LE SINGE ET LE RENARD.

Nomme-moi
un si habile animal,
que je ne puisse *pas*
imiter!
Ainsi se-vantait le singe
envers le renard.

Fuchs aber erwiederte: „Und du, nenne mir ein so geringschätzbares Thier, dem es einfallen könnte, dir nachzuzahlen.“

Schriftsteller meiner Nation! muß ich mich noch deutlicher erklären?

7. Die Nachtigall und der Pfau.

Eine gefellige Nachtigall fand unter den Sängern des Waldes Weider die Menge¹, aber keinen Freund. Vielleicht fände ich² ihn unter einer andern Gattung, dachte sie, und flog verträulich zu dem Pfau herab.

„Schöner Pfau! ich bewundre dich. — Ich dich auch, liebe Nachtigall! — So laß uns Freunde sein, sprach die Nachtigall weiter; wir werden uns nicht beneiden dürfen: du bist dem Auge so angenehm, als ich dem Ohre.“

Die Nachtigall und der Pfau wurden Freunde.

Kneller³ und Pope⁴ waren bessere Freunde, als Bepe und Addison⁵.

• Et toi, nomme-moi un animal de si mince valeur, auquel il pût tomber dans l'esprit de t'imiter. •

Écrivains de ma nation, dois-je m'expliquer plus clairement ?

7. LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

Un rossignol d'humeur sociable rencontra parmi les échantres du bois force envieux, mais d'amis point. Peut-être en trouverai-je un chez les oiseaux d'une autre espèce, pensa-t-il, et il s'abattit avec confiance auprès du paon. « Beau paon! je t'admire. — Je t'admire aussi, aimable rossignol! — Soyons donc amis, ajouta le rossignol; nous ne pourrons nous porter envie: tu sais charmer les yeux, comme moi les oreilles. »

Le rossignol et le paon devinrent amis.

Kneller et Pope étaient meilleurs amis que Bepe et Addison.



Aber der Fuchs erwiederte :

„Und du, wenn mir
ein so geringschätziges Thier,
dem es könnte einfallen,
dir nachzuahmen.“

Schriftsteller meiner Nation!
muß ich mich erklären
noch deutlicher?

7. Die Nachtigall
und der Pfau.

Eine gefellige Nachtigall fand
unter den Sängern des Waldes
Neiber die Menge,
aber keinen Freund.

Vielleicht finde ich ihn
unter einer andern Gattung,
dachte sie,
und flog herab
vertraulich zu dem Pfau.

Schöner Pfau!

Ich bewundere dich. —

Ich dich auch,

liebliche Nachtigall! —

So laß uns sein

Freunde,

sprach weiter

die Nachtigall;

wir werden nicht dürfen

uns beneiden :

du bist so angenehm dem Auge,

als ich dem Ohre.

Die Nachtigall und der Pfau

wurden Freunde.

Kneller und Pope

waren bessere Freunde,

als Pope und Addison.

Mais le renard répliqua :

Et toi, nomme-moi

un animal de si mince-valeur,

auquel il pût tomber-dans-*l'esprit*.

de t'imiter.

Écrivains de ma nation!

dois-je m'expliquer

encore plus clairement?

7. LE ROSSIGNOL
ET LE PAON.

Un soclable rossignol trouvait

parmi les chantres du bois,

des envieux la foule (force envieux),

mais aucun ami.

Peut-être le trouvé-je (trouverai-je)

parmi une autre espèce,

pensa-t-il,

et *il* descendit-en-volant

avec-confiance vers le paon.

Beau paon!

je t'admire. —

Je t'*admire* aussi.

aimable rossignol! —

Eh-bien! laisse nous être

amis (soyons amis),

dit en-continuant

le rossignol;

nous ne pourrons pas

nous porter-envie :

tu es aussi agréable à l'œil.

que moi à l'oreille.

Le rossignol et le paon

devinrent amis.

Kneller et Pope

étaient meilleurs amis,

que Pope et Addison.

3. Der Wolf und der Schäfer.

Ein Schäfer hatte durch eine grausame Seuche seine ganze Heerde verloren. Das erfuhr der Wolf, und kam, seine Condoleszenz abzustatten.

„Schäfer, sprach er, ist es wahr, daß dich ein so grausames Unglück betroffen? Du bist um deine ganze Heerde gekommen! Die liebe, fromme, fette Heerde! Du dauerst mich, und ich möchte blutige Thränen weinen.

— Habe Dank, Meister Isegrim², versetzte der Schäfer. Ich sehe daß du ein sehr mitleidiges Herz hast.

— Das hat er auch wirklich, fügte des Schäfers Hylar³ hinzu, so oft er unter dem Unglücke seines Nächsten selbst leidet.“

9. Das Roß und der Stier.

Auf einem feurigen Rosse flog stolz ein dreister Knabe daher. Da rief ein wilder Stier dem Rosse zu: „Schande! von einem Knaben ließ' ich mich nicht regieren.

8. LE LOUP ET LE BERGER.

Une cruelle épidémie avait enlevé à un berger tout son troupeau. Le loup l'apprit et vint offrir ses compliments de condoléance.

« Berger, dit-il, est-il vrai qu'un si cruel malheur t'a frappé? Tu as perdu tout ton troupeau? Ce cher, ce doux, ce gras troupeau! Ta perte m'afflige, et j'en pleurerais des larmes de sang.

— Merci, maître Isegrim, répliqua le berger. Je vois que tu as le cœur très-compassionnant.

— Très-compassionnant en effet, ajouta le chien du berger, toutes les fois qu'il souffre lui-même du malheur de son prochain. »

9. LE COURSIER ET LE TAUREAU.

Sur un coursier fougueux passait fier et rapide un enfant plein d'audace.

« Quelle honte! cria au coursier un taureau sauvage; ce n'est pas moi qui me laisserais gouverner par un enfant.

8. Der Wolf und der Schäfer.

Ein Schäfer hatte verloren
 durch eine grausame Seuche
 seine ganze Heerde.
 Der Wolf ersüht das,
 und kam, abzustatten
 seine Condolenz.
 Schäfer, sprach er, ist es wahr,
 daß ein so grausames Unglück
 dich betroffen?
 Du bist gekommen
 um deine ganze Heerde?
 Die liebe, fremme,
 fette Heerde!
 Du dauerst mich,
 und ich möchte weinen
 klutige Thränen.
 Habe Dank,
 Meister Isegrim,
 versetzte der Schäfer.
 Ich sehe, daß du hast
 ein sehr mitleidiges Herz.
 Er hat das auch wirklich,
 fügte hinzu der Hylax des Schäfers,
 so oft er selbst leidet
 unter dem Unglücke
 seines Nächsten.

9. Das Ross und der Stier.

Ein dreister Knabe
 stog daher stolz
 auf einem feurigen Rosse.
 Da rief dem Rosse
 ein wilder Stier zu: Schande!
 Ich ließe mich nicht regieren
 von einem Knaben.

8. LE LOUP ET LE BERGER.

Un berger avait perdu
 par une cruelle épidémie
 son entier (tout son) troupeau.
 Le loup apprit cela,
 et il vint pour-faire
 son compliment-de-condolérance.
 Berger, dit-il, est-il vrai,
 qu'un si cruel malheur
 t'a frappé?
 Tu en es (as perdu)
 pour ton entier (tout ton) troupeau?
 Ce cher, ce doux,
 ce gras troupeau!
 Tu me fais-de-la-peine,
 et je pleurerais
 des larmes de-sang.
 Aie remerciement (je te remercie),
 maître Isegrim,
 répliqua le berger.
 Je vois que tu as
 un très compatissant cœur.
 Il l'a aussi en-effet,
 ajouta l'Hylax du berger,
 aussi souvent que lui même souffre
 sous le (du) malheur
 de son prochain.

9. LE COURSIER ET LE TAUREAU.

Un hardi garçon
 volait fièrement
 sur un fougueux coursier.
 Alors cria au coursier
 un taureau sauvage: *Quelle honte!*
 je ne me laisserais pas gouverner
 par un enfant.



— Aber ich, versetzte das Roß; denn was für Ehre könnte es mir bringen, einen Knaben abzuwerfen?“

10. Die Grille und die Nachtigall.

„Ich versichere dich, sagte die Grille zu der Nachtigall, daß es meinem Gesange gar nicht an Bewunderern fehlt. — Nenne mir sie doch, sprach die Nachtigall. — Die arbeitsamen Schnitzer, versetzte die Grille, hören mich mit vielem Vergnügen, und daß dieses die nützlichsten Leute in der menschlichen Republik sind, das wirst du doch nicht läugnen wollen?“

— Das will ich nicht läugnen, sagte die Nachtigall; aber deswegen darfst du auf ihren Beifall nicht stolz sein. Ehrlichen Leuten, die alle ihre Gedanken bei der Arbeit haben, müssen ja wohl die feinem Empfindungen fehlen. Bilde dir also ja nichts eher auf dein Lied ein, als bis ihm der sorglose Schä-

— Mais bien moi, répliqua le coursier; quel honneur en effet me reviendrait-il de jeter par terre un enfant ? »

10. LE GRILLON ET LE ROSSIGNOL.

« Je t'assure, disait le grillon au rossignol, que mon chant ne manque aucunement d'admirateurs. — Nomme-les-moi donc, dit le rossignol. — Les laborieux moissonneurs, répliqua le grillon, m'écoutent avec grand plaisir, et sans doute tu ne nieras pas que ce ne soient là les gens les plus utiles dans la république des hommes ?

— Je ne prétends pas le nier, dit le rossignol; mais ce n'est pas une raison pour t'enorgueillir de leurs suffrages. Ces braves gens, appliqués tout entiers à leur travail, ne peuvent avoir le goût bien délicat. Ne tire donc en rien vanité de ton chant, jusqu'au jour où



Aber ich,
versetzte das Kesch.
Denn was für Ehre
Könnte es mir bringen,
abzumerfen einen Knaben?

10. Die Grille und die
Nachtigall.

Ich versichere dich,
sagte die Grille zu der Nachtigall,
daß es gar nicht fehlt
an Bewunderern
meinem Gesange. —
Nenne mir sie doch,
sprach die Nachtigall. —
Die arbeitssamen Schnitter,
versetzte die Grille,
hören mich
mit vielem Vergnügen.
und daß diejes sind
die nützlichsten Leute
in der menschlichen Republik,
das wirst du doch nicht läugnen wollen?
Ich will das nicht läugnen,
sagte die Nachtigall;
aber beschwene
darfst du nicht stolz sein
auf ihren Beifall.
Ehrlichen Leuten,
die haben alle ihre Gedanken
bei der Arbeit,
müssen ja wohl fehlen
die feinem Empfindungen.
Bilde dir also ja nichts ein
auf dein Lied,
eher, als bis
der sorglose Schäfer,

Mais bien moi,
répliqua le coursier.
Car quel honneur
pourrait-il me rapporter,
de jeter-par-terre un enfant?

10. LE GRILLON ET LE
ROSSIGNOL.

Je t'assure,
disait le grillon au rossignol,
qu'il ne manque pas-du-tout
d'admirateurs
à mon chant. —
Nomme-moi les donc,
dit le rossignol. —
Les laborieux moissonneurs,
répliqua le grillon,
m'écotent
avec beaucoup-de plaisir;
et que ce sont
les plus utiles gens
dans l'humaine république,
c'est ce que tu ne voudras pourtant
Je ne veux pas nier cela, [pas nier?
dit le rossignol,
mais pour-cela
tu ne dois pas être fier
de leur approbation.
A d'honnêtes gens,
qui ont toutes leurs pensées
au travail,
doivent assurément manquer
les sensations plus-délicates.
Ne t' imagine donc certes rien
sur ton chant
avant que (jusqu'à ce que)
l'insouciant berger,

fer, der selbst auf seiner Flöte sehr lieblich spielt, mit stillem Gutzücken kauschet."

11. Die Nachtigall und der Habicht.

Ein Habicht schoß auf eine jügende Nachtigall. „Da du so lieblich singst, sprach er, wie vortreflich wirst du schmecken!“

War es höhnische Bosheit, oder war es Einfalt, was der Habicht sagte? Ich weiß nicht. Aber gestern hör' ich sagen: „Dieses Frauenzimmer, das so unvergleichlich dichtet, muß es nicht ein allerliebstes Frauenzimmer sein?“ Und das war gewiß Einfalt!

12. Der kriegerische Wolf.

„Mein Vater glorreichen Andenkens, sagte ein junger Wolf zu einem Fuchse, das war ein rechter Held! Wie fürchterlich hat er sich nicht in der ganzen Gegend gemacht! Er hat über

l'insouciant berger, qui lui-même joue si agréablement de sa flûte, t'écontera dans un doux ravissement. »

11. LE ROSSIGNOL ET L'AUTOUR.

Un rossignol chantait; un autour foudit sur lui. « Puisque tu chantes si joliment, dit-il, quel délicieux mets tu dois être! »

Était-ce raillerie et méchanceté, on était-ce simplicité à l'autour de parler ainsi? Je ne sais. Mais hier j'entendais dire: « Cette femme, qui fait si admirablement des vers, ne doit-elle pas être une femme infiniment aimable? » Et c'était là certainement de la simplicité!

12. LE LOUP BELLIQUEUX.

« Mon père de glorieuse mémoire, disait un jeune loup à un renard, c'était là un vrai héros! Quelle terreur n'a-t-il point répandue dans toute la contrée! Il a successivement triomphé de plus de



der selbst spielt
sehr lieblich
auf seiner Flöte,
ihm lauschet
mit stillem Entzücken.

qui lui-même joue
très agréablement
sur sa flûte,
l'écoute
avec un doux ravissement.

11. Die Nachtigall und
der Habicht.

11. LE ROSSIGNOL ET
L'AUTOUR.

Ein Habicht schoß
auf eine singende Nachtigall.
Da du singst
so lieblich,
sprach er,
wie vortreflich
wirßt du schmecken!
War es höhnische Bosheit,
oder war es Einfalt,
was der Habicht sagte?
Ich weiß nicht.
Aber gestern hörte ich sagen:
Dieses Frauenzimmer,
das dichtet
so unvergleichlich,
muß es nicht sein
ein allerliebste Frauenzimmer?
Und das war gewiß Einfalt.

Un autour fondit
sur un rossignol chantant.
Puisque tu chantes
si agréablement,
dit-il,
combien excellent
seras-tu-au-goût!
Était-ce railleuse méchanceté,
ou était-ce simplicité,
ce-que l'autour disait?
Je ne sais pas;
mais hier j'entendais dire:
Cette femme,
qui fait-des-vers
si incomparablement,
ne doit-elle pas être
une très-aimable femme?
Et cela était certainement simplicité.

12. Der kriegerische Wolf.

12. LE BELLIQUEUX LOUP.

Mein Vater
glorreichen Andenkens,
sagte ein junger Wolf
zu einem Fuchse,
das war
ein rechter Held!
Wie fürchterlich
hat er sich nicht gemacht
in der ganzen Gegend!

Mon père
de glorieuse mémoire,
disait un jeune loup
à un renard,
cela était (c'était là)
un véritable héros!
Combien redoutable
ne s'est-il pas fait (rendu)
dans toute la contrée!



mehr als zweihundert Feinde nach und nach triumphirt, und ihre schwarzen Seelen in das Reich des Verderbens gesandt. Was Wunder also, daß er endlich doch einem unterliegen mußte.

— So würde sich ein Leichenredner ausdrücken, sagte der Fuchs; der trockene Geschichtschreiber aber würde hinzusetzen: Die zweihundert Feinde, über die er nach und nach triumphirte, waren Schafe und Esel; und der eine Feind, dem er unterlag, war der erste Stier, den er sich anzufallen erkühnte.“

15. Der Phönix.

Nach vielen Jahrhunderten gestel es dem Phönix, sich wieder einmahl sehen zu lassen. Er erschien, und alle Thiere und Vögel versammelten sich um ihn. Sie gafften, sie staunten, sie bewunderten und brachen in ein entzückendes Lob aus.

Bald aber verwandten die besten und gefelligsten mitkneidsvoll

deux cents ennemis et envoyé leurs noires âmes dans le royaume de la mort. Quelle merveille est-ce donc qu'à la fin il ait succombé sous l'un deux!

— Ainsi s'exprimerait un panégyriste, dit le renard; mais l'impassible historien ajouterait: Les deux cents ennemis dont il a successivement triomphé étaient des brebis et des ânes; et le seul ennemi, sous lequel il succomba, était le premier taureau qu'il eût osé attaquer. »

13. LE PHÉNIX.

Après un intervalle de plusieurs siècles, il plut au phénix de se montrer de nouveau. Il parut, et tous les animaux, tous les oiseaux s'assemblèrent autour de lui. Saisis d'étonnement et de d'admiration, ils éclatèrent dans leur ravissement en un concert de louanges. Mais bientôt les plus doux d'entre eux et les plus sociables détournèrent



Er hat triumphirt nach und nach
 über mehr als zwei hundert Feinde,
 und gesandt
 ihre schwarzen Seelen
 in das Reich des Verderbens.
 Was Wunder also,
 daß endlich er doch mußte
 einem unterliegen!
 So würde sich ausdrücken
 ein Leichenredner,
 sagte der Fuchs;
 aber der trockene Geschichtschreiber
 würde hinzusetzen:
 Die zwei hundert Feinde,
 über die er triumphirte
 nach und nach,
 waren Schafe und Esel;
 und der eine Feind,
 oem er unterlag,
 war der erste Stier,
 den er sich erkühnte anzufallen.

Il a triomphé successivement
 sur (de) plus de deux cents ennemis,
 et envoyé
 leurs noires âmes
 dans le royaume de la perdition.
 Quelle merveille donc,
 qu'enfin pourtant il dut
 succomber à un!
 Ainsi s'exprimerait
 un panégyriste,
 dit le renard;
 mais le sec historien
 ajouterait:
 Les deux cents ennemis,
 dont il triompha
 successivement,
 étaient des brebis et des ânes;
 et le seul ennemi,
 auquel il succomba,
 était le premier taureau,
 qu'il s'enhardit à attaquer.

13. Der Phönix.

13. LE PHÉNIX.

Nach vielen Jahrhunderten
 gesiel es dem Phönix,
 sich sehen zu lassen
 wieder einmal.
 Er erschien,
 und alle Thiere und Vögel
 versammelten sich um ihn.
 Sie gästten, sie staunten,
 sie bewunderten und brachen aus
 in ein entzückendes Lob.
 Aber die besten und geselligsten
 verwantten
 bald mitleidsvoll

Après beaucoup de siècles
 il plut au phénix,
 de se faire voir
 de-nouveau une-fois.
 Il parut,
 et tous-les animaux et oiseaux
 s'assemblèrent autour de lui.
 Ils bayèrent, ils s'étonnèrent,
 ils admirèrent et éclatèrent [ment]
 en un éloge ravissant (de ravisse-
 Mais les meilleurs et les plus sociables
 détournèrent
 bientôt pleins-de-pitié

ihre Blicke, und seufzten : „Der unglückliche Phönix! Ihm ward das harte Loos, weder Geliebte noch Freund zu haben; denn er ist der einzige seiner Art!“

14. Die Gans.

Die Federn einer Gans beschämten den neugebornen Schnee. Stolz auf dieses blendende Geschenk der Natur, glaubte sie eher zu einem Schwane, als zu dem was sie war, geboren zu sein. Sie sonderte sich von ihres Gleichen ab, und schwamm einsam und majestätisch auf dem Teiche herum. Bald dehnte sie ihren Hals, dessen verrätherischer Kurze sie mit aller Macht abhelfen wollte; bald suchte sie ihm die prächtige Biegung zu geben, in welcher der Schwanz das würdigste Ansehen eines Vogels des Apollo hat. Doch vergebens; er war zu steif, und mit aller ihrer Bemühung brachte sie es nicht weiter, als daß sie eine lächerliche Gans ward, ohne ein Schwanz zu werden.

avec compassion leurs regards, et soupirèrent : « Malheureux Phénix! le cruel destin a voulu qu'il n'eût ni maîtresse, ni ami; car il est seul de son espèce! »

14. L'OIE.

Les plumes d'une oie faisaient honte à la neige nouvelle. Fière de ce don éblouissant de la nature, elle se crut née pour être un cygne : oubliant sa condition, elle s'écartait de ses compagnes et nageait solitaire et majestueuse autour de l'étang. Tantôt elle allongait son cou et voulait à toute force remédier à sa petitesse qui la trahissait; tantôt elle essayait de lui imprimer la magnifique courbure qui donne au cygne un aspect si digne de l'oiseau d'Apollon. Mais en vain; il était trop roide, et avec tous ses efforts elle ne réussit qu'à se rendre une oie ridicule, sans devenir un cygne.



Ihre Blicke, und seufzten :
 Der unglückliche Phönix !
 Ihm ward das harte Loos,
 weder Geliebte noch Freund zu haben;
 denn er ist der einzige seiner Art!

leurs regards, et soupirèrent :
 Le malheureux phénix !
 A lui est-advenu le dur lot,
 de n'avoir ni maîtresse ni ami ;
 car il est l'unique de son espèce !

14. Die Gans.

14. L'OIE.

Die Federn einer Gans
 beschämten
 den neugebornen Schnee.
 Stolz auf dieses blendende Geschenk
 der Natur,
 glaubte sie geboren zu sein
 eher zu einem Schwane,
 als zu dem, was sie war.
 Sie sonderte sich ab
 von ihres Gleichen,
 und schwamm herum
 einsam und majestätisch
 auf dem Teiche.
 Bald dehnte sie ihren Hals,
 dessen verrätherischer Kürze
 sie wollte mit aller Macht
 abhelfen.
 Bald suchte sie ihm zu geben
 die prächtige Wiegung
 in welcher
 der Schwan hat
 das würdigste Ansehen
 eines Vogels des Apollo.
 Doch vergebens ;
 er war zu steif,
 und mit aller ihrer Bemühung
 brachte sie es nicht weiter,
 als daß sie ward
 eine lächerliche Gans,
 ohne ein Schwan zu werden.

Les plumes d'une oie
 rendaient-honteuse
 la neige nouvellement-néc.
 Fière de ce don éblouissant
 de la nature,
 elle crut être née
 plutôt pour (pour être) un cygne,
 que pour ce qu'elle était.
 Elle se séparait
 de ses semblables,
 et nageait autour
 solitaire et majestueuse
 sur l'étang.
 Tantôt elle allongait son cou,
 à la traîtresse petitesse duquel
 elle voulait à toute force
 remédier.
 Tantôt elle cherchait à lui donner
 la magnifique courbure
 dans laquelle
 le cygne a
 le plus digne aspect
 d'un oiseau d'Apollon.
 Mais vainement ;
 il était trop roide,
 et avec toute sa peine
 elle ne le porta pas plus loin,
 si-ce-n'est qu'elle devint (elle ne réus-
 une oie ridicule, [sit qu'à devenir]
 sans devenir un cygne.

15. Die Eiche und das Schwein.

Ein gefräßiges Schwein mästete sich unter einer hohen Eiche mit der herabgefallenen Frucht. Indem es die eine Eichel zerbiß, verschluckte es bereits eine andere mit dem Auge.

„Undankbares Vieh! rief endlich der Eichbaum herab. Du nährst dich von meinen Früchten, ohne einen einzigen dankbaren Blick auf mich in die Höhe zu richten.“

Das Schwein hielt einen Augenblick inne, und grunzte zur Antwort: „Meine dankbaren Blicke sollten nicht ausbleiben, wenn ich nur wüßte, daß du deine Eicheln meinethwegen hättest fallen lassen.“

16. Die Wespen.

Fäulniß und Verwesung zerstörten das stolze Gebäude eines kriegerischen Rosses, das unter seinem kühnen Reiter erschossen worden¹. Die Ruinen des einen braucht die allzeit wirksame Natur zu dem Leben des andern. Und so flog auch ein Schwarm

15. LE CHÊNE ET LE COCHON.

Sous un grand chêne un cochon vorace s'engraissait des fruits tombés de l'arbre. Il n'avait pas encore avalé un gland qu'il en dévorait déjà un autre des yeux.

« Ingrate bête! lui cria enfin le chêne. Tu te nourris de mes fruits, sans même lever sur moi un seul regard de reconnaissance. »

Le cochon s'arrêta un instant, et répondit en grognant: « Mes regards ne manqueraient pas à t'exprimer ma gratitude, si je savais seulement que tu eusses laissé tomber tes glands à mon intention. »

16. LES GUÊPES.

Un superbe et belliqueux coursier, tué d'un coup de feu sous son hardi cavalier, était tombé en pourriture. La nature toujours active fait servir les débris d'un être à la vie d'un autre. Un essaim de



15. Die Eiche und das
Schwein.

Ein gefräßiges Schwein
mästete sich
unter einer hohen Eiche
mit der herabgefallenen Frucht.
Indem es zerbis
die eine Eichel,
verschluckte es bereits eine andere
mit dem Auge.
Unankbares Vieh!
rief endlich herab der Eichbaum.
Du nährst dich
von meinen Früchten,
ohne in die Höhe zu richten auf mich
einen einzigen dankbaren Blick.
Das Schwein hielt inne
einen Augenblick,
und grunzte zur Antwort:
Meine dankbaren Blicke
sollten nicht ausbleiben,
wenn ich nur wüßte,
daß du hättest fallen lassen
deine Eicheln
meinewegen.

16. Die Wespen.

Fäulniß und Verwesung
zerstörten das stolze Gebäude
eines kriegerischen Rosses,
das erschossen worden
unter seinem kühnen Reiter.
Die allzeit wirksame Natur
braucht die Ruinen des einen
zu dem Leben des andern.
Und so flog auch hervor

15. LE CHÊNE ET LE
COCHON.

Un cochon vorace
s'engraissait
sous un chêne élevé
avec le fruit tombé-en-bas.
Tandis-qu'il broyait-avec-les-dents
un gland,
il avalait déjà un autre
avec l'œil (des yeux).
Ingrate bête!
cria enfin d'en-haut le chêne.
Tu te nourris
de mes fruits,
sans diriger en haut sur moi
un seul regard reconnaissant.
Le cochon s'arrêta
un instant,
et grogna pour réponse:
Mes regards reconnaissants
ne seraient pas défaut,
si je savais seulement,
que tu eusses laissé tomber
tes glands
à-cansc-de-moi.

16. LES GUÊPES.

La corruption et la pourriture
détruisirent la superbe structure
d'un belliqueux coursier,
qui avait été tué-d'un-coup-de-feu
sous son hardi cavalier.
La nature en-tout-temps active
emploie les ruines de l'un
à la vie de l'autre.
Et ainsi sortit aussi en volant



junger Wespen aus dem beschmeißten Nase hervor. „O, riefen die Wespen, was für eines göttlichen Ursprungs wir sind! Das prächtigste Ross, der Liebling Neptuns, ist unser Erzeuger!“

Diese seltsame Prahlerei hörte der aufmerksame Fabeldichter, und dachte an die heutigen Italiener, die sich nichts geringeres als Abkömmlinge der alten unsterblichen Römer zu sein einbilden, weil sie auf ihren Gräbern geboren worden.

17. Die Sperlinge.

Eine alte Kirche, welche den Sperlingen unzählige Nester gab, ward ausgebeffert. Als sie nun in ihrem neuen Glanze da stand, kamen die Sperlinge wieder, ihre alten Wohnungen zu suchen. Allein sie fanden sie alle vermauert. „Zu was, schrieen sie, taugt denn nun das große Gebäude? Kommt, verlaßt den unbrauchbaren Steinhäufen!“

jeunes guêpes s'envola donc des flancs de ce cadavre en putréfaction. « O, s'écrièrent les guêpes, quelle divine origine est la nôtre! Le plus magnifique coursier, le favori de Neptune, nous a donné la vie! »

Cette étrange rodomontade n'échappa pas au fabuliste attentif, et il songea aux Italiens d'aujourd'hui, qui s'imaginent n'être rien de moins que les descendants des anciens et immortels Romains, parce qu'ils sont nés sur leurs tombeaux.

17. LES MOINEAUX.

On restaura une vieille église qui fournissait aux moineaux d'innombrables nids. Quand elle parut dans son nouvel éclat, les moineaux revinrent y chercher leurs ancelennes demeures; mais ils les trouvèrent toutes murées. « A quoi donc, s'écrièrent-ils, peut servir maintenant ce grand édifice? Allons, abandonnons ce monecau de pierres devenu inutile! »



aus dem beschmeißten Nase
ein Schwarm junger Wespen.
O, riefen die Wespen,
was für eines göttlichen Ursprungs
wir sind!

Das prächtigste Ross,
der Liebling Neptuns,
ist unser Erzeuger:
Der aufmerksame Fabeldichter
hörte diese seltsame Prahlerei,
und dachte
an die heutigen Italiener,
die sich einbilden
nichts geringers zu sein
als Abstammlinge
der alten unsterblichen Römer,
weil sie geboren werden
auf ihren Gräbern.

17. Die Sperlinge.

Eine alte Kirche,
welche gab
den Sperlingen
unzählige Nester,
ward ausgebeßert.
Als sie nun da stand
in ihrem neuen Glanze,
kamen die Sperlinge wieder,
zu suchen
ihre alten Wohnungen.
Alein sie fanden sie alle vermauert.
Zu was, schrieen sie.
taugt denn nun
das große Gebäude?
Kommt,
verlaßt
den unbrauchbaren Steinhaujen.

de la dégoûtante charogne
un essaim de jeunes guêpes.
O, s'écrièrent les guêpes,
de quelle divine origine
nous sommes!

Le plus magnifique coursier,
le favori de Neptune,
est notre père!
Le fabuliste attentif
entendit cette étrange vanterie,
et *il* songea
aux Italiens d'aujourd'hui,
qui s'imaginent
n'être rien de moins
que *les* descendants
des anciens immortels Romains,
parce qu'ils ont été enfants
sur leurs tombeaux.

17. LES MOINEAUX.

Une vieille église,
qui donnait (fournissait)
aux moineaux
d'innombrables nids,
fut restaurée.
Lorsqu'elle se tint maintenant là
dans son nouvel éclat,
vinrent les moineaux de-nouveau,
pour chercher
leurs anciennes demeures.
Mais ils les trouvèrent toutes murées.
A quoi, s'écrièrent-ils,
est donc bon maintenant
ce grand édifice?
Venez,
abandonnez
cet inutile monceau-de pierres.



18. Der Strauß.

„Jetzt will ich fliegen,“ rief der gigantische Strauß; und das ganze Volk der Vögel stand in ernster Erwartung um ihn versammelt. „Jetzt will ich fliegen,“ rief er nochmals; breitete die gewaltigen Fittige weit aus, und schoss, gleich einem Schiffe mit ausgespannten Segeln, auf dem Boden dahin, ohne ihn mit einem Tritte zu verlieren.

Seht da ein poetisches Bild jener unpoetischen Köpfe, die in den ersten Zeilen ihrer ungeheuren Oden mit stolzen Schwingen prahlen, sich über Wolken und Sterne zu erheben drohen, und dem Staube doch immer getreu bleiben!

19. Der Sperling und der Strauß.

„Sei auf deine Größe, auf deine Stärke so stolz als du willst, sprach der Sperling zu dem Strauße: ich bin doch mehr ein

18. L'AUTRUCHE.

« Voici que je vais voler ! » criait la gigantesque autruche ; et tout le peuple des oiseaux se tenait assemblé autour d'elle, dans une grave attente. « Voici que je vais voler ! » cria-t-elle derechef. Elle étendit ses puissantes ailes, et semblable à un navire aux voiles déployées, elle s'élança sur le sol, sans le perdre d'un pas.

C'est là une poétique image de ces esprits sans poésie, qui, dans les premières lignes de leurs odes monstrueuses, font parade de leurs superbes ailes, menacent de s'élever au-dessus des nuages et des astres, et restent néanmoins toujours attachés à la poussière.

19. LE MOINEAU ET L'AUTRUCHE.

« Tu as beau être fière de ta grandeur et de ta force, disait le moineau à l'autruche, je serai toujours plus oiseau que toi ; car tu



18. Der Strauß.

Jetzt will ich fliegen
rief der gigantische Strauß;
und das ganze Volk der Vögel
stand um ihn versammelt
in ernstler Erwartung.

Jetzt will ich fliegen,
rief er nochmals,
breitete weit aus
die gewaltigen Stütze,
und schoß dahin,
gleich einem Schiffe
mit ausgehramten Segeln,
auf dem Boden,
ohne ihn zu verlieren
mit einem Schritte.

Seht da
ein poetisches Bild
jener unpoetischen Körper,
die, in den ersten Zeilen
ihrer ungeheuren Oden,
mit stolzen Schwingen röhren,
drehen
sich zu erheben
über Wolken und Sterne.
und bleiben doch
immer getreu
dem Staube.

19. Der Sperling und
der Strauß.

Sei so stolz als du willst
auf deine Größe,
auf deine Stärke,
sprach der Sperling
zu dem Strauße:
ich bin doch

18. L'AUTRUCHE.

Maintenant je veux voler,
criait la gigantesque antruche;
et tout le peuple des oiseaux
se-tenait autour-d'elle rassemblé
dans une-grave attente.

Maintenant je veux voler,
cria-t-elle derechef;
elle étendit largement
les (ses) puissantes ailes,
et s'élança
semblable à un navire
aux voiles déployées,
sur le sol,
sans le perdre
d'un pas.

Voyez là
une poétique image
de ces têtes non-poétiques,
qui, dans les premières lignes
de leurs odes monstrueuses,
font-parade de *leurs* superbes ailes,
menacent
de s'élever
au-dessus des nuages et des astres,
et demeurent pourtant
toujours fidèles
à la poussière.

19. LE MOINEAU ET
L'AUTRUCHE.

Sois aussi fier que tu veux
de ta grandeur,
de ta force,
disait le moineau
à l'autruche:
je suis pourtant



Vogel, als du. Denn du kannst nicht fliegen; ich aber fliege, obgleich nicht hoch, obgleich nur rückweise."

Der leichte Dichter eines fröhlichen Trinkliedes, eines kleinen verliebten Gesanges, ist mehr ein Genie, als der schwunglose Schreiber einer langen Hermannia¹.

20. Die Hunde.

"Wie ausgeartet ist hier zu Lande unser Geschlecht! sagte ein gereis^{ter} Budel². In dem fernen Welttheile, welchen die Menschen Indien nennen, da, da gibt es³ noch rechte Hunde; Hunde, meine Brüder (ihr werdet es mir nicht glauben, und doch habe ich es mit meinen Augen gesehen), die auch einen Löwen nicht fürchten, und kühn mit ihm anbinden.

— Aber, fragte den Budel ein gesetzter⁴ Jagdhund, überwinden sie ihn denn auch, den Löwen?

— Überwinden? war die Antwort. Das kann ich nun eben

ne peux voler, tandis que moi je vole, quoique peu haut, et seulement par saccades. »

L'auteur léger d'une joyeuse chanson à boire, d'une petite poésie amoureuse, est plutôt un génie que l'écrivain sans essor d'une longue Hermannia¹.

20. LES CHIENS.

« Que notre espèce est dégénérée dans ce pays-ci! disait un barbet qui avait voyagé. Dans cette lointaine partie du monde que les hommes appellent les Indes, c'est là, c'est là qu'il y a encore de véritables chiens; des chiens, mes frères (vous ne m'en croirez pas, et pourtant je l'ai vu de mes yeux), qui ne craignent pas même un lion, et entrent hardiment en lice avec lui.

— Mais, demanda au barbet un chien de chasse peu enthousiaste, sont-ils aussi plus forts que le lion?

Plus forts? répondit le barbet; ce n'est pas là précisément

mehr ein Vogel, als du.
 Denn du kannst nicht fliegen;
 ich aber fliege,
 esgleich nicht hoch,
 esgleich nur ruckweise.
 Der leichte Dichter
 eines fröhlichen Trinkliedes,
 eines kleinen verliebten Gesanges,
 ist mehr ein Genie,
 als der schwunglose Schreiber
 einer laugen Hermaniade.

20. Die Hunde.

Wie angeartet
 ist unser Geschlecht
 hier zu Lande!
 sagte ein gereifter Pudel
 Zu dem fernem Welttheile,
 welchen die Menschen
 Indien nennen,
 da, da gibt es noch
 rechte Hunde;
 Hunde,
 meine Brüder
 (ihr werdet mir es nicht glauben,
 und doch habe ich es gesehen
 mit meinen Augen)
 die auch nicht fürchten
 einen Löwen,
 und anbinden
 sähn mit ihm.
 Aber, fragte den Pudel
 ein geflegter Jagdhund,
 überwinden sie ihn denn auch,
 den Löwen?
 Überwinden? war die Antwort.
 Ich kann nun eben das nicht sagen.

plus un oiseau, que toi.
 Car tu ne peux pas voler;
 mais moi je vole,
 quoique pas haut,
 quoique seulement par-saccades.
 Le poëte léger
 d'une joyeuse chanson-à-boire,
 d'une petite poésie amoureuse,
 est plus un génie,
 que l'écrivain sans-essor
 d'une longue Hermaniade.

20. LES CHIENS.

Combien dégénérée
 est notre espèce
 en ce pays-ci!
 disait un barbet *qui avait voyagé*.
 Dans la lointaine partie-du-monde,
 que les hommes
 nomment Inde,
 là, là y-a-t-il encore
 de véritables chiens;
 des chiens,
 mes frères,
 (vous ne me le (m'en) croirez pas,
 et pourtant je l'ai vu
 de mes yeux)
 qui ne craignent pas-même
 un lion,
 et entrent-en-lice
 hardiment avec lui.
 Mais, demanda au barbet
 un chien-de-chasse posé,
 le vainquent-ils donc aussi,
 le lion?
 Vaincre? fut la réponse.
 Je ne puis pas précisément dire cela.



nicht sagen. Gleichwohl, bedenke nur, einen Löwen anzufallen!

— O, fuhr der Jagdhund fort, wenn sie ihn nicht überwinden, so sind deine gepriesenen Hunde in Indien besser als wir, so viel wie nichts, aber ein gut Theil ¹ dümmer.“

21. Der Fuchs und der Storch.

„Erzähle mir doch etwas von den fremden Ländern, die du alle gesehen hast,“ sagte der Fuchs zu dem weitgereis'ten Storche.

Hierauf fing der Storch an, ihm jede Lache und feuchte Wiese zu nennen, wo er die schmackhaftesten Würmer und die fettesten Frösche geschmauset.

„Sie sind lange in Paris gewesen, mein Herr. Wo speiset man am besten? was für Weine haben Sie da am meisten nach Ihrem Geschmacke gefunden?“

ce que je puis dire. Toutefois, songe un peu, attaquer un lion!

— Oh! continua le chien de chasse, s'ils ne sont pas plus forts que lui, alors tes chiens des Indes, si vantés, ne valent en rien mieux que nous, mais ils sont de beaucoup plus sots.»

21. LE RENARD ET LA CIGOGNE.

« Raconte-moi donc quelque chose de tous les pays étrangers que tu as vus, » disait le renard à la cigogne voyageuse.

Là-dessus la cigogne se mit à lui nommer chaque mare, chaque humide prairie où elle avait savouré les vers les plus délicats, les grenouilles les plus grasses.

« Vous avez été longtemps à Paris, monsieur. Où mange-t-on le mieux? Quels vins avez-vous trouvés là le plus à votre goût? »



Gleichwohl,
bedenke nur,
einen Löwen anzufallen!
O, fuhr der Jagdhund fort,
wenn sie ihn nicht überwinden,
so sind keine gepriesenen Hunde
in Indien
so viel wie nichts
besser als wir,
aber ein gut Theil
dümmer.

Toutefois,
songe donc,
attaquer un lion!
Oh! continua le chien-de-chasse,
s'ils ne le valurent pas,
alors tes chiens si vantés
dans (de) l'Inde
sont autant comme rien
meilleurs que nous,
mais pour une bonne part (beaucoup)
plus sots.

21. Der Fuchs und der
Storch.

21. LE RENARD ET LA
CIGOGNE.

Erzähle mir doch etwas
von den fremden Ländern,
die du alle gesehen hast,
sagte der Fuchs
zu dem weitgereis'ten Störche
Hieranf fing der Storch an,
ihn zu nennen
jede Lache
und feuchte Wiese,
wo er geschmauset
die schmackhaftesten Würmer
und die fettesten Frösche.
Sie sind gewesen
lange in Paris,
mein Herr.
Wo speiset man
am besten?
was für Weine
haben sie da gefunden
am meisten
nach Ihrem Geschmacke?

Raconte-moi donc quelque-chose
des pays étrangers,
que tu as tous vus,
disait le renard
à la cigogne qui avait loin-voyagé.
Là-dessus commença la cigogne
à lui nommer
chaque mare
et humide prairie,
où elle avait savouré
les vers de meilleur-goût
et les plus grasses grenouilles.
Vous avez été
longtemps à Paris,
Monsieur.
Où mange-t-on
le mieux?
quels vins
avez-vous là trouvés
le plus
à votre goût?



22. Die Eule und der Schatzgräber.

Jener Schatzgräber war ein sehr unbilliger Mann. Er trugte sich in die Ruinen eines alten Raubschlosses, und ward da gewahr, daß die Eule eine magere Maus ergriff und verzehrte. „Schickt sich das, sprach er, für den philosophischen Liebling Minervens?“

— Warum nicht? versetzte die Eule. Weil ich stille Betrachtungen liebe, kann ich beschwingen von der Luft leben? Ich weiß zwar wohl, daß ihr Menschen es von euren Gelehrten verlangt.“

23. Die junge Schwalbe.

„Was macht ihr da, fragte eine Schwalbe die geschäftigen Aneisen. — Wir sammeln Vorrath auf den Winter, war die geschwinde Antwort.

— Das ist klug, sagte die Schwalbe; das will ich auch thun.“

22. LE HIBOU ET LE CHERCHEUR DE TRÉSOR.

Ce chercheur de trésor était un homme fort déraisonnable. Il s'aventura dans les ruines d'un vieux château de brigands, et là il vit un hibou qui saisit et mangea une maigre souris. « Cela, dit-il, convient-il à Poiseau philosophe, favori de Minerve? »

— Pourquoi non? répliqua le hibou. Parce que j'aime le silence et la méditation, me faut-il pour cela vivre de l'air du temps? Je sais bien, il est vrai, que vous autres hommes, vous l'exigez de vos savants. »

23. LA JEUNE HIRONDELLE.

« Que faites-vous là? demandait une hirondelle aux fourmis affairées. — Nous amassons des provisions pour l'hiver, fut leur brève réponse.

— Voilà qui est sage, dit l'hirondelle; j'en veux faire autant. »



22. Die Gule und der
Schaggräber.

Jener Schaggräber
 war ein sehr unbilliger Mann.
 Er wagte sich
 in die Ruinen
 eines alten Raubschlosses
 und ward da gewahr,
 daß die Gule
 ergriff und verzehrte
 eine magere Maus.
 Schickt sich das, sprach er,
 für den philosophischen Liebling
 Minerva's?
 Warum nicht?
 verzehte die Gule.
 Weil ich liebe
 stille Betrachtungen,
 kann ich beßwegen
 von der Luft leben?
 Zwar
 weiß ich wohl
 daß Ihr Menschen
 es verlangt
 von euren Gelehrten.

23. Die junge Schwalbe.

Was macht ihr da,
 fragte eine Schwalbe
 die geschäftigen Ameisen.
 Wir sammeln Vorrath
 auf den Winter,
 war die geschwinde Antwort.
 Das ist klug,
 sagte die Schwalbe;
 ich will das auch thun.

22. LE HIBOU ET LE
CHERCHEUR-DE-TRÉSOR.

Ce chercheur-de-trésor
 était un homme très déraisonnable
 Il se risqua
 dans les ruines
 d'un vieux château-de-brigands,
 et là remarqua,
 que le hibou
 saisit et mangea
 une maigre souris.
 Cela convient-il, dit-il,
 au philosophe favori
 de Minerve?
 Pourquoi pas?
 répliqua le hibou.
 Parce que j'aime
 les silencieuses méditations,
 puis-je à-cause-de-cela
 vivre de l'air?
 A-la-vérité
 je sais bien
 que vous autres hommes
 le désirez
 de vos savants.

23. LA JEUNE HIRONDELLE.

Que faites-vous là,
 demandait une hirondelle
 aux fourmis affairées.
 nous amassons provision
 pour l'hiver,
 fut la rapide réponse.
 Cela est sage,
 dit l'hirondelle;
 je veux faire cela aussi.

Und sogleich fing sie an, eine Menge todter Spinnen und Fliegen in ihr Nest zu tragen.

„Aber wozu soll das? fragte endlich die Mutter. — Wozu? Vorrath auf den bösen Winter, liebe Mutter; sammle doch auch! Die Ameisen haben mich diese Vorsicht gelehrt.

— O, laß den irdischen Ameisen diese kleine Klugheit, versetzte die Alte; was sich für sie schickt, schickt sich nicht für bessere Schwärme². Uns hat die gütige Natur ein holderes Schicksal bestimmt. Wenn der reiche Sommer sich endet, ziehen wir von hinnen; auf dieser Reise entschlafen wir allgemach, und da empfangen uns warme Stimpfe, wo wir ohne Bedürfnisse rasten, bis uns ein neuer Frühling zu einem neuen Leben erwecket.“

24. Merops³.

„Ich muß dich doch etwas fragen, sprach ein junger Adler

Et sans tarder elle se mit à porter dans son nid quantité d'araignées et de mouches. * Mais à quoi bon cela? lui demanda enfin sa mère. — A quoi bon? Ce sont provisions pour l'hiver, chère mère; amasse donc aussi! Les fourmis m'ont donné cette leçon de prévoyance.

— O, laisse aux terrestres fourmis cette mince sagesse, répliqua la vieille hirondelle: ce qui leur convient ne convient pas aux hirondelles. La nature, par privilège, nous a marqué, dans sa bonté, un sort plus doux. Quand l'été a cessé de répandre l'abondance, nous partons d'ici; dans ce voyage, nous nous endormons peu à peu, et alors de chauds marais nous reçoivent, où nous nous reposons sans besoins, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps nous éveille à une nouvelle vie. »

24. LE MEROPS.

« Il faut pourtant que je te fasse une question, disait un jeune aigle



Und sogleich fing sie an
in ihr Nest zu tragen
eine Menge
rothter Spinnen und Fliegen.
Aber wezn soll das?
fragte endlich die Mutter.
Wozu?
Vorrath auf den bösen Winter,
liebe Mutter;
sammele doch auch!
Die Ameisen haben mich gelehrt
diese Vorsicht.
O, laß den irdischen Ameisen
diese kleine Klugheit,
versetze die Alte;
was sich für sie schickt,
schickt sich nicht
für bessere Schwalben.
Die gütige Natur,
hat uns bestimmt
ein heckeres Schicksal.
Wenn der reiche Sommer
sich endet,
ziehen wir von hinnen;
auf dieser Reise
entschlafen wir allgemach,
und warme Sumpfe
empfangen uns da,
wo wir rasten
ohne Bedürfnisse,
bis ein neuer Frühling
uns erwecket zu einem neuen Leben.

24. *Merops.*

Ich muß doch
dich etwas fragen,
sprach ein junger Adler

Et aussitôt elle se mit,
à porter dans son nid
une multitude
d'araignées et de mouches mortes.
Mais de-quoi cela doit-il servir?
demanda enfin la mère.
De quoi?
de provision pour le méchant hiver,
chère mère;
amasse donc aussi!
Les fourmis m'ont appris
cette prévoyance.
O, laisse aux terrestres fourmis
cette petite sagesse,
répliqua la vieille;
ce qui leur convient,
ne convient pas [lent mieux),
aux hirondelles meilleures (qui va-
La bienveillante nature
nous a marqué
un plus favorable destin.
Quand le riche été
se termine,
nous partons d'ici;
dans ce voyage
nous nous endormons peu-à-peu,
et de-chauds marais
nous reçoivent là,
où nous nous-reposons
sans besoins,
jusqu'à-ee-qu'un nouveau printemps
nous éveille à une nouvelle vie.

24. *Le MÉROPS.*

Je dois pourtant
te demander quelque-chose,
disait un jeune aigle

zu einem tiefsinnigen grundgelehrten Uhu. Man sagt, es gebe einen Vogel, mit Namen Merops, der, wenn er in die Luft steigt, mit dem Schwanz voraus, den Kopf gegen die Erde gekehrt, fliege. Ist das wahr?

— Ei, nicht doch! antwortete der Uhu; das ist eine alberne Erdichtung des Menschen. Er mag selbst ein solcher Merops sein, weil er nur gar zu gern den Himmel erfliegen möchte, ohne die Erde auch nur einen Augenblick aus dem Gesichte zu verlieren.“

25. Der Pelikan.

Für wohlgerathene Kinder können Altern nicht zu viel thun. Aber wenn sich ein böder Vater für einen ausgearteten Sohn das Blut vom Herzen zapft, dann wird Liebe zu Thorheit.

Ein frommer Pelikan, da er seine Jungen schwächen sah, ritzte sich mit scharfem Schnabel die Brust auf, und erquickte

à un chat-huant, profond penseur et grand savant. Il y aurait, dit-on, un oiseau, du nom de mérops, qui, lorsqu'il s'élève dans l'air, vole la queue en haut, la tête en bas. Est-il vrai?

— Eh! non vraiment! répondit le chat-huant; c'est là une sottie invention de l'homme. Un mérops de cette sorte, c'est lui-même peut-être; il ne demanderait pas mieux en effet que d'atteindre le ciel sans perdre un seul instant de vue la terre. »

25. LE PÉLICAN.

Des parents ne sauraient trop faire pour des enfants bien nés. Mais que, dans sa faiblesse, un père se saigne aux quatre veines pour un fils indigne, ce n'est plus tendresse, c'est folle.

Un doux pélican, voyant ses petits dépérir, se déchira la poitrine de son bec aigu, et les ranima de son sang. « J'admire ta tendresse,



zu einem tieffinnigen Uhu
grundgelehrten.
Man sagt, es gebe einen Vogel,
mit Namen Merops,
der, wenn er steigt
in die Luft,
fliege, mit dem Schwanze voraus,
den Kopf gefehrt
gegen die Erde.
Ist das wahr?
Gi, nicht doch!
antwortete der Uhu;
das ist eine alberne Erbsichtung
des Menschen.
Er mag selbst sein
ein solcher Merops:
weil
er möchte nur gar zu gern
den Himmel erfliegen,
ohne die Erde zu verlieren
aus dem Gesichte
auch nur einen Augenblick.

25. Der Pelikan.

Ältern können nicht
zu viel thun
für wohlgerathene Kinder.
Aber wenn ein klücker Vater
sich das Blut vom Herzen zapft
für einen ausgearteten Sohn,
dann wird Liebe zu Thorheit.
Ein frommer Pelikan,
da er sah
seine Jungen schmachten,
rißte sich die Brust auf
mit schwarzem Schnabel,
und erquickte sie

à un chat-huant profond-penseur
très-savant.
On dit qu'il y a un oiseau,
du nom de mérops,
qui, quand il s'élève
dans l'air,
vole avec la queue en-avant,
la tête tournée
vers la terre.
Cela est-il vrai?
Eh! non vraiment!
répondit le chat-huant;
cela est une sottie invention
de l'homme.
Il peut lui-même être
un tel mérops:
parce que (car)
il ne voudrait que trop volontiers
atteindre-en-volant le ciel,
sans perdre la terre
de vue
même seulement un instant.

25. LE PÉLICAN.

Des parents ne peuvent pas
trop faire
pour des enfants bien-nés.
Mais quand un père faible
se tire le sang du cœur
pour un fils dégénéré,
alors l'amour devient folie.
Un tendre pélican,
comme il voyait
ses petits languir,
s'égratigna la poitrine
de son bec aigu,
et les ranima



sie mit seinem Blute. „Ich bewundere deine Zärtlichkeit, rief ihm ein Adler zu, und bejammere deine Blindheit. Sieh doch, wie manchen nichtswürdigen Kukuk du unter deinen Zungen ausgebrütet! hast!“

So war es auch wirklich; denn auch ihm hatte der kalte Kukuk seine Eier untergeschoben. Waren es undankbare Kuckuke werth, daß ihr Leben so theuer erkauft wurde?

26. Der Löwe und der Tiger.

Der Löwe und der Gase, beide schlafen mit offenen Augen. Und so schlief jener, ermüdet von der gewaltigen Jagd, einst vor dem Eingange seiner fürchterlichen Höhle.

Da sprang² ein Tiger vorbei, und lachte des leichten Schlummers. „Der nichtsfürchtende Löwe! rief er, schläft er nicht mit offenen Augen, natürlich wie der Gase!“

— Wie der Gase?“ brüllte der aufspringende Löwe, und war

lui cria un aigle, et je plains ton aveuglement. Vois combien de vils coucous tu as fait éclore avec tes petits! »

La chose était vraie: le froid coucou avait glissé ses œufs parmi les œufs du pélican. D'ingrats coucous méritaient-ils que leur vie fût si chèrement achetée?

26. LE LION ET LE TIGRE.

Le lion et le lièvre dorment tous deux les yeux ouverts. Et c'est ainsi que, fatigué d'une chasse violente, le premier dormait un jour sur le seuil de son antre redoutable. Un tigre vint à passer, et se moquant de ce sommeil léger: « Le lion sans peur! s'écria-t-il, ne dort-il pas les yeux ouverts, naturellement comme le lièvre!

— Comme le lièvre? » rugit le lion bondissant, et il tenait déjà le



mit seinem Blute.	avec son sang.
Ich bewundere deine Zärtlichkeit,	J'admire ta tendresse,
rief ihm ein Adler zu,	lui cria un aigle,
und besammere deine Blindheit.	et je déplore ton aveuglement.
Sieh doch,	Vois donc [coucou]
wie manchen Kukuf	comme maint coucou (combien de
nichtswürdigen	ne-valaut-rien
du hast ausgebrütet	tu as fait-éclore-en-couvant
unter deinen Zungen.	parmi tes petits.
So war es auch wirklich,	Ainsi était-ce aussi effectivement;
denn der kalte Kukuf	car le froid coucou
hatte ihm untergeschoben	avait fourré-sous lui
auch seine Eier.	aussi ses œufs.
Waren es undankbare Kukufe werth,	D'ingrats coucouc étaient-ils dignes,
daß ihr Leben	que leur vie
so theuer erkauft wurde?	fût achetée si cher?

26. Der Löwe und der Tiger.

26. LE LION ET LE TIGRE.

Der Löwe und der Hase,	Le lion et le lièvre,
beide schlafen	tous-deux dorment
mit offenen Augen.	avec les yeux ouverts.
Und so schlief jener,	Et ainsi dormait celui-là,
ermüdet von der gewaltigen Jagd,	fatigué de la (d'une) chasse violente,
einst vor dem Eingange	un-jour devant l'entrée
seiner fürchterlichen Höhle.	de son autre effroyable.
Da sprang vorbei	Alors passa en bondissant
ein Tiger,	un tigre,
und lachte	et il rit
des leichten Schlummers.	du léger sommeil du lion.
Der nichtsfürchtende Löwe!	Le lion qui-ne-craint-rien
rief er,	s'écria-t-il,
schläft er nicht	ne dort il-pas
mit offenen Augen,	avec les yeux ouverts,
natürlich wie der Hase!	naturellement comme le lièvre
Wie der Hase?	Comme le lièvre?
krüllte der aufspringende Löwe,	rugit le lion bondissant,



dem Spötter an der Gurgel. Der Tiger wälzte sich in seinem Blute, und der beruhigte Sieger legte sich wieder, zu schlafen¹.

27. Der Stier und der Hirsch.

Ein schwerfälliger Stier und ein flüchtiger Hirsch weideten auf einer Wiese zusammen.

„Hirsch, sagte der Stier, wenn uns der Löwe anfallen sollte, so laß uns für Einen Mann stehen; wir wollen ihn tapfer abweifen. — Daß muthe mir nicht zu, erwiederte der Hirsch; denn warum sollte ich mich mit dem Löwen in ein ungleiches Gefecht einlassen, da ich ihm sicherer entlaufen² kann?“

28. Der Esel und der Wolf.

Ein Esel begegnete einem hungrigen Wolfe. „Habe Mitleiden mit mir, sagte der zitternde Esel, ich bin ein armes krankes Thier: sieh nur was für einen Dorn ich mir in den Fuß getreten habe.

railleur à la gorge. Le tigre se roula dans son sang, et le vainqueur apaisé se remit à dormir.

27. LE TAUREAU ET LE CERF.

Un pesant taureau et un cerf léger paissaient ensemble dans une prairie. « Cerf, dit le taureau, si le lion venait à nous attaquer, tenons ferme tous deux, et repoussons-le bravement. — N'exige pas cela de moi, répliqua le cerf; car pourquoi m'engager avec le lion dans un combat inégal, quand je peux lui échapper plus sûrement par la fuite? »

28. L'ÂNE ET LE LOUP.

Un âne rencontra un loup affamé. « Aie pitié de moi, dit l'âne tremblant, je suis un pauvre animal souffrant: vois un peu quelle épine je me suis enfoncée dans le pied.



und war dem Stetter
an der Gurgel.
Der Tiger wälzte sich
in seinen Blute,
und der beruhigte Sieger
legte sich wieder, zu schlafen.

et il était an (il tenait le) railleur
à la gorge.
Le tigre se roula
dans son sang,
et le vainqueur apaisé
se remit à dormir.

27. Der Stier und der Hirsch.

27. LE TAUREAU ET LE CERF.

Ein schwerfälliger Stier
und ein flüchtiger Hirsch
weideten zusammen
auf einer Wiese.
Hirsch, sagte der Stier,
wenn der Löwe sollte
uns anfallen,
so laß uns stehen für Einen
Mann;
wir wollen ihn tapfer abweisen
Muthe mir das nicht zu,
erwiderte der Hirsch:
denn warum
sollte ich mich einlassen
mit dem Löwen
in ein ungleiches Gefecht,
da ich kann
ihn entlaufen
sicherer.

Un pesant taureau
et un léger cerf
paissaient ensemble
dans une prairie.
Cerf, dit le taureau,
si le lion devait (venait à)
nous attaquer,
alors tenons-nous pour un-seul
homme; [pousserons] bravement,
nous voulons le repousser (nous le re-
N'exige pas cela de moi,
répliqua le cerf;
car pourquoi
devrais-je m'engager
avec le lion
dans un combat inégal,
quand je puis
lui échapper-eu-courant
plus-sûrement.

28. Der Esel und der Wolf.

28. L'ÂNE ET LE LOUP.

Ein Esel begegnete
einem hungrigen Wolfe.
Habe Mitleiden mit mir,
sagte der zitternde Esel,
ich bin ein armes krankes Thier:
sieh mir was für einen Dorn
ich mir getreten habe
in den Fuß.

Un âne rencontra
un loup affamé.
Aie pitié de moi,
dit l'âne tremblant,
je suis un pauvre animal malade:
vois un-peu quelle épine
je me suis marché (enfoncée)
dans le pied.



— Wahrhaftig, du danerst mich! versetzte der Wolf; und ich finde mich in meinem Gewissen verbunden, dich von diesen Schmerzen zu befreien."

Raum war das Wort gesagt, so ward der Esel zerrissen.

29. Der Springer im Schache .

Zwei Knaben wollten Schach ziehen. Weil ihnen ein Springer fehlte, so machten sie einen überflüssigen Bauer durch ein Merkzeichen dazu.

"Ei! riefen die andern Springer, woher Herr Schritt vor Schritt?"

Die Knaben hörten die Spöttere, und sprachen: „Schweigt! thut er uns nicht eben die Dienste, die ihr thut?"

30. Äsopus und der Esel.

Der Esel sprach zu dem Äsopus: „Wenn du wieder ein Geschichtchen von mir ausbringst, so laß mich etwas recht Vernünftiges und Sinnreiches sagen.

— Vraiment, je te plains! repartit le loup, et je me trouve en conscience obligé de te délivrer de ces douleurs. »

Il avait à peine dit ces mots, que l'âne était mis en pièces.

29. LE CAVALIER AUX ÉCHECS.

Deux enfants voulurent jouer aux échecs. Comme il leur manquait un cavalier, un pion superflu, qu'ils distinguèrent par une marque, leur en tint lieu. « Eh! s'écrièrent les autres cavaliers, d'où vient monsieur Pas-à-pas? »

Les enfants, à cette moquerie: « Taisez-vous, dirent-ils, ne nous rend-il pas les mêmes services que vous? »

30. ÉSOPE ET L'ÂNE.

L'âne dit à Ésope: « Si tu publies à mon sujet quelque nouvelle anecdote, fais-moi dire quelque chose de vraiment raisonnable et de spirituel.



Wahrhaftig,
du danerst mich!
versetzte der Wolf;
und ich finde mich verbunden
in meinem Gewissen,
dich zu befreien
von diesen Schmerzen.
Kann war das Wort gesagt,
so ward der Esel zerrissen.

29. Der Springer im
Schache.

Zwei Knaben wollten
Schach ziehen.
Weil ein Springer ihnen fehlte,
so machten sie dazu
einen überflüssigen Bauer
durch ein Merkzeichen.
Hi! riefen
die andern Springer,
woher
herr Schritt vor Schritt?
Die Knaben
hörten die Spöttereie,
und sprachen: Schweigt!
thut er uns nicht
eben die Dienste,
die ihr thut?

30. Aesopus und der Esel.

Der Esel sprach
zu dem Aesopus:
Wenn du wieder ausbringst
ein Geschichtchen von mir,
so laß mich etwas sagen
recht Vernünftiges
und Sinnreiches.

Vraiment,
tu m'affliges!
répartit le loup;
et je me trouve obligé
dans ma conscience
de te délivrer
de ces douleurs.
A-peine ce mot était dit,
alors l'âne fut mis-en-pièces.

29. LE SAUTEUR (CAVALIER) AUX
ÉCHECS.

Deux enfants voulurent
jouer aux échecs.
Comme un cavalier leur manquait,
alors ils firent pour-cela (à la place)
un paysan (pion) superflu
par une marque.
Eh! s'écrièrent
les autres cavaliers,
d'où vient
monsieur Pas-à-pas?
Les enfants
entendirent la moquerie,
et dirent: Taisez-vous!
ne nous fait (rend) il pas
précisément les services,
que vous faites?

30. ÉSOPE ET L'ÂNE.

L'âne dit
à Ésope:
Si tu publies de nouveau [compte],
une anecdote de moi (sur moi)
alors fais-moi dire quelque-chose
de bien raisonnable
et de spirituel.

— Dich etwas Sinnreiches! sagte Aesop: wie würde sich das schicken? Würde man nicht sprechen, du seist der Sittenlehrer, und ich der Esel?“

— Toi, quelque chose de spirituel! dit Ésope: quelle apparence? Ne dirait-on pas que tu es le moraliste, et moi l'âne? »



Dich etwas Sinnreiches!
sagte Esop:
wie würde sich das schicken?
Würde man nicht sprechen,
du seist der Sittenlehre,
und ich der Esel?

Toi, quelque-chose de spirituel!
dit Ésope:
comment cela conviendrait-il?
Ne dirait-on pas,
que tu es le moraliste,
et moi l'âne?



Zweites Buch.

1. Die eberne Bildsäule.

Die eberne Bildsäule eines vortrefflichen Künstlers schmolz durch die Hitze einer wüthenden Feuerbrunst in einen Klumpen. Dieser Klumpen kam einem andern Künstler in die Hände, und durch seine Geschicklichkeit versfertigte er eine neue Bildsäule daraus, von der ersten in dem, was sie vorstellte, unterschieden, an Geschmack und Schönheit aber ihr gleich.

Der Neid sah es und knirschte. Endlich besann er sich auf einen armseligen Trost: „Der gute Mann würde dieses noch ganz exträglich¹ Stück auch nicht hervorgebracht haben, wenn ihm nicht die Materie der alten Bildsäule dabei zu Statuen gekommen wäre.“²

LIVRE DEUXIÈME.

1. LA STATUE D'AIRAIN.

La chaleur d'un violent incendie fondit en un lingot une statue d'airain, œuvre d'un excellent artiste. Ce lingot vint aux mains d'un autre sculpteur, dont l'habile ciseau en fit une nouvelle statue, différant, par le sujet, de la première, mais d'aussi bon goût et d'une beauté aussi parfaite.

En la voyant, l'envie grinça les dents, et pour se consoler elle s'avisait enfin de ce misérable subterfuge: « Le pauvre homme, dit-elle, n'eût pas même produit ce morceau fort passable encore, si la matière de l'ancienne statue ne lui était venue en aide. »



LIVRE DEUXIÈME.

I. Die eiserne Bildsäule.

Die eiserne Bildsäule
eines vortreflichen Künstlers
schmolz durch die Hitze
einer wüthenden Feuersbrunst
in einen Klumpen.
Dieser Klumpen
kam in die Hände
einem andern Künstler,
und durch seine Geschicklichkeit
verfertigte er daraus
eine neue Bildsäule,
unterschieden von der ersten
in dem was sie vorstellte,
aber ihr gleich
an Geschmack
und Schönheit.
Der Neid sah es
und knirschte.
Er besann sich endlich
auf einen armseligen Trost:
Der gute Mann
würde auch nicht hervorgebracht haben
dieses noch ganz erträgliche Stück
wenn die Materie
der alten Bildsäule
wäre ihm nicht dabei
zu Statten gekommen.

I. LA STATUE D'AIRAIN.

La statue d'airain
d'un excellent artiste
se-fondit par la chaleur
d'un violent incendie
en un lingot.
Ce lingot
vint dans les mains
à un autre artiste,
et par son habileté
il en composa
une nouvelle statue,
différente de la première
dans ce qu'elle représentait,
mais à elle semblable
en goût
et en beauté.
L'envie le vit
et grinça-les-dents.
Elle s'avisa enfin
d'une misérable consolation:
Le brave homme
n'aurait pas même produit
ce morceau encore fort passable,
si la matière
de l'ancienne statue
ne lui était pas pour cela
venue en aide.

2. Herkules.

Als Herkules in den Himmel aufgenommen ward, machte er seinen Gruß unter allen Göttern der Juno zuerst. Der ganze Himmel und Juno erstaunten darüber. „Deiner Feindin, rief man ihm zu, beegnest du so vorzüglich? — Ja, ihr selbst, erwiederte Herkules. Nur ihre Verfolgungen sind es, die mir zu den Thaten Gelegenheit gegeben, womit ich den Himmel verdient habe.“

Der Olymp billigte die Antwort des neuen Gottes, und Juno ward versöhnt.

5. Der Knabe und die Schlange.

Ein Knabe spielte mit einer zahmen Schlange. „Mein liebes Thierchen, sagte der Knabe, ich würde mich mit dir so gemein nicht machen, wenn dir das Gift nicht benommen wäre. Ihr

2. HERCULE.

Quand Hercule fut reçu dans le ciel, ce fut à Junon que d'abord, entre tous les dieux, il adressa son compliment. Tout le ciel et Junon s'en étonnèrent. « C'est à ton ennemie, lui cria-t-on, que tu marques tant de préférence? — Oui, à elle-même! répondit Hercule. Je ne dois qu'à ses persécutions les exploits par lesquels j'ai mérité le ciel. »

L'Olympe approuva la réponse du nouveau dieu, et Junon cessa de le haïr.

3. L'ENFANT ET LE SERPENT.

Un enfant jouait avec un serpent apprivoisé. « Ma chère petite pête, dit l'enfant, je ne serais pas aussl familier avec toi, si l'on ne t'avait enlevé ton venln. Vous autres serpents, vous êtes les plus mé-



2. Herkules.

Als Herkules
 ward aufgenommen
 in den Himmel,
 machte er seinen Gruß,
 unter allen Göttern,
 der Juno zuerst.
 Der ganze Himmel und Juno
 erstaunten darüber.
 Du bezeugst so vorzüglich,
 rief man ihm zu,
 deiner Feindin?
 Ja, ihr selbst,
 erwiderte Herkules.
 Es sind nur
 ihre Verfolgungen,
 die mir Gelegenheit gegeben
 zu den Thaten,
 womit
 ich habe den Himmel verdient.
 Der Olymp
 billigte die Antwort
 des neuen Gottes,
 und Juno ward versöhnt.

3. Der Knabe und die
Schlange.

Ein Knabe spielte
 mit einer zahmen Schlange.
 Mein liebes Thierchen,
 sagte der Knabe,
 ich würde mich nicht machen
 so gemein mit dir,
 wenn das Gift
 dir nicht benommen wäre.

2. HERCULE.

Lorsque Hercule
 fut reçu
 dans le ciel,
 il fit son compliment,
 entre tous les dieux,
 à Junon d'abord.
 Tous le ciel et Junon
 s'en étonnèrent.
 Tu traites avec tant de préférence,
 lui cria-t-on,
 ton ennemie?
 Oui, elle-même,
 répliqua Hercule.
 Ce sont seulement
 ses persécutions,
 qui m'ont donné occasion
 aux actions,
 par-lesquelles
 j'ai mérité le ciel.
 L'Olympe
 approuva la réponse
 du nouveau dieu,
 et Junon fut réconciliée.

3. L'ENFANT ET LE
SERPENT.

Un enfant jouait
 avec un serpent apprivoisé.
 Mon cher petit-animal,
 dit l'enfant,
 je ne me ferais pas
 si familier avec toi,
 si le venin
 ne t'avait pas été enlevé.



Schlangen seid die böshafteſten, undankbarſten Geſchöpfe! Ich habe wohl geſehen, wie es einem armen Landmann gieng, der einte, vielleicht von deinen Urältern, die er halb erfroren unter einer Hecke fand, mitleidig aufhob, und ſie in ſeinen erwärmenden Buſen ſteckte. Kaum fühlte ſich die Böſe wieder, als ſie ihren Wohlthäter biß; und der gute, freundliche Mann mußte ſterben.

— Ich erſtaune, ſagte die Schlange. Wie partheiiſch eure Geſchichtſchreiber ſein müſſen! Die unſrigen erzählen dieſe Hiſtorie ganz anders. Dein freundlicher Mann glaubte, die Schlange ſei wirklich erfroren, und weil es eine von den bunten Schlangen war, ſo ſteckte er ſie zu ſich, ihr zu Hanſe die ſchöne Haut abzuſtreifen. War das recht?

chantes, les plus ingrates de toutes les créatures! J'ai bien lu ce qui advint à un pauvre villageois qui trouva, au pied d'une haie, un serpent à moitié gelé : c'était peut-être un de tes ancêtres ; il en eut pitié, le prit et le mit dans son sein pour le réchauffer. A peine le méchant eut-il repris ses sens, qu'il mordit son bienfaiteur, et le paysan trop charitable en mourut.

— Tu m'étonnes, dit le serpent. Il faut que vos historiens soient bien partiaux ! Les nôtres racontent cette histoire tout autrement. Ton homme charitable croyait le serpent gelé en effet ; et comme c'était un de ces serpents tachetés de diverses couleurs, il le prit pour lui enlever sa belle peau, dès qu'il serait de retour à la maison. Était-ce juste ?



Ihr Schlangen
 seid die böshafteſten,
 undankbarſten Geſchöpfe!
 Ich habe wohl geſehen,
 wie es ging
 einem armen Landmann,
 der mitleidig aufheb
 eine vielleicht von deinen Urältern
 die er fand
 halb erfroren
 unter einer Hecke,
 und ſie ſteckte
 in ſeinen erwärmenden Buſen.
 Kaum
 fühlte ſich die Böſe wieder,
 als ſie ihren Wohlthäter biß;
 und der gute,
 freundliche Mann
 mußte ſterben.
 Ich erſtaune,
 ſagte die Schlange.
 Wie parteiſch
 eure Geſchichtſchreiber
 müſſen ſein!
 Die unſeigen
 erzählen dieſe Hiſtorie
 ganz anders.
 Dein freundlicher Mann
 glaubte, die Schlange
 ſei wirklich erfroren,
 und weil es war
 eine von den bunten Schlangen,
 ſo ſteckte er ſie zu ſich,
 ihr abzutreißen
 zu Hauſe
 die ſchöne Haut.
 War das recht?

Vous ſerpents
 êtes les plus méchantes,
 les plus ingrates créatures!
 J'ai bien lu,
 comme il alla (ce qui arriva)
 à un pauvre villageois,
 qui par-compassion ramassa
 un peut-être de tes ancêtres,
 qu'il trouva
 à-moitié gelé
 sous une haie,
 et le mit
 dans son sein réchauffant.
 A-peine
 se sentit le méchant de-nouveau,
 qu'il mordit son bienfaiteur;
 et le bon,
 le bienveillant homme
 dut mourir.
 Je m'étonne,
 dit le serpent.
 Combien partiaux
 vos historiens
 doivent être!
 Les nôtres
 racontent cette histoire
 tout autrement.
 Ton homme bienveillant
 erut *que* le serpent
 était réellement gelé,
 et parce que c'était [couleurs,
 un des serpents tachetés-de-diverses-
 alors il le mit sur lui,
 pour lui enlever
 à la maison
 la belle peau.
 Cela était-il juste?



— Ach, schweig nur! erwiderte der Knabe. Welcher Undankbare hätte sich nicht zu entschuldigen gewußt!

— Recht, mein Sohn! fiel der Vater, der dieser Unterredung zugehört hatte, dem Knaben ins Wort. Aber gleichwohl, wenn du einmal von einem außerordentlichen Undanke hören solltest, so untersuche ja alle Umstände genau, bevor du einen Menschen mit so einem abscheulichen Schandfleck brandmarken lässest. Wahre Wohlthäter haben selten Undankbare verpflichtet; ja, ich will es zur Ehre der Menschheit hoffen, niemals. Aber die Wohlthäter mit kleinen eigennützigen Absichten, die sind es werth, mein Sohn, daß sie Undank anstatt Erkenntlichkeit einwuchern."

4. Der Wolf auf dem Todsbette.

Der Wolf lag in den letzten Zügen¹, und schickte einen prüf-

— Ah! tais-toi! répliqua l'enfant. Quel ingrat ne trouverait moyen de s'excuser!

— Bien, mon fils! interrompit le père, qui avait prêté l'oreille à cet entretien. Et pourtant, si jamais on venait te raconter quelque trait de monstrueuse ingratitude, informe-toi bien de toutes les circonstances, avant de laisser stigmatiser un homme d'une si abominable métrissure. Rarement de vrais bienfaiteurs ont obligé des ingrats; je veux même l'espérer pour l'honneur de l'humanité, jamais! Quant à ces bienfaiteurs à petites vues intéressées, ceux-là méritent bien, mon fils, de ne recueillir qu'ingratitude au lieu de reconnaissance. »

4. LE LOUP AU LIT DE MORT.

Le loup était à l'agonie, et jetait sur sa vie passée un regard scrup-



Ah, schweig nur!
 erwiederte der Knabe,
 Welcher Undankbare
 hätte nicht gewußt
 sich zu entschuldigen!
 Recht, mein Sohn!
 fiel dem Knaben ins Wort
 der Vater,
 der zugehört hatte
 dieser Unterredung.
 Aber gleichwohl,
 wenn du solltest
 einmal hören [danke,
 von einem außerordentlichen Un-
 so untersuche ja genau
 alle Umstände,
 bevor du lässest
 einen Menschen brandmarken [flecken.
 mit so einem abhœulichen Scha. d.
 Wahre Wohlthäter
 haben selten verpflichtet
 Undankbare;
 ja, ich will es hoffen
 zur Ehre der Menschheit,
 niemals.
 Aber die Wohlthäter
 mit kleinen, eigennützigen Absichten,
 die sind es werth,
 mein Sohn,
 daß sie einwũchern
 Undank anstatt Erkenntlichkeit.

4. Der Wolf auf dem
 Toddbette.

Der Wolf lag
 in den letzten Zügen,
 und schickte zurück

Ah! tais-toi seulement!
 reprit l'enfant.
 Quel ingrat
 n'aurait pas su
 s'excuser!
 Bien, mon fils! [rompit
 tomba à l'enfant dans la parole (inter-
 le père,
 qui avait prêté-l'oreille
 à cet entretien.
 Mais néanmoins,
 si tu devais
 un-jour entendre-parler
 d'une ingratitude extraordinaire,
 alors recherche certes exacteme
 toutes les circonstances,
 avant que tu laisses
 stigmatiser un homme
 d'une si abominable flétrissure.
 De vrais bienfaiteurs
 ont rarement obligé
 des ingrats;
 oui, je veux l'espérer
 pour-l'honneur de l'humanité
 jamais.
 Mais les bienfaiteurs
 à petites vues intéressés,
 ceux-là sont dignes,
 mon fils,
 qu'ils amassent-par-l'usure [sance,
 de l'ingratitude au-lieu de reconnais

4. LE LOUP SUR LE
 LIT-DE-MORT.

Le loup gisait
 dans les derniers souffles-de-vie,
 et envoyait en-arrière



senden Blick auf sein vergangenes Leben zurück. „Ich bin freilich ein Sünder, sagte er; aber doch, hoff' ich, keiner von den größten. Ich habe Böses gethan, aber auch viel Gutes. Einmal, erinner' ich mich, kam mir ein blöckendes Lamm, welches sich von der Herde verirrt hatte, so nahe, daß ich es gar leicht hätte würgen können; und ich that ihm nichts. Zu eben dieser Zeit hörte ich die Spöttereien und Schmähungen eines Schafes mit der bewundernswürdigsten Gleichgültigkeit an, ob ich schon⁴ keine schützende Hunde zu fürchten hatte.

— Und das alles kann ich dir bezeugen, fiel ihm Freund Fuchs, der ihn zum Tode bereiten half, ins Wort; denn ich erinnere mich noch gar wohl aller Umstände dabei. Es war zu

tateur. « Je suis un pécheur, il est vrai, disait-il; mais non pourtant, j'espère, des plus grands. J'ai fait du mal, mais aussi beaucoup de bien. Une fois, je m'en souviens, un agneau bêlant, qui s'était écarté du troupeau, vint si près de moi que j'aurais pu très-facilement l'égorger, et je ne lui fis rien. Au même temps j'écoutai avec la plus admirable indifférence les railleries et les injures d'une brebis, bien que je n'eusse à craindre aucun chien qui pût la défendre.

— Je puis de tout cela te rendre témoignage, interrompit le renard, son ami, qui l'assistait au lit de mort; car toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. C'était justement à



einen prüfenden Blick
 auf sein vergangenes Leben.
 Ich bin freilich
 ein Sünder, sagte er;
 aber doch, hoff' ich,
 keiner von den größten.
 Ich habe Böses gethan;
 aber auch viel Gutes.
 Einmal, erinner' ich mich,
 ein blökendes Lamm,
 welches sich verirrt hatte
 von der Herde,
 kam mir so nahe,
 daß ich hätte können
 gar leicht
 es würgen;
 und ich that ihm nichts.
 Zu dieser Zeit
 eben
 hörte ich an
 die Spottereien und Schmähungen
 eines Schafes
 mit der Gleichgültigkeit
 bewundernswürdigsten,
 obſchon
 ich hatte zu fürchten
 keine schützende Hunde.
 Und ich kann dir bezeugen
 das alles,
 fiel ihm ins Wort
 Freund Fuchs,
 der half
 ihn zum Tode bereiten;
 denn ich erinnere mich
 noch gar wohl
 aller Umstände dabei.
 Es war eben

un regard scrutateur
 sur sa vie passée.
 Je suis à-la-vérité
 un pécheur, disait-il;
 mais pourtant, j'espère,
 pas-un des plus grands.
 J'ai fait du mal;
 mais aussi beaucoup de bien.
 Une fois, je me souviens,
 un agneau bêlant,
 qui s'était égaré
 du troupeau,
 vint si près de moi,
 que j'aurais pu
 très-facilement
 l'égorger;
 et je ne lui fis rien.
 A cette époque
 précisément
 j'écoutais
 les railleries et *les injures*
 d'une brebis
 avec l'indifférence
 la plus admirable,
 quelque
 je n'eusse à craindre
 aucuns chiens protecteurs.
 Et je puis t'attester
 tout cela, [pit]
 lui tomba dans la parole (*l'interrom-*
ami renard,
 qui aidait
 à le préparer à la mort;
 car je me souviens
 encore fort bien
 de toutes les circonstances de-cela.
 C'était justement

eben der Zeit, als du dich an dem Beine so jämmerlich würgtest, daß dir der gutherzige Kranich hernach aus dem Schilde zog."

5. Der Stier und das Kalb.

Ein starker Stier zersplitterte mit seinen Hörnern, indem er sich durch die niedrige Stallthüre drängte, die obere Pfoste. „Sieh einmal, Hirte! schrie ein junges Kalb; solchen Schaden thn' ich dir nicht. — Wie lieb wäre mir es, versetzte dieser, wenn du ihn thun könntest!“

Die Sprache des Kalbes ist die Sprache der kleinen Philosophen: „Der böse Bayle! wie manche rechtschaffene Seele hat er mit seinen verwegnen Zweifeln geärgert.“ O, ihr Herren, wie gern wollen wir uns ärgern lassen, wenn jeder von euch ein Bayle werden kann!

l'époque où tu t'étranglas si pitoyablement avec l'os, que la bonne grue te tira ensuite du gosier. »

5. LE TAUREAU ET LE VEAU.

Un puissant taureau, en passant avec effort par la porte trop basse de l'étable, brisa de ses cornes la poutre supérieure. « Vois un peu, berger! s'écria un jeune veau, je ne te cause pas de pareils dommages, moi. — Qu'il me serait agréable, répliqua celui-ci, que tu en pusses autant faire! »

Ce veau parlait comme parlent nos petits philosophes: « Le méchant Bayle! disent-ils, que d'âmes honnêtes il a scandalisées par ses doutes téméraires! » Oh! que volontiers, messieurs, nous nous laisserons par vous scandaliser, si chacun de vous peut devenir un Bayle!



zu der Zeit,
als du dich würgtest
so jämmerlich
an dem Beine,
das der gutherzige Kranich
dir hernach zog
aus dem Schunde.

à l'époque,
que tu t'étranglas
si pitoyablement
avec l'os,
que la bonne grue
ensuite te tira
du gosier.

5. Der Stier und das Kalb.

5. LE TAUREAU ET LE VEAU.

Ein starker Stier
zersplitterte
mit seinen Hörnern
indem er sich drängte
durch die niedrige Stallthüre.
die obere Pföste.
Sieh einmal, Hirte!
schrie ein junges Kalb:
ich thue dir nicht
solchen Schaden.
Wie lieb wäre mir es,
versetzte dieser,
wenn du konntest
ihn thun!
Die Sprache des Kalbes
ist die Sprache
der kleinen Philosophen:
Der böse Bayle!
wie manche rechtschaffene Seele
er hat geärgert
mit seinen verwegenen Zweifeln.
O, ihr Herren,
wie gern
wollen wir uns lassen
ärgern,
wenn jeder von euch
kann ein Bayle werden!

Un fort taureau
brisa-en-pièces
avec ses cornes,
tandis qu'il se pressait
par la porte basse de l'étable,
le poteau supérieur.
Vois un peu, berger!
s'écria un jeune veau;
je ne te fais pas
tel dommage.
Combien agréable me serait-il,
répliqua celui-ci,
si tu pouvais
le faire!
Le langage du veau
est le langage
des petits philosophes:
Le méchant Bayle!
combien d'âmes honnêtes
il a scandalisées
par ses doutes téméraires.
O, vous messieurs,
comme volontiers
nous voulons nous laisser
scandaliser
si chacun de vous
peut un Bayle devenir!



6. Die Pfauen und die Krähe.

Eine stolze Krähe schmückte sich mit den ausgefallenen Federn der farbigen Pfauen, und mischte sich kühn, als sie genug geschmückt zu sein glaubte, unter diese glänzenden Vögel der Juno. Sie ward erkannt, und schnell fielen die Pfauen mit scharfen Schnäbeln auf sie, ihr den betrügerischen Putz auszureißen.

„Lasset nach! schrie sie endlich; ihr habt nun all das ewige wieder.“ Doch die Pfauen, welche einige von den eigenen glänzenden Schwingfedern der Krähe bemerkt hatten, versetzten: „Schweig, armjelige Märrin; auch diese können nicht dein sein!“ und hacten weiter.

7. Der Löwe mit dem Esel.

Als des Moses Löwe mit dem Esel, der ihm durch seine fürchterliche Stimme die Thiere sollte jagen helfen, nach dem

6. LES PAONS ET LA CORNEILLE.

Une corneille orgueilleuse se para des plumes, dépouille éelatante des paons; et quand elle se crut assez embellie, elle se mêla hardiment à ces brillants oiseaux de Junon. Elle fut reconnue, et soudain les paons à coups de becs aigus tombèrent sur elle pour lui arracher sa parure mensongère. « Cessez! cria-t-elle enfin; vous avez repris tout ce qui est à vous. » Mais les paons, qui avaient aperçu quelques plumes luisantes des ailes de la corneille, répondirent: « Tais-toi, pauvre sotte, celles-ci ne peuvent non plus être à toi! » Et les coups de becs continuèrent.

7. LE LION ET L'ÂNE.

Quand le lion d'Ésope s'en fut dans la forêt avec l'âne, qui devait favoriser sa chasse du bruit effroyable de sa voix, une impertinente



6. Die Pfauen und die Krähe.

6. LES PAONS ET LA CORNEILLE.

Eine stolze Krähe schmückte sich
mit den ausgefallenen Federn
der farbigen Pfauen,
und mischte sich kühn,
als sie glaubte
genug geschmückt zu sein,
unter diese glänzenden Vögel
der Juno.

Sie ward erkannt,
und schnell fielen die Pfauen auf sie
mit scharfen Schnäbeln,
ihr auszureißen
den betrügerischen Zug.

«Sesst nach!

»schrie sie endlich;
»ihr habt nun wieder
»all das curige.

»Doch die Pfauen,
»welche bemerkt hatten
»einige

von den eigenen glänzenden Schwing-
den der Krähe,
versetzten:

»Schweig, armselige Märrin;
»diese können auch nicht
»dein sein!
»und hielten weiter.

7. Der Löwe mit dem Esel.

Als der Löwe des Aesopus
ging nach dem Walde
mit dem Esel,
der ihm sollte helfen
die Thiere jagen
durch seine fürchterliche Stimme,

Une orgueilleuse corneille se para
avec les plumes tombées
des paons colorés,
et se méla hardiment,
lorsqu'elle crut
être assez parée,
parmi ces brillants oiseaux
de Junon.
Elle fut reconnue,
et vite les paons tombèrent sur elle
avec leurs becs aigus,
pour lui arracher
la trompeuse parure.

Cessez!

cria-t-elle enfin;
vous avez maintenant de-nouveau
tout le vôtre.

Mais les paons,
qui avaient remarqué
quelques-unes

des propres et brillantes plumes des
de la corneille,
répliquèrent:

»Tais-toi, pauvre sotté;
»celles-ci ne peuvent pas non plus
»être tiennes!
»et ils continuèrent à la becqueter.

7. LE LION AVEC L'ÂNE.

Lorsque le lion d'Ésope
alla à la forêt
avec l'âne,
qui devait lui aider
à chasser les animaux
par son effroyable voix,

Walde ging, rief ihm eine naseweise Krähe von dem Baume zu: „Ein schöner Gesellschafter! Schämst du dich nicht, mit einem Esel zu gehen? — Wen ich brauchen kann, versetzte der Löwe, dem kann ich ja wohl meine Seite gönnen.“

So denken die Großen alle, wenn sie einen Niedrigen ihrer Gemeinschaft würdigen.

8. Der Esel mit dem Löwen.

Als der Esel mit dem Löwen des Aesopus, der ihn statt seines Jägerhorns brauchte, nach dem Walde ging, begegnete ihm ein anderer Esel von seiner Bekanntschaft, und rief ihm zu: „Guten Tag, mein Bruder! — Unverschämter! war die Antwort.

— Und warum das? fuhr jener Esel fort. Bist du deswegen, weil du mit einem Löwen gehst, besser als ich? mehr als ein Esel?“

cornelle lui cria du haut d'un arbre: « Le beau compagnon! n'as-tu point de honte d'aller avec un âne? — A celui qui peut m'être utile, répliqua le lion, je puis bien permettre de marcher à mes côtés. »

Les grands pensent ainsi tous, quand ils honorent les petits de leur familiarité.

8. L'ANE ET LE LION.

Quand l'âne s'en fut dans la forêt avec le lion d'Ésope, qui s'en servait en guise de cor de chasse, un autre âne, de sa connaissance, le rencontra, et lui cria: « Bonjour, frère! — Insolent! répondit celui-ci.

— Et pourquoi cela? continua l'autre âne. Parce que tu vas avec un lion, en vaux-tu donc mieux que moi? Es-tu plus qu'un âne? »



eine naseweise Krähe
rief ihm zu
von dem Baume:
Ein schöner Gesellschafter!
Schämst du dich nicht,
mit einem Esel zu gehen?
Ich kann ja wohl
dem meine Seite gönnen
wen ich brauchen kann,
versetzte der Löwe.
Die Großen denken so alle,
wenn sie würdigen
ihrer Gemeinschaft
einen Niedrigen.

une impertinente corneille
lui cria
de l'arbre:
Un beau compagnon!
N'as-tu point de honte,
d'aller avec un âne?
Je puis certes bien
accorder mon côté à celui-là
que je puis utiliser,
répliqua le lion.
Les grands pensent ainsi tous,
quand ils honorent
de leur familiarité
un petit.

8. Der Esel mit dem Löwen.

8. L'ÂNE AVEC LE LION.

Als der Esel
ging nach dem Walde
mit dem Löwen des Äsops,
der ihn brauchte
statt seines Jägerhorns,
ein anderer Esel
von seiner Bekanntschaft
begegnete ihm,
und rief ihm zu:
Guten Tag, mein Bruder!
Unverschämter!
war die Antwort.
Und warum das?
sah jener Esel fort.
Weil du gehst
mit einem Löwen,
bist du deswegen
besser als ich?
mehr als ein Esel?

Lorsque l'âne
alla à la forêt
avec le lion d'Ésope,
qui l'employait
au lieu de son cor-de-chasse,
un autre âne
de sa connaissance
le rencontra,
et lui cria:
Bon jour, mon frère!
Insolent!
fut la réponse.
Et pourquoi cela?
continua cet-autre âne.
Parce-que tu vas
avec un lion,
es-tu pour-cela
meilleur que moi?
plus qu'un âne?



9. Die blinde Henne.

Eine blind gewordene Henne, die des Scharrens gewohnt war, hörte auch blind noch nicht auf, fleißig zu scharren. Was half es der arbeitsamen Märrin? Eine andere sehende Henne, welche ihre zarten Füße schonte, wich nicht von ihrer Seite, und genoß, ohne zu scharren, die Frucht des Scharrens. Denn so oft die blinde Henne ein Korn aufgescharrt hatte, fraß et die sehende weg.

Der fleißige Deutsche macht die Collectanea², die der witzige Franzose nutzt.

10. Die Esel.

Die Esel beklagten sich bei dem Zeus, daß die Menschen mit ihnen zu grausam umgingen. „Unser starker Rücken, sagten sie,

9. LA POULE AVEUGLE.

Une poule devenue aveugle n'en allait pas moins toujours grattant la terre avec ses pattes, comme elle en avait l'habitude. Quel profit de son travail retirait la pauvre sotte? Une autre poule, munie de ses deux yeux, épargnait ses pieds délicats et, sans cesse auprès de sa compagne, reeneillait sans fatigue le fruit du travail de celle-ci. Toutes les fois en effet qu'en grattant la terre la poule aveugle en tirait quelque graine, l'autre l'emportait et la mangeait.

Le laborieux Allemand compose les recueils dont profite le Français ingénieux.

10. LES ANES.

Les ânes se plaignaient à Jupiter de ce que les hommes en usaient trop cruellement à leur égard. « Notre dos vigoureux, disaient-ils,



9. Die blinde Henne.

Eine blind gewordene Henne,
die gewohnt war
des Scharrens,
hörte noch nicht auf
auch blind
fleißig zu scharren.
Was half es
der arbeitsamen Märrin?
Eine andere sehende Henne,
welche schonte
ihre zarten Füße,
wich nicht
von ihrer Seite,
und genos,
ohne zu scharren,
die Frucht des Scharrens.
Denn so est
die blinde Henne
hatte aufgescharrt
ein Korn,
die sehende
straß es weg.
Der fleißige Deutsche
macht die Collectanea,
die nicht
der witzige Franzose.

10. Die Esel.

Die Esel klagten sich
bei dem Zeus,
daß die Menschen
umgingen mit ihnen
zu grausam.
Unser starker Rücken,
sagten sie,

9. LA POULE AVEUGLE.

Une poule devenue aveugle,
qui était habituée
au grattement (à gratter),
ne cessait pas encore
même aveugle
de gratter assidûment.
Que servait-il
à la laborieuse sotté?
Une autre poule qui-voyait.
laquelle épargnait
ses pieds délicats,
ne s'écartait pas
de son côté,
et jouissait,
sans gratter,
du fruit du grattement.
Car aussi souvent-que
la poule aveugle
avait découvert-en-grattant
une graine,
celle qui-voyait
la détournait-et-la-mangeait.
Le laborieux Allemand
fait les recueils,
qu'utilise
le Français ingénieux.

10. LES ÂNES.

Les ânes se plaignaient
auprès de Jupiter,
que les hommes
en-usaient avec eux
trop cruellement.
Notre fort dos,
dirent-ils,



trägt ihre Lasten, unter welchen sie und jedes schwächere Thier erliegen müßten. Und doch wollen sie uns durch unbarmherzige Schläge zu einer Geschwindigkeit nöthigen, die uns durch die Last unmöglich gemacht würde, wenn sie uns auch die Natur nicht versagt hätte. Verbiete ihnen, Zeus, so unbillig zu sein, wenn sich die Menschen anders etwas Böses verbieten lassen. Wir wollen ihnen dienen, weil es scheint, daß du uns dazu erschaffen hast; allein geschlagen wollen wir ohne Ursache nicht sein.

— Mein Geschöpf, antwortete Zeus ihrem Sprecher, die Bitte ist nicht ungerecht; aber ich sehe keine Möglichkeit, die Menschen zu überzeugen, daß eure natürliche Langsamkeit keine Faulheit sei. Und so lange sie dieses nicht glauben, werdet ihr geschlagen werden. Doch ich sinne euer Schicksal zu erleich-

porte pour eux des fardeaux sous lesquels eux-mêmes et tout animal plus faible que nous succomberaient. Et cependant ils veulent, à force de coups, nous obliger à une vitesse que la charge nous rendrait impossible, lors même que la nature ne nous l'aurait pas refusée. Défends-leur, Jupiter, d'être à ce point injustes, si toutefois les hommes souffrent qu'on leur défende quelque chose de mal. Nous voulons les servir, puisqu'il semble que tu nous as créés à cette fin; mais nous ne voulons pas être battus sans raison! »

Jupiter répondit à leur orateur: « Votre demande n'a rien d'injuste, mais je ne vois nulle possibilité de persuader aux hommes que votre lenteur naturelle n'est point de la paresse. Et aussi longtemps qu'ils seront dans cette erreur, vous serez battus. Mais je trouve un moyen



trägt ihre Lasten,
 unter welchen sie
 und jedes schwächere Thier
 müßten erliegen.
 Und doch
 sie wollen uns nöthigen,
 durch unbarmherzige Schläge,
 zu einer Geschwindigkeit,
 die uns unmöglich gemacht würde
 durch die Last,
 wenn auch die Natur
 hätte sie uns nicht ver sagt.
 Verbiete ihnen, Zeus,
 so unbillig zu sein,
 wenn anders
 die Menschen
 lassen sich verbieten
 etwas Böses.
 Wir wollen ihnen dienen
 weil es scheint,
 daß du uns dazu erschaffen hast;
 allein wir wollen nicht
 geschlagen sein
 ohne Ursache.
 Mein Geschöpf, antwortete Zeus
 ihrem Sprecher,
 die Bitte ist nicht ungerecht;
 aber ich sehe keine Möglichkeit,
 zu überzeugen
 die Menschen,
 daß eure natürliche Langsamkeit
 sei keine Faulheit.
 Und so lange
 sie dieses nicht glauben,
 werdet ihr geschlagen werden.
 Doch ich finde
 zu erleichtern euer Schicksal.

porte leurs fardeaux,
 sous lesquels eux
 et tout animal plus faible [raient),
 devraient succomber (succombe-
 Et cependant
 ils veulent nous contraindre,
 par d'impitoyables coups,
 à une célérité,
 qui nous serait rendue impossible
 par le fardeau,
 lors même que la nature
 ne nous l'aurait pas refusée.
 Défends leur, Jupiter,
 d'être si déraisonnables,
 si toutefois
 les hommes [leur défende)
 se laissent défendre (souffrent qu'on
 quelque-chose de mal.
 Nous voulons les servir,
 parce qu'il parait,
 que tu nous as créés pour-cela ;
 mais nous ne voulons pas
 être frappés
 sans motif.
 Ma créature, répondit Jupiter
 à leur orateur,
 cette demande n'est pas injuste ;
 mais je ne vois aucune possibilité,
 de persuader
 les hommes,
 que votre lenteur naturelle
 n'est point de la paresse.
 Et aussi longtemps que
 ils ne croient (croiront) pas cela,
 vous serez frappés.
 Mais je trouve-le-moyen
 d'alléger votre sort.

tern. Die Unempfindlichkeit soll von nun an euer Theil sein: eure Haut soll sich gegen die Schläge verhärten, und den Arm des Treibers ermüden.

— Zens, schrieen die Esel, du bist allezeit weise und gnädig!⁴

Sie gingen erfreut von seinem Throne, als dem Throne der allgemeinen Liebe.

11. Das beschützte Lamm.

Hylax, aus dem Geschlechte der Wolfshunde, bewachte ein frommes Lamm. Ihn erblickte Lycodès, der gleichfalls an Haar, Schnauze und Ohren einem Wolfe ähnlicher¹ war als einem Hunde, und fuhr auf ihn los. „Wolf, schrie er, was machst du mit diesem Lamm?“

— Wolf selbst! versetzte Hylax. (Die Hunde verkannten sich

d'adoucir votre sort. L'insensibilité sera désormais votre partage: votre peau s'endurcira contre les coups et fatiguera le bras de l'homme.

— Jupiter, s'écrièrent les ânes, tu es en tout temps sage et élément! Joyeux, ils s'éloignèrent de son trône, trône de l'universel amour.

11. L'AGNEAU DÉFENDU.

Hylax, de la race des chiens-loups, gardait un tendre agneau. Lycodès, qui, lui aussi, par le poil, le museau et les oreilles, ressemblait plutôt à un loup qu'à un chien, l'aperçut, et s'élançant sur lui:

« Loup, s'écria-t-il, que fais-tu de cet agneau?»

— Loup toi-même! répondit Hylax. (Les chiens se méconnaiss-



Die Unempfindlichkeit
soll sein
von nun an
euer Theil:
eure Haut
soll sich verhärten
gegen die Schläge,
und ermüden
den Arm des Treiber's.
Zeus, schreien die Götter,
du bist allezeit
weise und gnädig!
Sie gingen erstrent
von seinem Throne,
als dem Throne
der allgemeinen Liebe.

L'insensibilité
doit être (sera)
désormais
votre partage:
votre peau
doit s'endurcir (s'endurcira)
contre les coups,
et fatiguer
le bras du conducteur.
Jupiter, s'écrièrent les anges,
tu es constamment
sage et clément!
Ils s'en-allèrent réjouis
de son trône,
comme du trône
de l'universel amour.

11. Das beschützte Lamm.

Hylax, aus dem Geschlechte
der Wolfshunde,
bewachte ein frommes Lamm.
Lycodes,
der an Haar
Schwanz und Ohren
war gleichfalls
ähnlicher einem Wolfe
als einem Hunde,
erblickte ihn,
und fuhr auf ihn los.
Wolf, schrie er,
was machst du
mit diesem Lamm?
Wolf selbst!
versetzte Hylax.
(Die Hunde
verkannten sich beide.)

14. L'AGNEAU PROTÉGÉ.

Hylax, de la race
des chiens-loups,
gardait un doux agneau.
Lycodès,
qui en poil
en museau et en oreilles
était également
plus-semblable à un loup
qu'à un chien.
L'aperçut,
et fondit sur lui.
Loup, s'écria-t-il,
que fais-tu
avec cet agneau?
Loup toi-même!
répliqua Hylax.
(Les chiens
se méconnaissaient tous-deux.)

beide.) Geh! oder du sollst erfahren, daß ich dein Beschützer bin!"

Doch Lykodes will das Lamm mit Gewalt nehmen; Hylax will es mit Gewalt behaupten, und das arme Lamm (treffliche Beschützer!) wird darüber zerrissen.

12. Jupiter und Apollo.

Jupiter und Apollo stritten, welcher von ihnen der beste Bogenschütze sei. „Laß uns die Probe machen!“ sagte Apollo. Er spannte seinen Bogen und schloß so mitten in das bemerkte Ziel, daß Jupiter keine Möglichkeit sah, ihn zu übertreffen. „Ich sehe, sprach er, daß du wirklich sehr wohl schiefest: ich werde Mühe haben, es besser zu machen. Doch will ich es ein andermal versuchen.“ Er soll es noch versuchen, der Kluge Jupiter!

saient l'un l'autre.) Va-t'en, ou tu apprendras à tes dépens que je suis son protecteur! »

Lyeodès cependant veut prendre de force l'agneau; Hylax veut le retenir de force, et là-dessus. (admirables protecteurs!) le pauvre agneau est mis en pièces.

12. JUPITER ET APOLLON.

Jupiter et Apollon prétendaient chacun être le meilleur archer. « Essayons! » dit Apollon. Il banda son arc et frappa si juste au milieu du but, que Jupiter ne vit nulle possibilité de le surpasser. « Je vois, dit-il, que tu tires très-bien en effet: j'aurai de la peine à mieux faire; pourtant je l'essayerai une autre fois. » Il est encore à l'essayer, le prudent Jupiter!



Och! oder du sollst erfahren,
daß ich bin
sein Beschützer!
Doch Lykôbes
will das Lamm nehmen
mit Gewalt;
Hylax will es behaupten
mit Gewalt,
und das arme Lamm
(treffliche Beschützer!)
wird darüber zerrissen.

Va-t-en! ou tu dois éprouver (tu
que je suis [éprouveras])
son protecteur!
Mais Lyeodès
veut prendre l'agneau
de force;
Hylax veut le retenir
de force,
et le pauvre agneau
(excellents protecteurs!)
est là-dessus mis-en-pièces.

12. Jupiter und Apollo

12. JUPITER ET APOLLON.

Jupiter und Apollo
stritten,
welcher von ihnen
sei der beste Bogenschütze.
Laß uns machen
die Probe!
sagte Apollo.
Er spannte seinen Bogen
und schoß
so mitten
in das bemerkte Ziel,
daß Jupiter
sah keine Möglichkeit,
ihn zu übertreffen.
Ich sehe, sprach er,
daß du schießest
wirklich sehr wohl:
ich werde Mühe haben,
es besser zu machen.
Doch will ich es versuchen
ein andermal.
Er soll es noch versuchen,
der kluge Jupiter!

Jupiter et Apollon
disputaient,
lequel d'eux
était le meilleur archer.
Laisse nous faire (faisons)
l'épreuve!
dit Apollon.
Il banda son arc
et tira
si au-milieu
dans le but marqué,
que Jupiter
ne vit aucune possibilité,
de le surpasser.
Je vois, dit-il,
que tu tires
réellement très bien:
j'aurai peine,
à le mieux faire.
Toutefois je veux l'essayer
une autre-fois. [sayer,
Il doit encore (il est encore à) l'es-
le prudent Jupiter!



15. Die Wasserschlange.

Zeus hatte nunmehr¹ den Fröschen einen andern König gegeben; anstatt eines friedlichen Krokos, eine gefräßige Wasserschlange.

„Willst du unser König sein², schrien die Frösche, warum verschlingst du uns?—Darnu, antwortete die Schlange, weil³ ihr um mich gebeten⁴ habt.“

— Ich habe nicht um dich gebeten! rief einer von den Fröschen, den sie schon mit den Augen verschlang. — Nicht? sagte die Wasserschlange. Desto schlimmer! So muß ich dich verschlingen, weil du nicht um mich gebeten hast.“

14. Der Fuchs und die Larve.

Vor alten Zeiten fand ein Fuchs die hohle, einen weiten Mund anfreißende Larve eines Schauspielers. „Welch ein Kopf! sagte der betrachtende Fuchs. Ohne Gehirn, und mit einem offenen Munde! Sollte das nicht der Kopf eines Schwägers gewesen sein?“

13. L'HYDRE.

Jupiter avait enfin accordé aux grenouilles un nouveau roi : au lieu d'un pacifique soliveau, elles avaient une hydre vorace. « Si tu veux être notre roi, s'écriaient les grenouilles, pourquoi nous dévores-tu? — Parce que vous m'avez demandé, dit le serpent.

— Je ne t'ai point demandé! s'écria une grenouille, qu'il dévorait déjà des yeux. — Non? dit l'hydre. Tant pis! Il faut donc que je te dévore pour ne m'avoir pas demandé. »

14. LE RENARD ET LE MASQUE.

Un renard autrefois trouva le masque d'un comédien; il était creux et ouvrait une large bouche. « Quelle tête! dit le renard en le considérant : point de cervelle et la bouche ouverte! Ne serait-ce point la tête d'un babillard? »



13. Die Wasserfchlange.

Jens hatte nunmehr gegeben
den Fröschen
einen andern König ;
anstatt eines friedlichen Ketzers,
eine gefräßige Wasserfchlange
Willst du sein
unser König,
schrieen die Frösche,
warum verschlingst du uns ?
Darum, antwortete die Schlange,
weil ihr um mich gebeten habt.
Ich habe nicht um dich gebeten !
rief einer von den Fröschen,
den sie schon verschlang
mit den Augen.
Nicht? sagte die Wasserfchlange.
Desto schlimmer!
So muß ich dich verschlingen,
weil du nicht um mich gebeten hast.

13. L'HYDRE.

Jupiter avait enfin donné
aux grenouilles
un autre roi ;
au lieu d'un pacifique soliveau,
une hydre vorace.
Veux-tu (si tu veux) être
notre roi,
s'écriaient les grenouilles,
pourquoi nous dévorer-tu ?
Pour-cela, répondit le serpent, [res,
que vous m'avez demandé-par-prière.
Je ne t'ai point demandé-par-prière !
cria une des grenouilles,
qu'il dévorait déjà
des yeux.
Non? dit l'hydre.
Tant-pis !
Alors je dois te dévorer, [par-prière,
parce que tu ne m'as pas demandé

14. Der Fuchs und die Larve.

Vor alten Zeiten
fand ein Fuchs
die hehle Larve
aufreisend(e)
einen weiten Mund
eines Schauspielers.
Welch ein Kopf!
sagte der Fuchs
betrachtend(e).
Ohne Gehirn,
und mit einem offenen Munde!
Sollte das nicht gewesen sein
der Kopf eines Schwäzers?

14. LE RENARD ET LE MASQUE.

Avant d'anciens temps (autrefois)
trouva un renard
le creux masque
ouvrant-avec-force
une large bouche
d'un comédien.
Quelle tête !
dit le renard
en le considérant.
Sans cervelle,
et avec une bouche ouverte:
Cela n'aurait-il pas été
la tête d'un babillard?

Dieser Fuchs kannte euch, ihr ewigen Redner, ihr Strafgerichte des unschuldigsten unserer Sinne!

15. Der Rabe und der Fuchs.

Ein Rabe trug ein Stück vergiftetes Fleisch, das der erzürnte Gärtner für die Raben seines Nachbars hingeworfen hatte, in seinen Klauen fort.

Und eben wollte er es auf einer alten Eiche verzehren, als sich ein Fuchs herbeischlich, und ihn zurief: „Sei mir gefegnet, Vogel des Jupiter! — Für wen siehst du mich an? fragte der Rabe. — Für wen ich dich ansehe? erwiederte der Fuchs. Bist du nicht der rüstige Adler, der täglich von der Rechten des Zeus auf diese Eiche herabkommt, mich Armen zu speisen? Warum verstellst du dich? Seh' ich denn nicht in der siegreichen Klaue die erstlehte Gabe die mir dein Gott durch dich zu schicken noch fortführt?“

Ce renard vous connaissait, éternels parleurs, bourreaux du plus innocent de nos sens!

15. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un corbeau emporta dans ses serres un morceau de viande empoisonnée, qu'un jardinier irrité avait jeté pour les chats de son voisin.

Il allait le manger sur un vieux chêne, quand un renard s'approcha tout doucement et lui cria : « Je te salue, oiseau de Jupiter! — Pour qui me prends-tu? demanda le corbeau. — Pour qui je te prends? répliqua le renard. N'es-tu pas l'aigle agile, qui, chaque jour, descend de la droite de Jupiter sur ce chêne pour soulager ma misère? Pourquoi dissimuler? Ne vois-je pas dans ta serre victorieuse le présent que ton dieu, sensible à ma plainte, continue de m'envoyer par ton ministère? »



Dieser Fuchs kannte euch,
ihr ewigen Redner,
ihr Strafgerichte des unschuldigsten
nützerer Sinne!

15. Der Rabe und der Fuchs.

Ein Rabe trug fort
in seinen Klauen,
ein Stück vergiftetes Fleisch,
das der erzürnte Gärtner
hatte hingeworfen
für die Katzen seines Nachbarn.
Und er wollte eben
es verzehren
auf einer alten Eiche,
als ein Fuchs
sich herbeischlich,
und ihm zurief:
Sei mir gesegnet,
Vogel des Jupiter!
Für wen siehst du mich an?
fragte der Rabe.
Für wen ich dich ansehe?
erwiderte der Fuchs.
Bist du nicht
der rüstige Adler,
der täglich herabkommt
von der Rechten des Zeus
auf diese Eiche,
mich Armen zu speisen?
Wann verstellst du dich?
Sei' ich denn nicht
in der siegreichen Klaue
die erstlechte Gabe,
die dein Gott
noch fortführt
mir durch dich zu schicken?

Ce renard vous connaissait,
vous éternels parleurs,
vous châtimens du plus innocent
de nos sens!

15. LE CORBEAU ET LE RENARD.

Un corbeau emporta,
dans ses serres,
un morceau de viande empoisonnée,
que le jardinier irrité
avait jeté-là
pour les chats de son voisin.
Et il voulait précisément (il allait)
le dévorer
sur un vieux chêne,
lorsqu'un renard
se glissa-de-cc-côté,
et lui cria:
Sois moi béni (je te bénis),
oiseau de Jupiter!
Pour qui me regardes (prends)-tu?
demanda le corbeau.
Pour qui je te regarde (prends)?
répliqua le renard.
N'es-tu pas
l'aigle agile,
qui journellement descend
de la droite de Jupiter
sur ce chêne,
pour nourrir moi malheureux?
Pourquoi te dissimules-tu?
Ne vois-je donc pas
dans la (ta) serre victorieuse
le don obtenu-par-prières,
que ton dieu
continue encore
de m'envoyer par toi?

Der Rabe erstaunte, und freute sich innig, für einen Adler gehalten zu werden. „Ich muß, dachte er, den Fuchs aus diesem Irrthume nicht bringen.“ Großmüthig dumm ließ er ihm also seinen Raub herabfallen, und flog stolz davon.

Der Fuchs fing das Fleisch lachend auf, und fraß es mit boshafter Freude. Doch bald verkehrte sich die Freude in ein schmerzhaftes Gefühl: das Gift fing an zu wirken, und er verreckte.

Wüthtet ihr euch nie etwas anders als Gift erloben, verdammte Schmeichler!

16. Der Geizige.

„Ich Unglücklicher! Klagte ein Geizhals seinem Nachbar. Man hat mir den Schatz, den ich in meinem Garten vergraben hatte, diese Nacht entwendet, und einen verdammten Stein an dessen Stelle gelegt.“

Le corbeau surpris fut intérieurement charmé d'être pris pour un aigle, et dit en lui-même: « Ne tirons point le renard de cette erreur. » Dans sa sotte générosité il laissa donc tomber sa proie, et prit fièrement son vol. Le renard, en riant, saisit la viande et la mangea avec une joie maligne. Mais cette joie bientôt se changea en douleur: il ne tarda pas à sentir l'effet du poison, et il ereva.

Puissiez-vous, par vos louanges, n'obtenir jamais que du poison, détestables flatteurs!

16. L'AVARE.

« Malheureux que je suis! disait en se lamentant un avare à son voisin. On m'a dérobé, cette nuit, un trésor que j'avais enfoui dans mon jardin, et l'on a mis à la place une maudite pierre. »



Der Rabe erstaunte,
und freute sich innig,
gehalten zu werden
für einen Adler.

Ich muß, dachte er,
den Fuchs nicht bringen
aus diesem Irrthume.

Großmüthig dumm
ließ er ihn also herabfallen
seinen Raub,
und flog davon stolz.

Der Fuchs
fieng auf das Fleisch lachend,
und fraß es
mit köstlicher Freude.

Doch bald verkehrte sich die Freude
in ein schmerzhaftes Gefühl
das Gift fieng an zu wirken,
und er verreckte.

Wachet ihr
euch nie erkoben
etwas anders
als Gift,
verdammte Schmeichler!

16. Der Geizige.

Ich Unglücklicher!
klagte ein Geizhals
seinem Nachbar.
Man hat mir entwendet,
diese Nacht,
den Schatz
den ich vergraben hatte
in meinem Garten,
und gelegt
an dessen Stelle
einen verdamnten Stein.

Le corbeau s'étonna,
et se réjouit intimement,
d'être tenu (pris)
pour un aigle.

Je dois, pensa-t-il,
ne pas tirer le renard
de cette erreur.

Généreusement sot
il lui laissa donc tomber
sa proie,
et s'envola fièrement.

Le renard
attrapa la viande *en riant*,
et la mangea
avec *une* malicieuse joie.

Mais bientôt la joie se changea
en une douloureuse sensation :
le poison commença à opérer,
et il creva.

Pussiez-vous [ges
ne jamais vous procurer-par-louan-
quelque-chose autre
que *du* poison,
maudits flatteurs!

16. L'AVARE.

Moi malheureux ! (malheureux que je
se-plaignait un avare [suis !]
à son voisin.
On m'a détourné,
cette nuit,
le trésor
que j'avais enfoui
dans mon jardin,
et on a mis
à la place de-celui-ci
une maudite pierre.

— Du würdest, antwortete ihm der Nachbar, deinen Schatz doch nicht genutzt haben. Wüßte dir also ein, der Stein sei dein Schatz; und du bist nun nichts ärmer.

— Wäre ich auch schon nicht ärmer, erwiderte der Geizhals, ist ein anderer nicht nun so viel reicher? Ein anderer nun so viel reicher! Ich möchte rasend werden."

17. Der Rabe.

Der Fuchs sah, daß der Rabe die Altäre der Götter besaunte, und von ihren Opfern mit lebte. Da dachte er bei sich selbst: „Ich möchte wohl wissen, ob der Rabe Antheil an den Opfern hat, weil er ein prophetischer Vogel ist, oder ob man ihn für einen prophetischen Vogel hält, weil er frech genug ist, die Opfer mit den Göttern zu theilen.“

18. Zeus und das Schaf.

Das Schaf mußte von allen Thieren vieles leiden. Da

— Tu n'aurais fait, répondit le voisin, de ton trésor aucun usage. Figure-toi donc que la pierre est ton trésor, et tu n'es en rien plus pauvre.

— Lors même que je n'en serais pas plus pauvre, reprit l'avare, un autre n'en profite-t-il pas d'autant? Un autre en profiter! l'enrage! »

17. LE CORBEAU.

Le renard s'aperçut que le corbeau pillait les autels des dieux, et partageait avec eux les offrandes. Il dit alors en lui-même: « Je voudrais bien savoir si le corbeau a part aux sacrifices parce qu'il est un oiseau prophétique, ou si on le regarde comme un oiseau prophétique parce qu'il a l'effronterie de partager avec les dieux les dons qui leur sont offerts. »

18. JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis avait beaucoup à souffrir de tous les autres animaux.



Du würdest doch nicht genugt haben
deinen Schatz,
antwortete ihm der Nachbar.
Bilde dir also ein,
der Stein sei dein Schatz;
und du bist um nichts ärmer
Wäre ich auch schon
nicht ärmer,
erwiderte der Geizhals,
ist nicht ein Anderer
um so viel reicher?
Ein anderer um so viel reicher!
Ich möchte werden
rajend.

17. Der Rabe.

Der Fuchs sah,
daß der Rabe beraubte
die Altäre der Götter,
und lebte mit
von ihren Opfern.
Da dachte er bei sich selbst .
Ich möchte wohl wissen,
ob der Rabe Antheil hat
an den Opfern,
weil er ist
ein prophetischer Vogel,
oder ob man ihn hält
für einen prophetischen Vogel,
weil er frech genug ist,
die Opfer zu theilen
mit den Göttern.

18. Zens und das Schaf.

Das Schaf
mußte vieles leiden
von allen Thieren.

Tu n'aurais pourtant pas utilisé
ton trésor,
lui répondit le voisin.
Figure toi donc,
que la pierre soit ton trésor;
et ta n'es en rien plus pauvre.
N'en serais-je bien même (lors même
pas plus pauvre, [que je n'en serais]
répliqua l'avare, .
un autre n'est-il pas
d'autant plus riche?
Un autre d'autant plus riche!
Je pourrais devenir (j'en deviendrais)
furieux.

17. LE CORBEAU.

Le renard voyait
que le corbeau pillait
les autels des dieux,
et vivait avec eux
de leurs offrandes.
Alors il pensa en lui-même :
Je voudrais bien savoir,
si le corbeau a part
aux offrandes,
parce qu'il est
un oiseau prophétique,
ou si on le tient
pour un oiseau prophétique,
parce qu'il est assez osé,
pour partager les offrandes
avec les dieux.

18. JUPITER ET LA BREBIS.

La brebis [souffrir
avait beaucoup (avait beaucoup à)
de tous-lès animaux.



trat es vor den Zeus und bat, sein Glend zu mindern.

Zeus schien willig, und sprach zu dem Schafe: „Ich sehe wohl, mein frommes Geschöpf, ich habe dich allzu wehrlos erschaffen. Nun! wähle, wie ich diesem Fehler am besten abhelfen soll. Soll ich deinen Mund mit schrecklichen Zähnen, und deine Füße mit Krallen rüsten?

— O nein, sagte das Schaf; ich will nichts mit den reißenden Thieren gemein haben.

— Oder, fuhr Zeus fort, soll ich Gift in deinen Speichel legen?

— Ach! versetzte das Schaf, die giftigen Schlangen werden ja so sehr gehasset.

— Nun, was soll ich denn? Ich will Hörner auf deine Stirne pflanzen, und Stärke deinem Nacken geben.

— Auch nicht, gütiger Vater; ich könnte leicht so stöbig werden, als der Bock.

— Und gleichwohl, sprach Zeus, mußt du selbst schaden

Elle se présenta donc devant Jupiter et le pria d'adoucir sa misère.

Jupiter se montra favorable, et dit à la brebis: « Je vois bien, ma douce créature, que je t'ai créée beaucoup trop vulnérable. Quels moyens de remédier à ce défaut? Choisis toi-même. Dois-je armer ta bouche de dents effroyables, et tes pieds de griffes

— Oh! non, dit la brebis. Je ne veux avoir rien de commun avec les animaux carnassiers.

— Ou bien, continua Jupiter, mêlerai-je du venin à ta salive?

— Ah! répliqua la brebis, les serpents venimeux sont si détestés!

— Eh! que dois-je donc faire? Je vais t'implanter des cornes sur le front et donner de la force à ton cou.

— Pas davantage, ô mon Père! je pourrais devenir aisément aussi hargneuse que le bouc.

— Et cependant, dit Jupiter, il faut que tu sois en état de



Da trat es vor den Zeus
und bat, zu mindern
sein Glend.
Zeus schien willig,
und sprach zu dem Schafe:
Ich sehe wohl,
mein frommes Geschick,
ich habe dich erschaffen
allzu wehrlos.
Du wähle, wie ich soll
am besten diejem Fehler abhelfen.
Soll ich deinen Mund rüsten
mit schrecklichen Zähnen,
und deine Füße mit Krallen?
O nein, sagte das Schaf;
ich will nichts haben
gemein
mit den reißenden Thieren.
Oder, fuhr Zeus fort
soll ich Gift legen
in deinen Speichel?
Ach! verjagte das Schaf,
die giftigen Schlangen
werden ja so sehr gehasset.
Nun, was soll ich denn?
Ich will Hörner pflanzen
auf deine Stirne,
und Stärke geben
deinem Nacken
Auch nicht, gütiger Vater,
ich könnte leicht werden
so flüchtig
als der Bock.
Und gleichwohl,
sprach Zeus,
du mußt selbst
Schaden können,

Alors elle alla devant Jupiter
et le pria de diminuer
sa misère.
Jupiter se-montra favorable,
et dit à la brebis:
Je vois bien,
ma douce créature,
je t'ai créée
par-trop sans-défense.
Eh-bien, choisis comment je dois
remédier au mieux à ce défaut.
Dois-je armer ta bouche
de terribles dents
et tes pieds de griffes?
Oh non, dit la brebis;
je ne veux rien avoir
de commun [nassiers].
avec les animaux qui-déchirent (car.
Ou-bien, continua Jupiter,
dois-je mettre du venin
dans ta salive?
Ah! répliqua la brebis,
les serpents venimeux
sont certes si fort haïs.
Eh-bien, que dois-je donc faire?
Je veux planter des cornes
sur ton front,
et donner de la force
à ton cou.
Non plus, bon père;
je pourrais aisément devenir
aussi bargeuse
que le bouc.
Et cependant,
dit Jupiter,
tu dois toi-même
pouvoir nuire;



können, wenn sich andere dir zu schaden hüten sollen.

— Müßt' ich das! senfzte das Schaf. O so laß mich, gütiger Vater, wie ich bin. Denn das Vermögen, schaden zu können, erweckt, fürchte ich, die Lust, schaden zu wollen; und es ist besser, Unrecht leiden, als Unrecht thun."

Zeus segnete das fromme Schaf, und es vergaß von Stund an, zu klagen.

19. Der Fuchs und der Tiger.

„Deine Geschwindigkeit und Stärke, sagte ein Fuchs zu dem Tiger, wücht' ich mir wohl wünschen.

— Und sonst hätte ich nichts, was dir anstände? fragte der Tiger.

— Ich wüßte nichts! — Auch mein schönes Fell nicht? fuhr der Tiger fort. Es ist so vielfarbig, als dein Gemüth, und

nuire toi-même, pour que les autres se gardent de te nuire.

— Serait-ce une nécessité! soupira la brebis. Oh! alors, mon Père, laisse-moi comme je suis. La faculté de pouvoir nuire excite en effet, je le crains, le plaisir de le vouloir; et il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. »

Jupiter bénit la douce brebis, et de ce moment elle oublia de se plaindre.

19. LE RENARD ET LE TIGRE.

« Que n'ai-je ta vitesse et ta force! disait au tigre un renard.

— Et n'ai-je rien d'ailleurs qui pût te convenir? demanda le tigre.

— Rien que je sache! — Non pas même ma belle peau? continua



wenn andere
sollen sich hüten
eiz zu schaden.
Müßt' ich das!
seufzte das Schaf
O so laß mich,
gütiger Vater,
wie ich bin.
Denn das Vermögen,
schaden zu können,
ich fürchte,
erweckt die Lust,
schaden zu wollen;
und es ist besser,
Unrecht leiden,
als Unrecht thun.
Zeus segnete
das fromme Schaf,
und es vergaß,
von Stund' an,
zu klagen.

19. Der Fuchs und der Tiger.

Ich möchte mir wohl wünschen
deine Geschwindigkeit und Stärke,
sagte ein Fuchs
zu dem Tiger
Und seufft
hätte ich nichts,
was dir anstände?
fragte der Tiger.
Ich wüßte nichts!
Auch nicht
mein schönes Fell?
fuhr der Tiger fort.
Es ist so oelfarbig
als dein Gemüth,

si d'autres
doivent se garder
de te nuire.
Devrais-je cela!
souvira la brebis.
Oh! alors laisse moi,
bon père,
comme je suis.
Car la faculté,
de pouvoir nuire,
je *le* crains,
éveille le désir,
de vouloir nuire;
et il est mieux,
de souffrir injustice.
que *de* faire injustice.
Jupiter bénit
la douce brebis,
et elle oublia,
de ce moment,
de se-plaindre.

19. LE RENARD ET LE TIGRE.

Je me souhaiterais bien
ta vitesse et *ta* force,
disait un renard
au tigre.
Et d'ailleurs
n'aurais je rien,
qui te convint?
demanda le tigre.
Je ne saurais rien!
Pas même
ma belle peau?
continua le tigre.
Elle est aussi bigarrée,
que ton esprit,



das Äußere würde sich vortreflich zu dem Innern schicken.

— Eben darum, versetzte der Fuchs, danke ich recht sehr dafür. Ich muß das nicht scheinen, was ich bin. Aber wollten die Götter, daß ich meine Haare mit Federn vertauschen könnte!"

20. Der Mann und der Hund.

Ein Mann ward von einem Hunde gebissen, gerieth darüber in Zorn, und erschlug den Hund. Die Wunde schien gefährlich, und der Arzt mußte zu Rathe gezogen werden.

„Hier weiß ich kein besseres Mittel, sagte der Empirikus, als daß man ein Stück Brod in die Wunde tauche, und es dem Hunde zu fressen gebe. Hilft die sympathetische Kur nicht, so...“ Hier suchte der Arzt die Achsel.

„Unglücklicher Zorn! rief der Mann; sie kann nicht helfen, denn ich habe den Hund erschlagen.“

le tigre. Elle est aussi variée que ton esprit, et chez toi l'extérieur répondrait parfaitement à l'intérieur.

— Voilà, justement, répondit le renard, pourquoi je t'en rends grâces. Il ne faut pas que je paraisse ce que je suis. Loin de là! Et plutôt aux dieux que je pusse échanger mon poil contre des plumes! »

20. L'HOMME ET LE CHIEN.

Un homme fut mordu par un chien; dans sa colère, il l'assomma. La blessure parut dangereuse, et le médecin dut être consulté.

« Je ne sais d'autre remède ici, dit l'empirique, que de tremper un morceau de pain dans la plaie et de le donner à manger au chien. Si cette cure sympathique reste sans effet, alors... » Ici le médecin haussa les épaules.

« Malheureux emportement! s'écria l'homme; elle ne peut avoir d'effet, car j'ai assommé le chien. »



und das Äußere
würde sich vortreflich schicken
zu dem Innern.

Oben darum,
versetzte der Fuchs,
danke ich recht sehr dafür.
Ich muß nicht scheinen
das, was ich bin.

Aber wollest die Götter,
daß ich könnte vertauschen
meine Haare mit Federn!

20. Der Mann und der Hund.

Ein Mann ward gebissen
von einem Hunde,
gerieth darüber in Zorn,
und erschlug den Hund.

Die Wunde schien gefährlich
und der Arzt
mußte gezogen werden
zu Rathe.

Ich weiß hier kein besseres Mittel,
sagte der Empirikus,
als daß man tauche
ein Stück Brod
in die Wunde,
und es gebe
dem Hunde zu fressen.

Die sympathetische Kur
hilft (sic) nicht, so.....
hier der Arzt
zuckte die Achsel.

Unglücklicher Nachzorn!
rief der Mann;
sie kann nicht helfen,
denn ich habe erschlagen
den Hund.

et l'extérieur
s'assortirait parfaitement
à l'intérieur.

Précisément pour cela,
répliqua le renard,
je t'en remercie très fort.
Je ne dois pas paraître,
ce que je suis.

Mais voulussent les (plût aux) dieux,
que je pusse échanger
mes poils contre *des* plumes!

20. L'HOMME ET LE CHIEN.

Un homme fut mordu
par un chien,
il entra là-dessus en colère,
et assomma le chien.

La plaie parut dangereuse,
et le médecin
dut être tiré
à conseil (dut être consulté).

Je ne sais ici nul meilleur remède,
dit l'empirique,
si-ce-n'est qu'on trempe
un morceau de pain
dans la plaie,
et qu'on le donne
au chien à manger.

Ce traitement sympathique
ne guérit-il pas, alors.....
ici le médecin
haussa les épaules.

Malheureux emportement!
s'écria l'homme;
il ne peut guérir,
car j'ai assommé
le chien.



21. Die Traube.

Ich kenne einen Dichter, dem die schreiende Bewunderung seiner kleinen Nachahmer weit mehr geschadet hat, als die neidische Verachtung seiner Kunstrichter.

„Sie ist ja doch sauer!“ sagte der Fuchs von der Traube, nach der er lange genug vergebens gesprungen war. Das hörte der Sperling und sprach: „Sauer sollte diese Traube sein? Dar- nach sieht sie mir doch nicht aus!“ Er flog hin, und kostete, und fand sie ungemein süß, und rief hundert näschige Brüder herbei. „Kostet doch! schrie er; kostet doch! Diese treffliche Traube schalt der Fuchs sauer.“ Sie kosteten alle, und in wenig Augenblicken ward die Traube so zugerichtet, daß nie ein Fuchs wieder darnach sprang.

21. LE RAISIN.

Je sais un poëte à qui la bruyante admiration de ses petits imitateurs a beaucoup plus nuï que l'envieux dëdain de ses critiques.

« Il est trop vert! dit le renard en parlant du raisin, que long-temps par ses sauts il avait en vain essayé d'atteindre. Un moineau l'entendit: « Ce raisin serait vert? dit-il. Il ne m'en a pourtant pas la mine! » Il y vola, il y goûta, et le trouvant extrêmement doux, il appela une centaine de moineaux friands: « Goûtez donc! s'écriait-il, goûtez donc! Le renard reprochait à cet excellent raisin d'être vert. » Ils en goûtèrent tous, et en peu d'instantes le raisin fut ar- rangé de telle sorte que jamais plus renard n'essaya de l'atteindre.



21. Die Traube.

Ich kenne einen Dichter,
 von die schreiende Bewunderung
 seiner kleinen Nachahmer
 hat weit mehr geschadet,
 als die neidische Verachtung
 seiner Kunstrichter.
 Sie ist ja doch fauer!
 jagte der Fuchs
 von der Traube,
 nach der er gesprungen war
 lange genug
 vergebens.
 Der Szwelking hörte das
 und sprach:
 Diese Traube
 sollte fauer sein?
 Darnach sieht sie mir doch nicht aus!
 Er flog hin,
 und kostete.
 und fand sie
 ungemein süß,
 und rief herbei
 hundert näschige Brüder.
 Kostet doch! schrie er;
 kostet doch!
 Der Fuchs schalt fauer
 diese treffliche Traube.
 Sie kosteten alle,
 und in wenig Augenblicken
 ward die Traube
 so zugerichttet,
 daß nie
 ein Fuchs sprang
 wiczer darnach.

21. LE RAISIN.

Je connais un poëte,
 à-qui la criarde admiration
 de ses petits imitateurs
 a beaucoup plus nuï,
 que l'envieux dédain
 de ses critiques.
 Il est vraiment sûr!
 disait le renard
 du raisin,
 après lequel il était (avait) sauté
 assez longtemps
 en vain.
 Le moineau entendit cela
 et dit:
 Ce raisin
 serait sur?
 Il ne m'en a pourtant pas la mine!
 Il y vola,
 et goûta,
 et le trouva
 extrêmement doux,
 et il appela
 cent friands frères.
 Goûtez donc! s'écria-t-il;
 goûtez donc!
 Le renard traitait-de sur
 cet excellent raisin.
 Ils en goûtèrent tous,
 et en peu d'instants
 le raisin fut
 tellement arrange,
 que jamais
 un renard ne sauta
 de-nouveau après.



22. Der Fuchs.

Ein verfolgter Fuchs rettete sich auf eine Mauer. Um an der andern Seite gut herab zu kommen, ergriff er einen nahen Dornstrauch. Er ließ sich auch glücklich daran nieder, nur daß ihn die Dornen schmerzlich verwundeten. „Glende Helfer, rief der Fuchs, die nicht helfen können, ohne zugleich zu schaden!“

23. Das Schaf.

Als Jupiter das Fest seiner Vermählung feierte, und alle Thiere ihm Geschenke brachten, vermifste Juno das Schaf.

„Wo bleibt das Schaf? fragte die Göttin. Warum verjäumt das fromme Schaf, uns sein wohlmeinendes Geschenk zu bringen?“

Und der Hund nahm das Wort und sprach: „Zürne nicht,

22. LE RENARD.

Un renard poursuivi se sauva sur un mur. Pour descendre aisément de l'autre côté, il s'aida d'un buisson voisin. Avec ce secours, il se tira heureusement d'affaire, sinon que les épines le blessèrent cruellement. « Tristes appuis ! s'écria le renard ; ils ne peuvent aider sans nuire en même temps. »

23. LA BREBIS.

Jupiter célébrant la fête de son mariage, tous les animaux lui apportaient des présents. Junon remarqua l'absence de la brebis.

« Que devient la brebis ? demanda la déesse. Pourquoi la douce brebis tarde-t-elle à nous apporter son offrande amicale ? »

Le chien prit alors la parole et dit : « Ne te fâche pas, déesse !



22. Der Fuchs.

Ein verfolgter Fuchs
rettete sich
auf eine Mauer.
Um gut herab zu kommen
auf der andern Seite,
ergriff er
einen nahen Dornstrauch.
Er ließ sich nieder
auch glücklich
daran,
nur daß
die Dornen ihn verwundeten
schmerzlich.
Glende Helfer,
rief der Fuchs,
die nicht helfen können,
ohne zugleich zu schaden!

23. Das Schaf.

Als Jupiter feierte
das Fest seiner Vermählung,
und alle Thiere
ihm brachten Geschenke,
vermißte Juno
das Schaf.
Wo bleibt das Schaf?
fragte die Göttin.
Warum veräußt
das fremde Schaf,
uns zu bringen
sein wohlmeinendes
Geschenk?
Und der Hund
nahm das Wort
and sprach:
Zürne nicht, Göttin!

22. LE RENARD.

Un renard poursuivi
se sauva
sur un mur.
Pour bien descendre
de l'autre côté,
il saisit
un buisson-d'épines voisin.
Il descendit
aussi heureusement
par-là (à l'aide du buisson),
si-ce-n'est que
les épines le blessèrent
douloureusement.
Méchants aides,
s'écria le renard,
qui ne peuvent aider,
sans nuire en-même-temps!

23. LA BREBIS.

Comme Jupiter célébrait
la fête de son mariage,
et que tous les animaux
lui apportaient des présents,
Juno remarqua-l'absence-de
la brebis.
Où reste la brebis?
demanda la déesse.
Pourquoi tarde-t-elle
la pieuse brebis
à nous apporter
son bien-intentionné (affectueux)
présent?
Et le chien
prit la parole
et dit:
Ne te-fâche pas, déesse!



Göttin! Ich habe das Schaf noch heute gesehen: es war sehr betrübt, und jammerte laut.

— Und warum jammerte das Schaf? sprach die schon gerührte Göttin.

— Ich ärmste! so sprach es. Ich habe jetzt weder Wolle, noch Milch: was werde ich dem Jupiter schenken? Soll ich allein leer vor ihm erscheinen? Lieber will ich hingehen, und den Hirten bitten, daß er mich ihm opfere."

Indem⁴ drang mit des Hirten Gebete der Ranch des geopfertem Schafes, dem Jupiter ein süßer Geruch, durch die Wolken. Und jetzt hätte Immo die erste Thräne geweinet, wenn Thränen ein unsterbliches Auge beneigten.

24. Die Ziegen.

Die Ziegen baten den Zeus, auch ihnen Hörner zu geben; denn Anfangs hatten die Ziegen keine Hörner.

J'ai vu, aujourd'hui même, la brebis: elle était dans la plus grande affliction, et poussait des cris lamentables.

— Et d'où vient que la brebis se lamentait ainsi? reprit la déesse déjà attendrie.

— Malheureuse que je suis! disait-elle; je n'ai plus ni toison, ni lait: qu'offrirai-je à Jupiter? Me faudra-t-il, seule, paraître devant lui sans offrande? J'aime mieux aller prier le berger de m'immoler en sacrifice. »

En même temps, avec la prière du pâtre, pénétrait à travers les nuages une odeur agréable à Jupiter, c'était la fumée du sacrifice. Et Junon eût alors pleuré pour la première fois, si des pleurs mouillaient un œil immortel.

24. LES CHÈVRES.

Les chèvres prièrent Jupiter de leur donner aussi des cornes, car les chèvres d'abord n'avaient pas de cornes.



Ich habe gesehen
das Schaf noch heute ;
es war sehr betrübt
und jammerte laut
Und warum jammerte
das Schaf ?
sprach die Göttin
schon gerührt(e).
Ich ärmste !
so sprach es.
Ich habe jetzt weder Wolle noch Milch .
was werde ich schenken
dem Jupiter ?
Soll ich allein erscheinen
leer vor ihm ?
Ich will lieber hingehen,
und den Hirten bitten,
daß er mich ihm opfere.
Indem
drang mit des Hirten Gebete
durch die Wollen
der Rauch des geopferten Schafes,
ein süßer Geruch
dem Jupiter.
Und jetzt
hätte Juno geweint
die erste Thräne,
wenn Thränen benetzten
ein unsterbliches Auge.

24. Die Ziegen.

Die Ziegen
baten den Zeus,
Hörner zu geben
auch ihnen ;
denn Anfangs
hatten die Ziegen keine Hörner.

J'ai vu
la brebis encore aujourd'hui ;
elle était très affligée,
et se-lamentait à-haute-voix.
Et pourquoi se-lamentait
la brebis ?
dit la déesse
déjà attendrie.
Moi la-plus-pauvre !
ainsi parlait-elle.
Je n'ai maintenant ni laine ni lait :
que donnerai-je-en-présent
à Jupiter ?
Dois-je seule paraître
vide (sans offrande) devant lui ?
Je veux plutôt aller,
et prier le berger,
qu'il me sacrifie à lui.
En-même-temps,
pénétrait avec la prière du pâtre,
à-travers les nuages,
la fumée de la brebis immolée,
une douce odeur
à Jupiter.
Et en-ce-moment
Junon eût pleuré
la première larme,
si des larmes mouillaient
un œil immortel.

24. LES CHÈVRES.

Les chèvres
prièrent Jupiter,
de donner des cornes
aussi à elles ;
car au-commencement
les chèvres n'avaient point-de cornes

„Überlegt es wohl, was ihr bittet, sagte Zeus. Es ist mit dem Geschenke der Hörner ein ganz anderes unzertrennlich verbunden, das euch so angenehm nicht sein möchte.“

Doch die Ziegen beharrten auf ihrer Bitte, und Zeus sprach: „So habet denn Hörner!“

Und die Ziegen bekamen Hörner ... und Bart! Denn An- fangs hatten die Ziegen auch keinen Bart. O wie schmerzte sie der häßliche Bart! Weit mehr, als sie die stolzen Hörner erfreuten.

25. Der wilde Apfelbaum.

In den hohlen Stamm eines wilden Apfelbaumes ließ sich ein Schwarm Bienen nieder. Sie füllten ihn mit den Schätzen ihres Honigs, und der Baum ward so stolz darauf, daß er alle andere Bäume gegen sich verachtete.

« Réfléchissez bien à ce que vous demandez, dit Jupiter ; à ce don se lie inséparablement un tout autre présent qui pourrait ne vous être pas si agréable. »

Mais les chèvres persistèrent dans leur demande, et Jupiter dit : « Ayez donc des cornes ! »

Et les chèvres reçurent des cornes... et de la barbe ! Car les chèvres d'abord n'avaient pas non plus de barbe. O combien les cha- grina cette vilaine barbe ! Beaucoup plus que leurs superbes cornes ne les réjouirent.

25. LE POMMIER SAUVAGE.

Un essaim d'abeilles s'établit dans le tronc creux d'un pommier sauvage. Elles le remplirent des trésors de leur miel, et le pommier en devint si fier, qu'il méprisait tous les autres arbres.



Überlegt es recht,
 was ihr bittet,
 sagte Zeus
 Es ist mit dem Geschenke
 der Hörner
 ein ganz anderes
 unzertrennlich verbunden,
 das möchte
 euch nicht so angenehm sein.
 Doch die Ziegen
 beharrten auf ihrer Bitte,
 und Zeus sprach:
 So habet denn Hörner!
 Und die Ziegen
 bekamen Hörner.....
 und Bart!
 Denn Anfangs
 hatten die Ziegen auch keinen Bart.
 O wie schmerzte sie
 der häßliche Bart!
 Weit mehr,
 als sie erfreuten
 die stolzen Hörner.

25. Der wilde Apfelbaum

In den besten Stamm
 eines wilden Apfelbaumes
 ließ sich nieder
 ein Schwarm Bienen.
 Sie füllten ihn
 mit den Schätzen
 ihres Honigs,
 und der Baum
 ward so stolz darauf,
 daß er verachtete
 alle andere Bäume
 gegen sich.

Examinez le bien,
 ce-que vous demandez,
 dit Jupiter.
 Il est avec le présent
 des cornes
 un tout autre *présent*
 inséparablement lié,
 qui pourrait
 ne vous être pas si agréable.
 Mais les chèvres
 persistent dans leur demande,
 et Jupiter cuit:
 Eh-bien, ayez donc des cornes!
 Et les chèvres
 reçurent des cornes.....
 et de la barbe!
 Car au-commencement [barbe,
 les chèvres n'avaient-pas aussi de
 O combien les chagrina
 la vilaine barbe!
 Beaucoup plus
 que ne les réjouirent
 les superbes cornes.

25. LE POMMIER SAUVAGE.

Dans le tronc creux
 d'un pommier sauvage
 s'établit
 un essaim d'abeilles.
 Elles le remplirent
 avec les trésors
 de leur miel,
 et l'arbre
 devint si fier de cela,
 qu'il méprisait
 tous les autres arbres
 en-comparaison-de lui



Da rief ihm ein Rosenstock zu : „Glender Stolz auf geliebene Süßigkeiten ! Ist deine Frucht darum weniger herbe ? In diese treibe den Honig herauf, wenn du es vermagst ; und dann erst wird der Mensch dich segnen.“

26. Der Hirsch und der Fuchs.

Der Hirsch sprach zu dem Fuchse : „Nun weh' uns armen schwächeren Thieren ! Der Löwe hat sich mit dem Wolfe verbunden.“

— Mit dem Wolfe ? sagte der Fuchs : Das mag noch hingehen ! Der Löwe brüllt, der Wolf heult, und so werdet ihr euch noch oft bei Zeiten mit der Flucht retten können. Aber alsdann, alsdann möchte es um uns alle geschehen sein, wenn es dem gewaltigen Löwen einfallen sollte, sich mit dem schleizenden Luchse¹ zu verbinden.

Un rosier lui cria : « O la sottie vanité ! Tu t'enorgueillis de ce qui n'est pas à toi ! Tes fruits en sont-ils moins âcres ? Communique-leur, si tu peux, la douceur du miel ; et l'homme alors te bénira. »

. 26. LE CERF ET LE RENARD.

Le cerf dit au renard : « Malheur à nous, pauvres et faibles animaux ! Le lion a fait alliance avec le loup.

— Avec le loup ? dit le renard ? Passe encore pour ce !¹ Le lion rugit, le loup hurle, et vous pourrez ainsi souvent échapper encore à temps par la fuite. Mais si la pensée venait un jour au puissant lion de s'allier avec le lynx cauteleux, oh ! c'est alors que c'en serait fait de nous tous !



Da rief ihm ein Rosenstock zu :
 Glender Stolz
 auf geliebte Süßigkeiten!
 Ist deine Frucht darum
 weniger herbe?
 Treibe herauf
 in diese
 den Honig,
 wenn du es vermagst
 und dann erst
 wird der Mensch dich segnen.

Alors lui cria un rosier :
 Misérable orgueil
 pour des douceurs prêtées!
 Ton fruit est-il pour-cela
 moins âcre?
 Pousse en-haut (fais monter)
 dans celui-ci
 le miel,
 si tu le peux;
 et alors seulement
 l'homme te bénira.

26. Der Hirsch und der Fuchs.

26. LE CERF ET LE RENARD.

Der Hirsch sprach
 zu dem Fuchse:
 Nun weh' uns
 armen schwächern Thieren!
 Der Löwe hat sich verbunden
 mit dem Wolfe.
 Mit dem Wolfe?
 sagte der Fuchs:
 das mag noch hingehen!
 Der Löwe brüllt,
 der Wolf heult,
 und so werdet ihr kennen
 euch noch oft retten
 bei Zeiten mit der Flucht.
 Aber alsdann, alsdann
 möchte es geschehen sein
 um uns alle,
 wenn es sollte
 einfallen
 dem gewaltigen Löwen,
 sich zu verbinden
 mit dem Fuchse
 Schleichenden.

Le cerf dit
 au renard :
 Maintenant malheur à nous
 pauvres animaux plus-faibles!
 Le lion s'est allié
 avec le loup
 Avec le loup ?
 dit le renard :
 cela peut encore aller!
 Le lion rugit,
 le loup hurle,
 et ainsi pourrez vous
 vous sauver encore souvent
 à temps par la fuite.
 Mais alors, alors
 ce serait fait
 de nous tous,
 s'il devait
 tomber-dans-l'esprit
 au puissant lion,
 de s'allier
 avec le lynx
 qui-se-glisse-en-tapinois.



27. Der Dornstrauch.

„Aber sage mir doch, fragte die Weide den Dornstrauch, warum du nach den Kleidern des vorbeigehenden Menschen so begierig bist? Was willst du damit? was können sie dir helfen?

— Nichts! sagte der Dornstrauch. Ich will sie ihm auch nicht nehmen; ich will sie ihm nur zerreißen.“

28. Die Furien.

„Meine Furien, sagte Pluto zu dem Boten der Götter, werden alt und stumpf². Ich brauche frische. Geh also, Merkur, und suche mir auf der Oberwelt drei tüchtige Weibspersonen dazu aus.“ Merkur ging.

Kurz hierauf sagte Juno zu ihrer Dienerin: „Glaubst du wohl, Iris, unter den Sterblichen zwei oder drei vollkommen

27. LE BUISSON.

« Mais dis-moi donc, demandait le saule au buisson, d'où vient que tu es si avide des habits du passant? Qu'en-veux tu faire? A quoi peuvent-ils te servir?

— À rien! dit le buisson; je ne veux pas non plus les lui prendre; je veux seulement les lui déchirer. »

28. LES FURIES.

« Mes furies, dit Pluton au messager des dieux, commencent à vieillir et à se casser. Il m'en faut de nouvelles. Va donc, Mercure, et choisis-moi dans le monde supérieur trois femmes propres à ce ministère. » Mercure partit.

Bientôt après, Junon dit à sa suivante: « Crois-tu, Iris, pouvoir trouver parmi les mortels deux ou trois filles d'une vertu sévère et

27. Der Dornstrauch.

Aber sage mir doch,
fragte die Weide
den Dornstrauch,
warum du bist
so begierig nach den Kleidern
des vorbeigehenden Menschen?
Was willst du damit?
was können sie
dir helfen?
Nichts!
sagte der Dornstrauch.
Ich will auch nicht
sie ihm nehmen;
ich will nur
sie ihm zerreißen

27. LE BUISSON-D'ÉPINES.

Mais dis-moi done,
demandait le saule
au buisson-d'épines,
pourquoi tu es
si avide des habits
de l'homme qui-passe-auprès-de toi?
Que veux-tu faire de-cela?
à-quoi peuvent-ils
te servir?
A rien!
dit le buisson-d'épines.
Je ne veux pas non-plus
les lui prendre;
je veux seulement
les lui déchirer.

28. Die Furien.

Meine Furien,
sagte Pluto
zu dem Boten der Götter,
werden alt und stumpf.
Ich brauche frische.
Geh also, Merkur,
und suche mir dazu aus
auf der Oberwelt
drei tüchtige Weibspersonen
Merkur ging.
Kurz hierauf
sagte Juno
zu ihrer Dienerin:
Blaue du wohl, Iris,
zu finden
unter den Sterblichen
zwei oder drei Mädchen

28. LES FURIES.

Mes furies,
dit Pluton
au messenger des dieux,
deviennent vieilles et cassées.
J'en ai-besoin de fraîches (nouvelles).
Va done, Mercure,
et choisis moi à-eet-esset
dans le monde-supérieur (sur la terre)
trois solides femmes.
Mercure alla.
Bientôt après
Juno dit
à sa servante:
Crois-tu bien, Iris,
trouver
parmi les mortels
deux ou trois filles



strenge, züchtige Mädchen zu finden? Aber vollkommen strenge! Verstehst du mich? Um Cythereu Hohn zu sprechen, die sich das ganze weibliche Geschlecht unterworfen zu haben rühmt. Geh immer, und sieh wo du sie austreibest!" Iris ging.

In welchem Winkel der Erde suchte nicht die gute Iris! und dennoch umsonst! Sie kam ganz allein wieder, und Immo rief ihr entgegen: „Ist es möglich? O Keuschheit! O Jugend!

— Göttin, sagte Iris, ich hätte dir wohl drei Mädchen bringen können, die alle drei vollkommen streng und züchtig gewesen; die alle drei nie einer Mannsperson gelächelt, die alle drei den geringsten Funken der Liebe in ihren Herzen erstickt; aber ich kam leider zu spät.

— Zu spät? sagte Immo. Wie so?

irréprochable? Mais irréprochable! Tu m'entends? Pour faire pièce à Vénus, qui se vante d'avoir soumis tout le beau sexe à son empire. Va toujours, et vois où tu pourrais les trouver! » Iris partit.

En quel coin de la terre la bonne Iris ne chercha-t-elle pas! Et toutefois sans succès! Elle revint seule, et Junon, en la voyant, s'écria: « Est-il possible? O chasteté! ô vertu!

— Déesse, dit Iris, j'aurais pu t'amener trois filles, qui toutes trois ont été d'une vertu sévère et irréprochable, qui toutes trois n'ont jamais souri à aucun homme, qui toutes trois ont étouffé dans leurs cœurs jusqu'à la moindre étincelle de l'amour; mais je suis hélas! arrivée trop tard.

— Trop tard? dit Junon. Comment cela?



vollkommen streng(e), züchtig(e)?	parfaitement rigides <i>et</i> chastes?
Aber vollkommen streng(e)!	Mais parfaitement rigides!
Verstehst du mich?	Me comprends-tu?
Um Hohn zu sprechen	Pour nous-moquer
Cytheren,	de Cythérée,
die sich rühmt	qui se vante
unterworfen zu haben	d'avoir soumis
das ganze weibliche Geschlecht	tout le féminin sexe.
Geh immer, und dich	Va toujours, et vois
wo du sie auftreibest!	où tu les trouveras!
Iris ging.	Iris alla.
In welchem Winkel der Erde	En quel coin de la terre
suchte nicht die gute Iris!	ne chercha pas la bonne Iris!
und dennoch umsonst!	et toutefois en-vain!
Sie kam ganz allein wieder,	Elle revint toute seule,
und Juno rief ihr entgegen:	et Junon lui cria au-devant:
Ist es möglich?	Est-il possible?
O Keuschheit! O Tugend!	O chasteté! O vertu!
Göttin, sagte Iris,	Déesse, dit Iris,
ich hätte wohl können	j'aurais bien pu
dir bringen	t'amener
drei Mädchen,	trois filles,
die alle drei gewesen	qui toutes trois ont été
vollkommen streng und züchtig;	parfaitement rigides et chastes;
die alle drei	qui toutes trois
nie gelächelt	n'ont jamais souri
einer Mannsperson;	à un homme;
die alle drei	qui toutes trois
erstickt	ont étouffé
in ihren Herzen	dans leurs cœurs
den geringsten Funken der Liebe;	la moindre étincelle de l'amour;
aber ich kam	mais je vins
leider zu spät.	malheureusement trop tard.
Zu spät?	Trop tard?
sagte Juno.	dit Junon.
Wie so?	Comment ainsi? (Comment cela?)



- Eben hatte sie Merkur für den Pluto abgeholt.
 — Für den Pluto? Und wozu will Pluto diese Tugendhaften?
 — Zu Furien."

29. Tiresias.¹

Tiresias nahm seinen Stab und ging über Feld. Sein Weg trug ihn durch einen heiligen Hain, und mitten in dem Haine, wo drei Wege einander durchkreuzten, ward er ein Paar Schlangen gewahr, die sich begatteten. Da hob Tiresias den Stab auf, und schlug unter die verliebten Schlangen. Aber, o Wunder! Indem der Stab auf die Schlangen herabsank, ward Tiresias zum Weibe.

Nach neun Monden ging das Weib Tiresias wieder durch den heiligen Hain; und an eben dem Orte, wo die drei Wege einander durchkreuzten, ward sie ein Paar Schlangen gewahr,

- Mercure venait de les emmener pour Pluton.
 — Pour Pluton! Et que veut faire Pluton de ces trois vertus?
 -- Des furies. »

29. TIRESIAS.

Tirésias prit son bâton et s'en alla faire un tour dans les champs. Son chemin le conduisit par un bois sacré; au milieu de ce bois, à un endroit où se croisaient trois chemins, il trouva deux serpents accouplés. Tirésias alors leva son bâton et d'un coup sépara les serpents amoureux. Mais, ô prodige! au moment où le bâton toucha les serpents, Tirésias fut changé en femme.

Neuf mois après, Tirésias passait de nouveau dans le bois sacré; et juste à l'endroit où se croisaient les trois chemins, elle trouva



Merkur eben
hatte sie abgeholt
für den Pluto.
Für den Pluto?
Und wozu will Pluto
diese Tugendhaften?
Zu Furien.

Mercuré précisément
était venu les prendre
pour Pluton.
Pour Pluton?
Et que veut *faire* Pluton
de ces vertueuses?
Des furies.

29. Tiresias

Tiresias nahm seinen Stab
und ging über Feld.
Sein Weg trug ihn
durch einen heiligen Hain,
und mitten in dem Haine,
wo drei Wege
einander durchkreuzten,
ward er gewahr
ein Paar Schlangen,
die sich begatteten.
Da hob Tiresias den Stab auf,
und schlug
unter die verliebten Schlangen.
Aber, o Wunder!
Indem
der Stab herabfiel
auf die Schlangen,
ward Tiresias zum Weibe.
Nach neun Monden
ging das Weib Tiresias
wieder
durch den heiligen Hain;
und eben an dem Orte,
wo die drei Wege
einander durchkreuzten
ward sie gewahr
ein Paar Schlangen,

29. TIRÉSIAS.

Tirésias prit son bâton
et alla dans les champs.
Son chemin le porta
à-travers un bois sacré,
et au milieu dans le (du) bois,
là où trois chemins
se croisaient,
il aperçut
un couple de serpents,
qui s'accouplaient.
Alors Tirésias leva le bâton,
et frappa
entre les serpents amoureux.
Mais, ô prodige!
Au-moment-où
le bâton tombait
sur les serpents,
devint Tirésias une femme.
Après neuf lunes
alla la femme Tirésias
de-nouveau
à-travers le bois sacré;
et précisément à l'endroit,
où les trois chemins
se croisaient,
elle aperçut
un couple de serpents,

die mit einander kämpften. Da hob Tiresias abermals ihren Stab auf, und schlug unter die ergrimmten Schlangen, und ... o Wunder! Indem der Stab die kämpfenden Schlangen schied, ward das Weib Tiresias wieder zum Manne.

50. Minerva.

Laf sie doch, Freund, laf sie, die kleinen hämischen Meider deines wachsenden Ruhmes! Warum will dein Wiß ihre der Vergessenheit bestimmten Namen verewigen?

In dem unspinnigen Kriege, welchen die Riesen wider die Götter führten, stellten die Riesen der Minerva einen schrecklichen Drachen entgegen. Minerva aber ergriff den Drachen, und schleuderte ihn mit gewaltiger Hand an das Firmament.

deux serpents qui se battaient. Tirésias alors leva encore son bâton, et d'un coup sépara les serpents furieux. Nouveau prodige! Au moment où le bâton toucha les serpents irrités, Tirésias redevint homme.

30. MINERVE.

Laisse-les donc, ami, laisse-les, les misérables envieux de ta gloire croissante! Pourquoi ton esprit voudrait-il immortaliser leurs noms destinés à l'oubli?

Dans la guerre insensée, que les géants entreprirent contre les dieux, ils opposèrent à Minerve un dragon effroyable. Mais Minerve saisit le dragon, et de sa main puissante elle le lança au firmament.



die kämpften
mit einander.
Da hob Tiresias
abermals
ihren Stab auf,
und schlug
unter die ergrimnten Schlangen,
und..... o Wunder!
Indem
der Stab schied
die kämpfenden Schlangen,
ward das Weib Tiresias
wieder zum Manne.

qui se-battaient
l'un avec l'autre,
Alors Tirésias leva
de-nouveau
son bâton,
et frappa
entre les serpents courroucés,
et..... ô prodige
Au-moment-où
le bâton séparait
les serpents combattants,
devint la femme Tirésias
de-nouveau un homme.

30. Minerva.

30. MINERVE.

Laß sie doch, Freund,
laß sie,
die kleinen hämischen Neider
deines wachsenden Ruhmes!
Warum will dein Wig
verewigen
ihre Namen
bestimmt(en) der Vergessenheit?
In dem unflanzigen Kriege,
welchen die Riesen
führten
wider die Götter,
die Riesen
stellten der Minerva entgegen
einen schrecklichen Drachen,
Aber Minerva
ergriff den Drachen,
und schleuderte ihn
mit gewaltiger Hand
an das Firmament.

Laisse les donc, ami,
laisse les,
les petits malins envieux
de ta gloire croissante!
Pourquoi veut ton esprit
éterniser
leurs noms
destinés à l'oubli?
Dans la guerre insensée,
que les géants
conduisirent (firent)
contre les dieux,
les géants
opposèrent à Minerve
un horrible dragon.
Mais Minerve
saisit le dragon,
et le lança
de sa puissante main
au firmament.



Da glänzt er noch'; und was so oft großer Thaten Belohnung war, ward des Drachen beneidenswürdige Strafe.

Il y brille encore ; et ce qui fut si souvent la récompense des grandes actions, devint, pour le dragon, un châtlment digne d'envie.



Er glänzt noch da ;
und was so oft
war Belohnung
großer Thaten,
ward beneidenswürdige Strafe
des Drachen.

Il brille encore là ;
et ce qui si souvent
fut la récompense
de grandes actions,
devint le châtement digne-d'envie
du dragon.



Drittes Buch.

1. Der Besitzer des Bogens.

Ein Mann hatte einen trefflichen Bogen von Ebenholz, mit dem er sehr weit und sehr sicher schoß, und den er ungemein werth hielt. Einst aber, als er ihn aufmerksam betrachtete, sprach er: „Ein wenig zu plumy bist du doch! Alle deine Zierde ist die Glätte. Schade! Doch dem ist abzuhelfen! fiel ihm ein. Ich will hingehen, und den besten Künstler Bilder in den Bogen schnitzen lassen.“ Er ging hin, und der Künstler schnitzte eine ganze Jagd auf den Bogen;

LIVRE TROISIÈME.

1. LE POSSESSEUR DE L'ARC.

Un homme avait un excellent arc de bois d'ébène, avec lequel il tirait très-loin et très-juste, et dont il faisait le plus grand cas. Un jour pourtant qu'il le considérait attentivement: « Tu es en vérité un peu trop lourd, dit-il; toute ta parure consiste dans le poli de ton bois. C'est dommage! Mais il y a remède à cela, pensa-t-il. J'irai trouver le meilleur artiste et lui ferai sculpter des figures sur mon arc. » Il y alla en effet, et l'artiste sculpta sur l'arc tout une chasse:



LIVRE TROISIÈME.

1. Der Besitzer des Bogens.

1. LE POSSESSEUR DE L'ARC.

Ein Mann hatte
einen trefflichen Bogen
von Ebenholz,
mit dem er schoß
sehr weit und sehr sicher,
und den er hielt
ungemein werth.
Einst aber,
als er ihn betrachtete
aufmerksam,
sprach er :
Du bist doch
ein wenig zu plump !
Alle deine Bieder
ist die Glätte.
Schade !
Doch dem ist abzuhelfen !
fiel ihm ein.
Ich will hingehen,
und den besten Künstler lassen
Bilder schnitzen
in den Bogen.
Er ging hin,
und der Künstler
schmigte eine ganze Tage
auf den Bogen ;

Un homme avait
un excellent arc
de bois-d'ébène,
avec lequel il tirait
très-loin et très-sûrement,
et qu'il tenait
extrêmement précieux.
Un jour pourtant,
qu'il le considérait
attentivement,
il dit :
Tu es pourtant
un peu trop grossier !
Toute ta parure
est le poli.
C'est dommage !
Mais à cela *il* est à remédier !
lui tomba-t-il dans *l'esprit*.
Je veux aller,
et faire le (au) meilleur artiste
ciséler des figures
sur l'arc.
Il y alla,
et l'artiste
sculpta toute une chasse
sur l'arc ;



und was hätte sich besser auf einen Bogen geschickt, als eine Jagd?

Der Mann war voller Freuden. „Du verdienst diese Zierathen, mein lieber Bogen.“ Indem will er ihn versuchen; er spannt, und der Bogen ... zerbricht.

2. Die Nachtigall und die Lerche.

Was soll man zu den Dichtern sagen, die so gern ihren Flug weit über alle Fassung des größern Theils ihrer Leser nehmen? Was sonst, als was die Nachtigall einst zu der Lerche sagte: „Schwingst du dich, Freundin, nur darum so hoch, um nicht gehört zu werden?“

5. Der Geist des Salomo.

Ein ehrlicher Greis trug des Tages Last und Hitze, sein Feld mit eigener Hand zu pflügen, und mit eigener Hand den

quel sujet aurait pu, mieux qu'une chasse, convenir à un arc?

L'homme était plein de joie: « Tu mérites bien ces ornements, mon cher arc. » En parlant ainsi, il veut l'essayer, il le bande, et l'arc... se rompt.

2. LE ROSSIGNOL ET L'ALOUETTE.

Que dire aux poètes, qui prennent si volontiers leur vol au-dessus de la portée du plus grand nombre de leurs lecteurs, sinon ce que le rossignol disait un jour à l'alouette: « Amie, ne t'élèves-tu si haut, que pour n'être pas entendue? »

3. L'ESPRIT DE SALOMON.

Un honnête vieillard portait le poids et la chaleur du jour, à la bourer son champ de sa propre main, et à répandre de sa propre



und was hätte sich besser geschickt
auf einen Bogen,
als eine Jagd?
Der Mann war
voller Freuden
Du verdienst
diese Zierathen,
mein lieber Bogen.
Indem
will er ihn versuchen;
er spannt,
und der Bogen.... zerbricht.

2. Die Nachtigall und
die Lerche.

Was soll man sagen
zu den Dichtern,
die nehmen
so gern ihren Flug
weit über alle Fassung
des größern Theils
ihrer Leser?
Was senst,
als was
die Nachtigall sagte
einmal zu der Lerche:
Schwingst du dich so hoch
nur darum, Freundin,
um nicht gehört zu werden?

3. Der Geist des Salome.

Ein ehrlischer Geist
trug die Last
und die Hitze des Tages,
sein Feld zu pflügen
mit eigener Hand,
und zu streuen
mit eigener Hand

et qu'aurait-il mieux convenu
sur un arc,
qu'une chasse?
L'homme était
plein de joie.
Tu mérites
ces ornements,
mon cher arc.
En-même-temps
il veut l'essayer;
il le tend,
et l'arc.... se-rompt.

2. LE ROSSIGNOL ET
L'ALOUETTE.

Que doit-on dire
aux poètes,
qui prennent
si volontiers leur vol
loin au-dessus de toute compréhension
de la plus grande partie
de leurs lecteurs?
Quoi autrement,
que ce-que
le rossignol disait
un-jour à l'alouette:
T'élèves-tu si haut
seulement pour-cela, amie,
pour ne pas être entendue?

3. L'ESPRIT DE SALOMON.

Un honnête vieillard
portait le poids
et la chaleur du jour,
à labourer son champ
de sa propre main,
et à répandre
de sa propre main



reinen Saamen in den lockern Schooß der willigen¹ Erde zu streuen.

Auf einmal stand unter dem breiten Schatten einer Linde eine göttliche Erscheinung vor ihm da! Der Greis stugte.

„Ich bin Salomo, sagte mit vertraulicher Stimme das Phantom: was machst du hier, Alter?

— Wenn du Salomo bist, versetzte der Alte, wie kannst du fragen? Du schicktest mich in meiner Jugend zu der Aelste; ich sah ihren Wandel, und lernte von ihr fleißig sein und sammeln. Was ich da lernte, das thu' ich noch.

— Du hast deine Lektion nur halb gelernt, versetzte der Geist. Geh' noch einmal hin zur Aelste, und lerne nun auch von ihr in dem Winter deiner Jahre ruhen und des Gesammelten genießen.“

main une pure semence dans le sein de la terre, toujours docile aux vœux de l'homme.

Tout à coup devant lui, sous le vaste ombrage d'un tilleul, se présenta une divine apparition. Le vieillard tressaillit.

« Je suis Salomon, dit le fantôme d'une voix propre à le rassurer: Que fais-tu ici, vieillard?

— Si tu es Salomon, répliqua le vieillard, comment peux-tu le demander? Tu m'envoyas dans ma jeunesse vers la fourmi; je fus témoin de sa conduite, et j'appris d'elle à être laborieux et à amasser. Ce que j'appris alors, je le pratique encore aujourd'hui.

— Tu n'as appris ta leçon qu'à moitié, reprit le fantôme. Retourne vers la fourmi, et apprends d'elle aussi à te reposer dans l'hiver de tes ans, et à jouir de ce que tu as amassé. »

den reinen Saamen
 in den lockern Schooß
 der willigen Erde.
 Auf einmal
 stand vor ihm da
 unter dem breiten Schatten
 einer Linde
 eine göttliche Erscheinung!
 Der Greis stuzte.
 Ich bin Salomo,
 sagte das Phantom
 mit vertraulicher Stimme:
 Was machst du hier, Alter?
 Wenn du Salomo bist,
 versehte der Alte,
 wie kannst du fragen?
 Du schicktest mich
 in meiner Jugend
 zu der Ameise;
 ich sah ihren Wandel,
 und lernte von ihr
 fleißig sein
 und sammeln.
 Was ich da lernte,
 ich thue das noch.
 Du hast nur halb gelernt
 deine Lection,
 versehte der Geist.
 Geh' noch einmal hin
 zur Ameise,
 und lerne nun auch von ihr
 ruhen
 in dem Winter
 deiner Jahre
 und genießen
 des Gesammelten.

la pure semence
 dans le sein poreux
 de la terre favorable.
 Tout-à-coup
 se tint là devant lui
 sous le large ombrage
 d'un tilleul
 une divine apparition!
 Le vieillard tressallit.
 Je suis Salomon,
 dit le fantôme
 d'une voix propre-à-rassurer:
 Que fais-tu ici, vieillard?
 Si tu es Salomon,
 répliqua le vieillard,
 comment peux-tu le demander?
 Tu m'envoyas
 dans ma jeunesse
 vers la fourmi;
 je vis sa conduite,
 et j'appris d'elle
 à-être laborieux
 et à amasser.
 Ce que j'appris alors
 je le fais encore.
 Tu as seulement à-moitié appris
 ta leçon,
 reprit l'esprit.
 Va encore une fois
 vers la fourmi,
 et apprends maintenant aussi d'elle
 à te-reposer
 dans l'hiver
 de tes années
 et à jouir
 de ce-que-tu-as-amassé.



4. Das Geschenk der Feen.

Zu der Wiege eines jungen Prinzen, der in der Folge einer der größten Regenten seines Landes ward, traten zwei wohlthätige Feen.

„Ich schenke diesem meinem Lieblinge¹, sagte die eine, den scharfsichtigen Blick des Adlers, dem in seinem weiten Reiche auch die kleinste Mücke nicht entgeht.

— Das Geschenk ist schön, unterbrach sie die zweite Fee. Der Prinz wird ein einsichtsvoller Monarch werden. Aber der Adler besitzt nicht allein Scharfsichtigkeit, die kleinsten Mücken zu bemerken; er besitzt auch eine edle Verachtung, ihnen nicht nachzujagen. Und diese nehme der Prinz von mir zum Geschenk!

— Ich danke dir, Schwester, für diese weise Einschränkung, versetzte die erste Fee. Es ist wahr; viele würden weit größere

4. LE DON DES FÉES.

Deux bonnes fées assistaient à la naissance d'un jeune prince, qui devint plus tard un des plus grands rois de son pays.

« Je fais don à mon favori, dit la première, du regard perçant de l'aigle, à qui, dans son vaste empire, n'échappe pas même la plus petite mouche.

— Voilà un beau présent, interrompit la seconde fée; le prince deviendra un monarque plein de pénétration. Mais l'aigle ne possède pas seulement cette vue perçante, qui découvre les moindres insectes; il est aussi doué de ce noble mépris, qui ne lui permet pas de les poursuivre; et voilà le don que je fais au prince!

— Je te remercie, ma sœur, de cette sage restriction, reprit la première fée. Beaucoup en effet auraient été de bien plus grands rois,



4. Das Geschenk der Feen.

4. LE DON DES FÉES.

Zu der Wiege
eines jungen Prinzen,
der in der Folge ward
einer der größten Regenten
seines Landes,
traten
zwei wohlthätige Feen.
Ich schenke
diesem meinem Lieblinge,
sagte die eine,
den scharfsichtigen Blick
des Adlers,
dem in seinem weiten Reiche
auch die kleinste Mücke
nicht entgeht.
Das Geschenk ist schön,
unterbrach sie die zweite Fee.
Der Prinz wird werden
ein einsichtsvoller Monarch
Aber der Adler
besitzt nicht allein
Scharfsichtigkeit,
zu bemerken
die kleinsten Mücken;
er besitzt auch
eine edle Verachtung,
ihnen nicht nachzujagen.
Und diese
nehme der Prinz von mir
zum Geschenk!
Ich danke dir, Schwester,
für diese weise Einschränkung,
versetzte die erste Fee.
Es ist wahr;
viele würden gewesen sein

Au berceau
d'un jeune prince,
qui dans la suite devint
un des plus grands rois
de son pays,
se-présentèrent
deux bienfaisantes fées.
Je donne
à ce mien favori,
dit l'une,
le regard pénétrant
de l'aigle,
à qui dans son vaste empire
même la plus petite mouche
n'échappe pas.
Le présent est beau,
l'interrompit la seconde fée.
Le prince deviendra
un monarque clairvoyant.
Mais l'aigle
ne possède pas seulement
une vue-perçante,
capable d'apercevoir
les plus petites mouches;
il possède aussi
un noble mépris,
de ne pas les poursuivre.
Et ce *mépris*
que le prince le prenne de moi
en présent!
Je te remercie, sœur,
pour cette sage restriction,
reprit la première fée.
C'â est vrai;
beaucoup auraient été



Könige gewesen sein, wenn sie sich weniger mit ihrem durchdringenden Verstande bis zu den kleinsten Angelegenheiten hätten erniedrigen wollen."

3. Das Schaf und die Schwalbe.

Eine Schwalbe flog auf ein Schaf, ihm ein wenig Wolle für ihr Nest auszurupfen. Das Schaf sprang unwillig hin und wieder. „Wie bist du denn nur gegen mich so karg? sagte die Schwalbe. Dem Hirten erlaubst du, daß er dich deiner Wolle über und über entblößen darf, und mir verweigerst du eine kleine Locke. Woher kommt das?

— Das kommt daher, antwortete das Schaf, weil du mir meine Wolle nicht mit eben so guter Art zu nehmen weißt, als der Hirte."

s'ils avaient moins souvent abaissé la pénétration de leur intelligence à des détails indignes d'eux. »

5. LA BREBIS ET L'HIRONDELLE.

Une hirondelle vola sur une brebis, afin de lui tirer, pour son nid, un peu de laine. La brebis s'agitait impatiente : « Pourquoi, dit l'hirondelle, n'es-tu donc qu'envers moi si avare? Tu permets au berger de te dépouiller entièrement de ta laine, et tu m'en refuses à moi un léger flocon? D'où vient cela? — Cela vient, répondit la brebis, de ce que tu ne sais pas me prendre ma laine d'une façon aussi adroite que le berger »



weit größere Könige,
wenn sie hätten wollen
sich weniger erniedrigen
mit ihrem durchdringenden Verstande
bis zu den kleinsten Angelegenheiten.

de bien plus-grands rois,
s'ils avaient voulu
s'abaisser moins
avec leur pénétrante Intelligence
jusqu'aux plus petites affaires.

5. Das Schaf
und die Schwalbe.

5. LA BREBIS
ET L'HIRONDELLE.

Eine Schwalbe
flog auf ein Schaf,
ihm auszurufen
ein wenig Wolle
für ihr Nest
Das Schaf
sprang unwillig
hin und wieder.
Wie bist du denn so karg
nur gegen mich?
sagte die Schwalbe.
Du erlaubst dem Hirten,
daß er darf
dich entblößen
über und über
deiner Wolle,
und du verweigert mir
eine kleine Flocke.
Woher kommt das?
Das kommt,
antwortete das Schaf,
daher, weil
du weißt nicht
mir meine Wolle zu nehmen
mit eben so guter Art,
als der Hirte.

Une hirondelle
vola sur une brebis,
pour lui tirer
un peu de laine
pour son nid.
La brebis
sautait impatiente
de-côté et d'-autre.
Pourquoi es-tu donc si chiche
seulement envers moi?
dit l'hirondelle.
Tu permets au berger,
qu'il puisse
te dépouiller
tant et plus
de ta laine,
et tu me refuses à moi
un petit flocon.
D'où vient cela?
Cela vient,
répondit la brebis,
de ce que
tu ne sais pas
me prendre ma laine
d'aussi bonne façon,
que le berger.



6. Der Rabe.

Der Rabe bemerkte, daß der Adler ganze dreißig Tage über seinen Eiern brütete. „Und daher kommt es ohne Zweifel, sprach er, daß die Jungen des Adlers so allsehend und stark werden. Gut! das will ich auch thun.“

Und seitdem brütet der Rabe wirklich ganze dreißig Tage über seinen Eiern; aber noch hat er nichts als elende Raben ausgebrütet.

7. Der Rangstreit der Thiere.

In vier Fabeln.

Erste Fabel.

Es entstand ein hitziger Rangstreit unter den Thieren. „Ihn zu schlichten, sprach das Pferd, laffet uns den Menschen zu Rathe ziehen; er ist keiner von den streitenden Theilen, und kann desto unparteiischer sein.“

6. LE CORBEAU.

Le corbeau s'aperçut que l'aigle couvait ses œufs trente jours entiers: « De là vient sans doute, dit-il, que les petits de l'aigle acquièrent tant de force et une vue si perçante. Bon! j'en veux autant faire. »

Et depuis lors, en effet, le corbeau couve ses œufs trente jours entiers; mais il n'a jusqu'ici fait éclore que de misérables corbeaux.

7. LA QUERELLE DES ANIMAUX SUR LA PRÉSEANCE.

AN QUATRE FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

Il s'éleva, au sujet de la préséance, une violente querelle parmi les animaux. « Pour en finir, dit le cheval, consultons l'homme; il n'est point partie dans la cause, il en sera d'autant plus impartial.



6. Der Rabe.

Der Rabe bemerkte,
daß der Adler
brütete über seinen Eiern
ganze dreißig Tage.
Und daher kommt es
ohne Zweifel,
sprach er,
daß die Jungen des Adlers
werden so allsehend
und stark.
Gut! ich will auch
das thun.
Und seitdem
brütet der Rabe wirklich
über seinen Eiern
ganze dreißig Tage;
aber er hat noch nichts ausgebrütet
als elende Raben.

7. Der Rangstreit der Thiere.

In vier Fabeln.

Erste Fabel.

Es entstand
ein hitziger Rangstreit
unter den Thieren.
Ihn zu schlichten,
sprach das Pferd,
lasset uns zu Rathe ziehen
den Menschen;
er ist keiner
von den streitenden Theilen,
und kann sein
desto unparteiischer.

6. LE CORBEAU.

Le corbeau remarqua,
que l'aigle
couvait ses œufs
trente jours entiers.
Et de-là vient-il
sans doute,
dit-il,
que les petits de l'aigle
deviennent si voyant-tout
et si forts.
Bon! je veux aussi
faire cela.
Et depuis
couve le corbeau en effet
(sur) ses œufs
trente jours entiers;
mais il n'a encore rien fait-éclore
que de misérables corbeaux.

7. LA QUERELLE-DE-RANG DES ANIMAUX.

EN QUATRE FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

Il s'-éleva
une violente querelle-de-rang
parmi les animaux.
Pour la vider,
dit le cheval, [tons]
laissez nous tirer à conseil (consul-
l'homme;
il n'est aucune
des parties contendantes
et peut être
d'autant plus impartial.

— Aber hat er auch den Verstand dazu? ließ sich ein Maulwurf hören. Er braucht wirklich den allerfeinsten¹, unsere oft tief versteckten Vollkommenheiten zu erkennen.

— Das war sehr weislich erinnert! sprach der Hamster.

— Ja wohl! rief auch der Igel. Ich glaube es nimmermehr, daß der Mensch Scharfsichtigkeit genug besitzt.

— Schweigt ihr! befahl das Pferd. Wir wissen es schon: Wer sich auf die Güte seiner Sache am wenigsten zu verlassen hat, ist immer am fertigsten, die Einsicht seines Richters in Zweifel zu ziehen.“

8. Zweite Fabel

Der Mensch ward Richter. „Noch ein Wort, rief ihm der majestätische Löwe zu, bevor du den Ausspruch thust!

— Mais a-t-il aussi ce qu'il faut pour cela d'intelligence? fit entendre une taupe. Il en aurait besoin en effet, et de la plus déliée, pour discerner nos perfections, souvent si difficiles à découvrir.

— On a fait très-sagement de le rappeler! dit le mulot.

— Oui, certes! cria aussi le hérisson. Je ne croirai jamais que l'homme ait assez de perspicacité!

— Taisez-vous! commanda le cheval. Eh! nous le savons bien: celui qui doit le moins compter sur la bonté de sa cause, est toujours le premier à mettre en doute la pénétration de son juge. »

8. FABLE DEUXIÈME.

L'homme fut pris pour juge. « Encore un mot, lui cria le majes-



Aber hat er auch
 den Verstand dazu?
 ließ sich hören
 ein Maulwurf.
 Er braucht wirklich
 den allerfeinsten,
 zu erkennen
 unsere Vollkommenheiten
 oft tief versteckten.
 Das war erinnert
 sehr weislich!
 sprach der Hamster.
 Ja wohl!
 rief auch der Igel.
 Ich glaube es nimmermehr,
 daß der Mensch besitzt
 Scharfsichtigkeit genug.
 Schweigt ihr!
 befahl das Pferd.
 Wir wissen es schon:
 Wer am wenigsten hat
 sich zu verlassen
 auf die Güte
 seiner Sache,
 ist immer am fertigesten,
 in Zweifel zu ziehen
 die Einsicht seines Richters.

8. Zweite Fabel.

Der Mensch ward Richter.
 Noch ein Wort,
 rief ihm zu
 der majestätische Löwe,
 bevor du thust
 den Ausspruch!

Mais a-t-il aussi
 l'Intelligence *nécessaire* pour cela?
 se fit entendre
 une taupe.
 Il a besoin en effet
 de la plus déliée,
 pour reconnaître
 nos perfections
 souvent profondément *cachées*.
 Cela a-été rappelé
 très sagement!
 dit le mulot.
 Oui certes!
 s'écria aussi le hérisson.
 Je ne le erois (eroirai) jamais,
 que l'homme possède
 assez de perspleacité.
 Taisez vous!
 commanda le cheval,
 Nous le savons déjà:
 Celui-qui a le moins
 à se confier
 dans la bonté
 de sa cause,
 est toujours le plus prompt,
 à mettre en doute
 la pénétration de son juge.

8. DEUXIÈME FABLE.

L'homme devint juge.
 Eneore un mot,
 lui cria
 le majestueux lion,
 avant-que tu fasses (prononces)
 la sentence!



Nach welcher Regel, Mensch, willst du unsern Werth bestimmen?

— Nach welcher Regel? nach dem Grade, ohne Zweifel, antwortete der Mensch, in welchem ihr mir mehr oder weniger nützlich seid.

— Vortrefflich! versetzte der beleidigte Löwe. Wie weit würde ich alsdann unter dem Esel zu stehen kommen! Du kannst unser Richter nicht sein, Mensch! Verlaß die Versammlung!“

9. Dritte Fabel.

Der Mensch entfernte sich. „Nun, sprach der höhnische Maulwurf, (und ihm stimmten der Hamster und der Igel wieder bei) siehst du, Pferd? der Löwe meint es auch, daß der Mensch unser Richter nicht sein kann. Der Löwe denkt wie wir!

— Aber aus bessern Gründen, als ihr!“ sagte der Löwe, und warf ihnen einen verächtlichen Blick zu.

tueux lion, avant que tu prononces la sentence! Suivant quelle règle, ô homme! prétends-tu fixer notre mérite?

— Suivant quelle règle? Eh! vraiment, répondit l'homme, suivant le plus ou le moins d'utilité que je tire de vos services.

— A merveille! reprit le lion offensé. Combien serais-je alors mis au-dessous de l'âne! Homme, tu ne peux être notre juge! quitte l'assemblée! »

9. FABLE TROISIÈME.

L'homme s'éloigna. « Eh bien! dit la taupe d'un ton moqueur (et le mulot et le hérisson se joignirent encore à elle) vois-tu, cheval? le lion est aussi d'avis que l'homme ne peut être notre juge; le lion pense comme nous.

— Mais par de meilleurs motifs que vous! » dit le lion; et il leur ança un regard de mépris.



Nach welcher Regel, Mensch,
willst du bestimmen
unfern Werth?

Nach welcher Regel?
nach dem Grade,
ohne Zweifel,
antwortete der Mensch,
in welchem ihr mir seid
mehr oder weniger nützlich.
Vortreflich!

versetzte der bescheidigte Löwe.

Wie weit
würde ich alsdann kommen
zu stehen
unter dem Esel!

Du kannst nicht sein
unser Richter, Mensch!
Verlaß die Versammlung!

D'après quelle règle, homme,
veux-tu fixer
notre mérite?

D'après quelle règle?
suivant le degré,
sans doute,
répondit l'homme,
dans lequel vous m'êtes
plus ou moins utiles.

Délicieux!
reprit le lion offensé.

Combien loin
viendrais-je alors
à être placé
au-dessous-de l'âne!

Tu ne peux pas être
notre juge, homme,
Quitte l'assemblée!

9. Dritte Fabel.

9. TROISIÈME FABLE.

Der Mensch entfernte sich.
Nun, sprach der höhnische Maulwurf,
(und der Hamster und der Igel
niminten ihm wieder bei)
sichst du, Pferd?
der Löwe meint es auch,
daß der Mensch
kann nicht sein
unser Richter.
Der Löwe denkt wie wir!
Aber aus bessern Gründen,
als ihr!
sagte der Löwe,
und warf ihnen zu
einen verächtlichen Blick.

L'homme s'éloigna.
Eh! bien, dit la taupe moqueuse,
(et le mulot et le hérisson
s'unirent à elle de nouveau)
vois tu, cheval?
le lion le pense aussi,
que l'homme
ne peut pas être
notre juge.
Le lion pense comme nous!
Mais par de meilleurs motifs.
que vous!
dit le lion,
et il leur lança
un regard de-mépris.



10. Vierte Fabel.

Der Löwe fuhr weiter fort: „Der Rangstreit, wenn ich es recht überlege, ist ein nichtswürdiger Streit! Haltet mich für den Vornehmsten oder für den Geringsten; es gilt mir gleich viel. Genug, ich kenne mich!“ Und so ging er aus der Versammlung.

Ihm folgte der weiße Elephant, der kühne Tiger, der ernsthaftige Bär, der kluge Fuchs, das edle Pferd; kurz, alle, die ihren Werth fühlten, oder zu fühlen glaubten.

Die sich am letzten weggegeben und über die zerrissene Versammlung am meisten murkten, waren der Affe und der Esel.

11. Der Bär und der Elephant.

„Die unverständigen Menschen! sagte der Bär zu dem Elephanten. Was fordern sie nicht alles¹ von uns bessern Thie-

10. FABLE QUATRIÈME.

Le lion ajouta : « Cette querelle, quand j'y songe, est une querelle insignifiante. Tenez-moi pour le plus considérable ou pour le moindre, je m'en soucie également. Je me connais, c'est assez! » Et il sortit ainsi de l'assemblée.

Le sage éléphant le suivit; autant en firent le tigre hardi, l'ours grave, le prudent renard, le noble cheval; bref, tous ceux qui sentaient leur mérite ou croyaient le sentir.

Les derniers qui s'éloignèrent et qui murmurèrent le plus de la dissolution de l'assemblée, furent le singe et l'âne.

11. L'OURS ET L'ÉLÉPHANT.

« Que les hommes sont absurdes! disait l'ours à l'éléphant. Est-il rien au monde qu'ils n'exigent de nous autres, animaux privilégiés!



10. Vierte Fabel.

Der Löwe fuhr weiter fort:
 Der Rangstreit,
 wenn ich es recht überlege,
 ist ein nichtswürdiger Streit!
 Haltet mich
 für den Vornehmsten
 oder für den Ueringsten;
 es gilt mir
 gleich viel.
 Genug,
 ich kenne mich!
 Und so ging er aus der Versammlung.
 Der weise Elefant,
 der kühne Tiger,
 der ernsthafte Bär,
 der kluge Fuchs,
 das edle Pferd,
 folgte ihm;
 kurz, alle, die
 fühlten ihren Werth,
 oder glaubten
 zu fühlen.
 Die sich weggegeben
 am legten,
 und murrten am meisten
 über die zerrissene Versammlung,
 waren der Affe und der Esel.

11. Der Bär und
der Elefant.

Die unverständigen Menschen!
 sagte der Bär
 zu dem Elefanten.
 Was fordern sie nicht alles
 von uns
 bessern Thieren!

10. QUATRIÈME FABLE.

Le lion continua ensuite:
 La querelle-de-rang,
 si j'examine bien la chose,
 est une insignifiante querelle!
 Tenez-moi
 pour le plus-distingué
 ou pour le moindre;
 ça me vaut
 également beaucoup (Ça m'est égal),
 C'est assez que,
 je me connaisse!
 Et ainsi il sortit de l'assemblée.
 Le sage éléphant,
 le hardi tigre,
 le grave ours,
 le prudent renard,
 le noble cheval,
 le suivit;
 bref, tous-ceux qui
 sentaient leur mérite,
 ou croyaient
 le sentir.
 Ceux-qui s'éloignèrent
 en dernier,
 et murmurèrent le plus
 sur l'assemblée dissoute,
 furent le singe et l'âne.

11. L'OURS ET
L'ÉLÉPHANT.

Que les hommes sont absurdes!
 disait l'ours
 à l'éléphant.
 Que n'exigent-ils pas
 de nous (qu'eux.)
 meilleurs animaux! (qui valons mieux)

ren! Ich muß nach der Musik tanzen, ich, der ernsthafte Bär! Und sie wissen es doch nur allzuwohl, daß sich solche Possen zu meinem ehrwürdigen Wesen nicht schicken; denn warum lachten sie sonst, wenn ich tanze?

— Ich tanze auch nach der Musik, versetzte der gelehrige Elefant, und glaube eben so ernsthaft und ehrwürdig zu sein, als du. Gleichwohl haben die Zuschauer nie über mich gelacht; freundige Bewunderung bloß war auf ihren Gesichtern zu lesen. Glaube mir also, Bär, die Menschen lachen nicht darüber, daß du tanzest, sondern darüber, daß du dich dazu so alkern ansiehst.“

12. Der Strauß.

Daß pfeilschnelle Rennthier sah den Strauß, und sprach :

Il me faut danser au son de la musique, moi, le grave ours! Et pourtant ils ne savent que trop bien que de telles bouffonneries ne conviennent pas à mon air respectable; autrement, pourquoi riraient-ils quand je danse?

— Je danse aussi au son de la musique, répliqua le docile éléphant, et je crois être tout aussi grave et respectable que toi. Toutefois, les spectateurs n'ont jamais ri de moi; on ne lisait sur leurs visages qu'une admiration mêlée de plaisir. Crois-moi donc, ami, les hommes ne rient pas de ce que tu danses, mais de ce que tu t'y prends si gauchement. »

12. L'AUTRUCHE.

Le renne, aussi rapide que la flèche, vit l'autruche et dit : « Il



Ich muß tanzen
nach der Musik,
ich, der ernsthafte Bär!
Und sie wissen es doch
nur allzuwohl,
daß solche Possen
sich nicht schicken
zu meinem ehrwürdigen Wesen;
denn sonst
warum lachten sie,
wenn ich tanze?
Ich tanze auch
nach der Musik,
versehrt
der gelehrige Elephant,
und glaube zu sein
eben so ernsthaft
und ehrwürdig als du.
Gleichwohl die Zuschauer
haben nie gelacht
über mich;
freudige Bewunderung
war bloß zu lesen
auf ihren Gesichtern.
Glaube mir also, Bär,
die Menschen lachen nicht
darüber, daß du tanzeſt,
sondern darüber, daß
du dich dazu anſchickſt
ſo albern.

12. Der Strauß.

Das Rennthier
rſeißſchnelle
ſah den Strauß,
und ſprach

Je dois danser
d'après (au son de) la musique,
moi, le grave ours!
Et ils le savent pourtant
seulement trop bien,
que de telles bouffonneries
ne s'accrochent pas
à mon air respectable;
car autrement
pourquoi riraient-ils,
quand je danse?
Je danse aussi
d'après la musique,
répliqua
le docile éléphant,
et je crois être
tout aussi grave
et respectable que toi.
Cependant les spectateurs
n'ont jamais ri
de moi;
une joyeuse admiration
était seulement à lire
sur leurs visages.
Crois moi donc, ours,
les hommes ne rient pas
de ce que tu danses,
mais de ce que
tu t'y prends
si sottement.

12. L'AUTRUCHE.

Le renne
rapide-comme-la-flèche
vit l'autruche,
et dit :



„Das Laufen des Straußes ist so außerordentlich eben nicht; aber ohne Zweifel fliegt er desto besser.“

Ein andermal sah der Adler den Strauß, und sprach: „Fliegen kann der Strauß nun wohl nicht; aber ich glaube, er muß gut laufen können.“

15. Die Wohlthaten.

In zwei Fabeln.

Erste Fabel.

„Hast du wohl einen größern Wohlthäter unter den Thieren, als uns? fragte die Biene den Menschen.

— Ja wohl! erwiderte dieser.

— Und wen?

— Das Schaf! denn seine Wolle ist mir nothwendig, und dein Honig ist mir nur angenehm.“

14. Zweite Fabel.

„Und willst du noch einen Grund wissen, warum ich das Schaf für meinen größern Wohlthäter halte, als dich, Biene?

n'y a rien, après tout, de si merveilleux dans la course de l'autruche, mais son vol sans doute est d'autant plus admirable. »

L'aigle, à son tour, vit l'autruche et dit: « L'autruche assurément ne sait guère voler, mais je crois qu'elle doit bien courir. »

13. LES BIENFAITS.

EN DEUX FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

« As-tu bien, parmi les animaux, un plus grand bienfaiteur que nous? demandait l'abeille à l'homme.

— Oui, certes! répliqua celui-ci.

— Et lequel?

— La brebis! car sa laine m'est nécessaire, et ton miel m'est seulement agréable.

14. FABLE DEUXIÈME.

« Et veux-tu savoir, abeille, un motif encore qui me fait considérer la brebis comme une plus grande bienfaitrice que toi? La brebis



Das Laufen des Straußes

ist eben nicht

so außerordentlich;

aber ohne Zweifel

er fliegt desto besser.

Ein andermal

der Adler sah den Strauß

und sprach:

Der Strauß kann nun nicht

wohl fliegen;

aber ich glaube,

er muß können

gut laufen.

Le courir de l'autruche

n'est précisément pas

si extraordinaire;

mais sans doute

elle vole d'autant mieux.

Une autre-fois

l'aigle vit l'autruche,

et dit:

L'autruche ne peut certes pas

bien voler;

mais je crois,

elle doit pouvoir

bien courir.

13. Die Wohlthaten.

In zwei Fabeln.

Erste Fabel.

Hast du wohl

unter den Thieren

einen größern Wohlthäter,

als uns?

fragte die Biene den Menschen.

Ja wohl! erwiderte dieser.

Und wen?

Das Schaf!

denn seine Wolle

ist mir nothwendig,

und dein Honig

ist mir nur angenehm.

14. Zweite Fabel

Und willst du wissen

noch einen Grund,

warum ich halte

das Schaf

für meinen größern Wohlthäter,

als dich, Biene?

13. LES BIENFAITS-

EN DEUX FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

As-tu bien

parmi les animaux

un plus grand bienfaiteur

que nous?

demandait l'abeille à l'homme.

Oui bien! répliqua celui-ci.

Et lequel?

La brebis!

car sa laine

m'est nécessaire,

et ton miel

m'est seulement agréable.

14. SECONDE FABLE.

Et veux-tu savoir

encore un motif,

pourquoi je tiens

la brebis

pour mon plus grand bienfaiteur,

que toi, abeille?



Das Schaf schenket mir seine Wolle ohne die geringste Schwierigkeit; aber wenn du mir deinen Honig schenkest, muß ich mich noch immer vor deinem Stachel fürchten.“

15. Die Eiche.

Der rasende Nordwind hatte seine Stärke, in einer stürmischen Nacht, an einer erhabenen Eiche bewiesen. Nun lag sie gestreckt, und eine Menge niedriger Sträucher lagen unter ihr zerschmettert. Ein Fuchs, der seine Grube nicht weit davon hatte, sah sie des Morgens darauf. „Was für ein Baum! rief er. Hätte ich doch nimmermehr gedacht, daß er so groß wäre!“

16. Die Geschichte des alten Wolfs.

In sieben Fabeln.

Erste Fabel.

Der böse Wolf war zu Jahren gekommen, und faßte den

me fait don de sa laine sans la moindre difficulté; mais quand tu me donnes ton miel, encore me faut-il toujours appréhender ton aiguillon.»

15. LE CHÈNE.

Le vent du nord dans sa fureur avait, par une nuit orageuse, déployé sa force contre un grand chêne; l'arbre gisait maintenant renversé, et une foule de petits arbrisseaux avaient été brisés sous lui. Un renard, qui avait non loin de là sa tanière, le vit au matin suivant. « Quel arbre! s'écria-t-il; je n'aurais jamais pensé qu'il fût si grand! »

16. HISTOIRE DU VIEUX LOUP.

EN SEPT FABLES.

FABLE PREMIÈRE.

Le méchant loup, devenu vieux, prit l'hypocrite résolution de vi-



Das Schaf schenket mir
seine Wolle
ohne die geringste Schwierigkeit;
aber wenn du mir schenkest
deinen Honig,
ich muß mich fürchten
noch immer
vor deinem Stachel.

La brebis me donne
sa laine
sans la moindre difficulté;
mais quand tu me donnes
ton miel,
je dois avoir peur
encore toujours
de ton aiguillon.

15. Die Eiche.

Der rasende Nordwind
hatte bewiesen
seine Stärke,
in einer stürmischen Nacht,
an einer erhabenen Eiche.
Sie lag nun gestreckt,
und eine Menge
niedriger Sträucher
lagen unter ihr
zerschmettert.
Ein Fuchs, der hatte
seine Grube nicht weit davon,
sah sie des Morgens darauf.
Was für ein Baum!
rief er.
Hätte ich doch
nimmermehr gedacht,
daß er so groß wäre!

15. LE CHÊNE.
Le furieux vent-du-nord
avait montré (déployé)
sa force
dans une nuit orageuse,
sur une chêne élevé.
Il gisait maintenant étendu,
et une foule
de petits arbrisseaux
gisait sous lui
brisés.
Un renard, qui avait
son terrier non loin de-là,
le vit le matin là-dessus (d'ensuite).
Quel arbre!
s'écria-t-il.
Aurais-je pourtant
jamais pensé,
qu'il fût si grand!

16. Die Geschichte des alten
Wolfs.

In sieben Fabeln.

Erste Fabel

Der böse Wolf
war gekommen
zu Jahren,
und saßte

16. L'HISTOIRE DU VIEUX
LOUP.

EN SEPT FABLES.

PREMIÈRE FABLE.

Le méchant loup
était venu
à des années (devenu vieux),
et il embrassa

gleißenden Entschluß, mit den Schäfern auf einem gütlichen Fuß zu leben. Er machte sich also auf, und kam zu dem Schäfer, dessen Horden seiner Höhle die nächsten waren.

„Schäfer, sprach er, du nennest mich den blutgierigen Räuber, der ich doch wirklich nicht bin. Freilich muß ich mich an deine Schafe halten, wenn mich hungert; denn Hunger thut weh. Schütze mich nur vor dem Hunger, mache mich nur satt, und du sollst mit mir recht wohl zufrieden sein. Denn ich bin wirklich das zahmste, sanftmüthigste Thier, wenn ich satt bin.

— Wenn du satt bist? Das kann wohl sein, versetzte der Schäfer. Aber wann bist du denn satt? Du mußt der Geiz werden es nie. Geh deinen Weg!“

vre avec les bergers en bonne intelligence. Il se mit donc en chemin, et vint vers le berger dont les parcs étaient le plus près de sa tanière.

« Berger, dit-il, tu m'appelles un brigand sanguinaire; c'est un nom que je ne mérite pourtant pas. Il est bien vrai que je dois m'en prendre à tes brebis, quand j'ai faim; car la faim fait souffrir. Préserve-moi de la faim, fais que je sois rassasié, et tu seras parfaitement content de moi; car je suis en réalité l'animal le plus doux et le plus docile, quand je suis rassasié.

— Quand tu es rassasié? cela peut bien être! répliqua le berger; mais quand donc es-tu rassasié? L'avarice et toi, vous ne l'êtes jamais. Passe ton chemin. »



den gleißenden Entschluß,
zu leben

mit den Schäfern
auf einem gültlichen Fuß.
Er machte sich also auf,
und kam zu dem Schäfer,
dessen Horden
waren die nächsten
seiner Höhle.

Schäfer, sprach er,
du nennest mich
den blutgierigen Räuber,
der ich doch nicht bin
wirklich.

Freilich
ich muß mich halten
an deine Schafe,
wenn mich Hungert;
denn Hunger thut weh.
Schütze mich nur
vor dem Hunger,
mache mich nur satt,
und du fallest sein
recht wohl zufrieden
mit mir.

Denn ich bin wirklich
das zahmste,
sanftmüthigste Thier,
wenn ich satt bin.

Wenn du satt bist?
Das kann wohl sein,
versetzte der Schäfer.

Aber wann bist du denn satt?

Du und der Geiz
werden es nie.

Gehe deinen Weg!

L'hypocrite résolution,
de vivre

avec les bergers
sur un pied de-bonté.
Il se mit donc en chemin,
et vint vers le berger,
dont *les* pares
étaient les plus proches
de son antre.
Berger, dit-il,
tu me nommes
le brigand sanguinaire,
lequel je ne suis pourtant pas
réellement.

A-la vérité
je dois m'en prendre
à tes brebis.
quand j'ai faim;
car *la* faim fait mal.
Défends moi seulement
contre la faim,
fais moi seulement rassasié,
et tu seras
très bien content
avec (de) moi.

Car je suis réellement
le plus-docile
le plus-doux animal,
quand je suis rassasié.

Quand tu es rassasié?
Cela peut bien être,
répliqua le berger.

Mais quand es-tu donc rassasié.

Toi et l'avarice
ne le deviennent jamais.

Va (passe) ton chemin.



17. Zweite Fabel.

Der abgewiesene Wolf kam zu einem zweiten Schäfer.

„Du weißt, Schäfer, war seine Anrede, daß ich dir, das Jahr durch, manches Schaf würgen könnte. Willst du mir überhaupt jedes Jahr sechs Schafe geben, so bin ich zufrieden. Du kannst alsdann sicher schlafen, und die Hunde ohne Bedenken abschaffen.

— Sechs Schafe? sprach der Schäfer. Das ist ja eine ganze Heerde!

— Nun, weil du es bist, so will ich mich mit fünfem begnügen, sagte der Wolf.

— Du scherzest; fünf Schafe! Mehr als fünf Schafe opfre ich kaum im ganzen Jahre dem Pan.

— Auch nicht vier?“ fragte der Wolf weiter; und der Schäfer schüttelte spöttlich den Kopf.

„Drei! — Zwei?

— Nicht ein einziges, fiel endlich der Bescheid. Denn es wäre

17. FABLE OEUZIÈME.

Le loup congédié s'en fut vers un second berger, et voici quelle fut sa harangue :

« Tu sais, berger, que je pourrais, dans le cours de l'année, égorger un grand nombre de tes brebis. Si tu veux me donner en bloc six brebis chaque année, je me tiendrai pour satisfait. Tu peux alors dormir en sécurité, et congédier les chiens sans scrupule.

— Six brebis? dit le berger. C'est là vraiment tout un troupeau!

— Eh bien! parce que c'est toi, je me contenterai de cinq, dit le loup.

— Tu plaisantes, cinq brebis! C'est à peine si dans toute l'année je sacrifie à Pan plus de cinq brebis.

— Pas même quatre? » ajouta le loup; et le berger, d'un air moqueur, secoua la tête.

— « Trois? deux?

— Pas une seule! fut enfin la réponse. Quelle folie, en effet, ce se-



17. Zweite Fabel.

Der abgewiesene Wolf
kam zu einem zweiten Schäfer.
Du weißt, Schäfer,
war seine Axtede,
daß ich konnte,
das Jahr durch,
eie würgen
manches Schaf.
Willst du mir geben
überhaupt jedes Jahr
sechs Schafe,
so bin ich zufrieden.
Du kannst alsdann sicher schlafen,
und die Hunde abschaffen
ohne Bedenken.
Sechs Schafe?
sprach der Schäfer.
Das ist ja eine ganze Heerde!
Nun, weil du es bist,
so will ich
mich mit fünfzen begnügen,
sagte der Wolf.
Du scherzest;
fünf Schafe!
ich opfre kaum
im ganzen Jahre dem Pan,
mehr als fünf Schafe.
Nuch nicht vier?
fragte der Wolf weiter;
und der Schäfer schüttelte
spöttisch den Kopf.
Drei? — Zwei?
Nicht ein einziges,
fiel endlich der Bescheid.
Denn es wäre

17. DEUXIÈME FABLE.

Le loup rebuté
vint vers un second berger.
Tu sais, berger,
fut sa narangue,
que je pourrais,
pendant l'année,
l'égorger
mainte brebis.
Veux-tu me donner
en-bloc chaque année
six brebis,
alors je suis content.
Tu peux alors dormir en-sécurité,
et congédier les chiens
sans scrupule.
Six brebis?
dit le berger.
Cela est certes tout un troupeau!
Eh! bien, parce que tu l'es, (parce
alors je veux [que c'est toi]
me contenter de cinq,
dit le loup.
Tu plaisantes;
cinq brebis!
je sacrifie à-peine
dans toute l'année à Pan,
plus que (plus de) cinq brebis.
J'as même quatre?
demanda ensuite (continua) le loup;
et le berger secoua
moqueusement la tête.
Trois? — deux?
Pas une unique,
tomba enfin la décision.
Car ce serait

ja wohl thöricht, wenn ich mich einem Feinde zinsbar machte, vor welchem ich mich durch meine Wachsamkeit sichern kann."

48. Dritte Fabel.

"Aller guten Dinge sind drei," dachte der Wolf, und kam zu einem dritten Schäfer.

"Es geht mir recht nahe, sprach er, daß ich unter euch Schäfern als das grausamste, gewissenloseste Thier verschrieen bin. Dir, Montan, will ich jetzt beweisen, wie unrecht man mir thut. Gib mir jährlich ein Schaf, so soll deine Heerde in jenem Walde, den niemand unsicher macht, als ich, frei und unbeschädigt weiden dürfen. Ein Schaf! welche Kleinigkeit! Könnt' ich großmüthiger, könnt' ich uneigennütziger handeln? Du lachst, Schäfer! Worüber lachst du denn?

ralt à moi de me rendre tributaire d'un ennemi, dont je puis me garantir par ma vigilance! »

18. FABLE TROISIÈME.

« Le nombre trois est le nombre heureux, » pensa le loup. Et il alla vers un troislème berger.

« Il m'est fort pénible, dit-il, d'être décrié parmi vous autres, bergers, comme l'animal le plus cruel, le plus perfide. Je veux te prouver aujourd'hui, Montan, combien on est injuste envers moi. Donne-moi par an une brebis; et ton troupeau pourra, libre et sans dommage, paître dans ce bois que nul autre que moi ne rend dangereux. Une brebis! quelle misère! Pourrais-je en user avec plus de générosité et de désintéressement? Tu ris, berger; de quoi ris-tu donc?



ja wohl thöricht,
wenn ich mich machte
einem Feinde zinsbar,
vor welchem ich kam mich sichern
durch meine Wachsamkeit.

18. Dritte Fabel.

Aller guten Dinge
sind drei,
dachte der Wolf,
und kam zu einem dritten Schäfer.
Es geht mir recht nahe,
sprach er,
daß ich verschrien bin
unter euch Schäfern,
als das Thier
grausamste,
gewissenloseste.
Ich will jetzt beweisen
dir, Montan,
wie unrecht man mir thut.
Gib mir jährlich
ein Schaf,
so deine Heerde
soll weiden dürfen
frei und unbeschädigt,
in jenem Walde,
den niemand als ich
macht unsicher.
Ein Schaf!
welche Kleinigkeit!
Könnst' ich handeln
großmüthiger,
könnst' ich handeln
uneigennütziger?
Du lachst, Schäfer!
Vorüber lachst du denn?

certainement bien insensé,
si je me faisais
tributaire à-un (d'un) ennemi,
contre lequel je puis m'assurer
par ma vigilance.

18. TROISIÈME FABLE.

De toutes bonnes choses
sont trois, (le nombre trois est le
pensa le loup, [nombre heureux])
et il vint vers un troisième berger.
Il me va très-près (il me peine fort)
dit-il,
que je suis décrié
parmi vous bergers,
comme l'animal
le plus-cruel,
le plus-sans-conscience.
Je veux maintenant prouver
à toi, Montan, [moi.
combien injustement on agit envers
Donne moi annuellement
une brebis,
alors ton troupeau
pourra paître
librement et sans dommage,
dans ce bois,
que personne que moi
ne rend dangereux.
Une brebis!
quelle petitesse (misère):
Pourrais-je agir
plus-généreusement,
pourrais-je agir
avec-plus-de-désintéressement?
Tu ris, berger!
De-quoi ris-tu donc?

— O über nichts! Aber wie alt bist du, guter Freund? sprach der Schäfer.

— Was geht dich mein Alter an? immer noch alt genug, dir deine liebsten Lämmer zu würgen.

— Erzürne dich nicht, alter Isegrim! Es thut mir leid, daß du mit deinem Vorschlage einige Jahre zu spät kommst. Deine ausgebissenen Zähne verrathen dich. Du spielst den Uneigenmäßigen, bloß um dich desto gemächlicher, mit desto weniger Gefahr nähren zu können.“

19. Vierte Fabel.

Der Wolf ward ärgerlich, faste sich aber doch, und ging auch zu dem vierten Schäfer. Diesem war eben sein treuer Hund gestorben, und der Wolf machte sich den Umstand zu Nutze.

„Schäfer, sprach er, ich habe mich mit meinen Brüdern in

— O de rien! Mais quel âge as-tu donc, mon bon ami? dit le berger.

— Que t'importe mon âge? je suis toujours d'âge encore à étrangler tes plus chers agneaux.

— Ne te fâche pas, vieil Isegrim! J'ai regret que tu viennes avec ta proposition quelques années trop tard. Tes dents usées te trahissent. Tu ne joues le désintéressé, qu'afin de pouvoir te nourrir plus confortablement, avec moins de danger. »

19. FABLE QUATRIÈME.

Le loup commençait à se fâcher: il se contenta pourtant, et alla encore à un quatrième berger. Celui-ci venait justement de perdre son fidèle chien, et le loup profita de cette circonstance.

« Berger, dit-il, je me suis brouillé avec mes frères de la forêt,



O über nichts!
 Aber wie alt bist du
 guter Freund?
 Sprach der Schäfer.
 Was geht dich an
 mein Alter?
 immer noch alt genug,
 er zu würgen
 deine liebsten Lämmer.
 Erzürne dich nicht,
 alter Isegrim!
 Es thut mir leid
 daß du kennst
 mit deinem Vorschlage
 einige Jahre zu spät.
 Deine Zähne
 ansgebissenen
 verrathen dich.
 Du spielst den Uneigennütigen,
 bloß um zu können
 dich nähren
 desto gemächlicher,
 mit desto weniger Gefahr.

19. Vierte Fabel.

Der Wolf ward ärgerlich,
 aber faste sich doch,
 und ging auch
 zu dem vierten Schäfer.
 Diesem war eben gestorben
 sein treuer Hund,
 und der Wolf
 machte sich den Umstand
 zu Nuze.
 Schäfer, sprach er,
 ich habe mich veruneinigt
 mit meinen Brüdern

O de rien!
 Mais combien âgé es-tu, [as-tu.)
 (quel âge
 bon ami?
 dit le berger.
 Que t'importe
 mon âge?
 toujours encore assez âgé,
 pour t'étrangler
 tes plus chers agneaux.
 Ne te fâche pas,
 vieil Isegrim!
 Il me fait peine,
 que tu viennes
 avec ta proposition
 quelques années trop tard.
 Tes dents
 usées-à-force-de-mordre
 te trahissent.
 Tu joues le désintéressé,
 simplement pour pouvoir
 te nourrir
 d'autant plus-confortablement,
 avec d'autant moins de danger

19. QUATRIÈME FABLE.

Le loup devenait dépité,
 mais *il* se contint pourtant,
 et alla encore
 vers le quatrième berger.
 A celui-ci était justement mort
 son fidèle chien,
 et le loup
 se fit la circonstance
 à profit (profita de la circonstance).
 Berger, dit-il,
 je me suis brouillé
 avec mes frères



dem Walde veruneinigt, und so, daß ich mich in Ewigkeit nicht mit ihnen ansöhnen werde. Du weißt, wie viel du von ihnen zu fürchten hast! Wenn du mich aber anstatt deines verstorbenen Hundes in Dienste nehmen willst, so steh' ich dir dafür daß sie keines deiner Schafe auch nur scheel ansehen sollen.

— Du willst sie also, versetzte der Schäfer, gegen deine Brüder im Walde beschützen?

— Was meine ich denn sonst? Freilich.

— Das wäre nicht übel! Aber wenn ich dich nun in meine Herde einnehme, sage mir doch, wer sollte alsdann meine armen Schafe gegen dich beschützen? Einen Dieb ins Haus nehmen, um vor den Dieben außer dem Ganse sicher zu sein, das halten wir Menschen...

et de telle sorte que jamais, au grand jamais, je ne me réconcilierai avec eux. Tu sais combien de leur part tu as à craindre! Mais si tu veux me prendre à ton service, à la place du chien que tu as perdu, je te réponds qu'ils n'oseront regarder une seule de tes brebis, non pas même du coin de l'œil!

— Ainsi tu veux, répliqua le berger, les défendre contre tes frères de la forêt?

— Quelle serait d'ailleurs ma pensée? Assurément!

— Cela ne serait pas mal! mais si je te recevais à cette heure dans mon troupeau, dis-moi donc, qui défendrait alors contre toi mes pauvres brebis? Accueillir un voleur dans sa maison, pour être en sûreté contre les voleurs du dehors, nous regardons cela, nous autres hommes...



In dem Walde,
 und so, daß
 ich werde mich nicht ansehn
 in Ewigkeit
 mit ihnen.
 Du weißt,
 wie viel du hast
 von ihnen zu fürchten!
 Aber wenn du willst
 mich in Dienste nehmen
 anstatt
 deines verstorbenen Hundes,
 so sich' ich dir dafür
 daß sie ansehen jellen
 auch nur schiel
 keines deiner Schafe.
 Du willst also,
 versetzte der Schäfer,
 sie beschützen
 gegen deine Brüder
 im Walde?
 Was meine ich denn sonst?
 Freilich.
 Das wäre nicht übel!
 Aber wenn ich dich nun einnehme
 in meine Heerde,
 sage mir doch,
 wer sollte alsdann beschützen
 meine armen Schafe
 gegen dich?
 Einen Dieb nehmen
 ins Haus,
 um sicher zu sein
 vor den Dieben
 außer dem Hause,
 wir Menschen
 halten das.....

dans le bois,
 et de telle sorte que
 je ne me réconcilierai pas
 dans l'éternité
 avec eux.
 Tu sais,
 combien tu as
 à craindre d'eux!
 Mais si tu veux
 me prendre en service
 à-la-place
 de ton chien mort,
 alors je te répons
 qu'ils ne regarderont
 même seulement de côté
 aucune de tes brebis.
 Tu veux donc,
 répliqua le berger,
 les défendre
 contre tes frères
 dans le bois?
 Que pensé-je donc autrement?
 Assurément,
 Cela ne serait pas mal!
 Mais si je te recevais maintenant
 dans mon troupeau,
 dis-moi donc,
 qui défendrait alors
 mes pauvres brebis
 contre toi?
 Prendre un voleur
 dans la maison,
 pour être en-sûreté
 contre les voleurs
 hors de la maison,
 nous autres hommes
 tenons cela.....



— Ich höre schon, jagte der Wolf, du fängst an zu moralisiren. Lebe wohl! "

20. Fünfte Fabel.

„Wäre ich nicht so alt! knirschte der Wolf. Aber ich muß mich leider in die Zeit schicken.“ Und so kam er zu dem fünften Schäfer.

„Kennst du mich, Schäfer? fragte der Wolf.

— Deines Gleichen wenigstens kenne ich, versetzte der Schäfer.

— Meines Gleichen? Daran zweifle ich sehr. Ich bin ein so sonderbarer Wolf, daß ich deiner und aller Schäfer Freundschafft wohl werth bin.

— Und wie sonderbar bist du denn?

— Ich könnte kein lebendiges Schaf würgen und fressen, und wenn es mir das Leben kosten sollte. Ich nähre mich bloß mit todtten Schafen. Ist das nicht löblich? Erlaube mir also immer, daß ich mich dann und wann bei deiner Heerde einfänden, und nachfragen darf, ob dir nicht ...

— Je t'entends, dit le loup; tu commences à moraliser. Adieu! "

20. FABLE CINQUIÈME.

« Oh! si je n'étais pas si vieux! dit le loup en grinçant les dents. Mais il faut, hélas! m'accommoder au temps. Et il alla vers un cinquième berger.

« Me connais-tu, berger? demanda le loup.

— Je connais du moins tes pareils, répliqua le berger.

— Mes pareils? j'en doute fort. Je suis un loup si singulier, que je mérite bien assurément ton amitié et celle de tous les bergers.

— Et qu'as-tu donc, qui te distingue si fort?

— Je ne saurais, dût-il m'en coûter la vie, étrangler et manger une brebis vivante. Je ne me nourris que de brebis mortes. Cela n'est-il pas digne d'éloges? Souffre donc que j'ose de temps en temps me présenter auprès de ton troupeau, et m'informar s'il ne



Ich höre schon, sagte der Wolf,
du fängst an zu moralisiren.
Lebe wohl!

20. Fünfte Fabel.

Wäre ich nicht:
so alt!
knirschte der Wolf.
Aber ich muß leider
mich in die Zeit schicken
Und so kam er
zu dem fünften Schäfer.
Kennst du mich, Schäfer?
fragte der Wolf.
Ich kenne wenigstens
eines Gleichen,
versetzte der Schäfer.
Meines Gleichen?
Ich zweifle sehr daran.
Ich bin ein Wolf
so sonderbarer,
daß ich wohl werth bin
einer Freundschaft
und aller Schäfer Freundschaft.
Und wie sonderbar bist du denn?
Ich konnte würgen und fressen
kein lebendiges Schaf,
und wenn es sollte
mir das Leben kosten.
Ich nähre mich bloß
mit todtten Schafen.
Ist das nicht loblich?
Glaube mir also immer,
daß ich darf mich einfinden
dann und wann
bei deiner Heerde,
und nachfragen ob dir nicht...

J'entends déjà, dit le loup,
tu commences à moraliser.
Vis bien! (Adieu!)

20. CINQUIÈME FABLE.

Ne serais-je pas (si je n'étais pas)
si vieux!
dit-en-grinçant-les-dents le loup.
Mais je dois malheureusement
m'accommoder au temps.
Et ainsi vint-il
vers le cinquième berger.
Me connais-tu, berger?
demanda le loup.
Je connais du-moins
tes pareils,
répliqua le berger.
Mes pareils?
Je doute fort de-cela.
Je suis un loup
si singulier,
que je suis bien digne
de ton amitié
et de l'amitié de tous les bergers.
Et comment singulier es-tu donc?
Je ne pourrais égorger et manger
aucune brebis vivante,
et si ça devait
me coûter la vie.
Je me nourris seulement
de brebis mortes.
Cela n'est-il pas louable?
Permetts-moi donc toujours,
que je puisse me trouver
de temps en temps
auprès de ton troupeau,
et m'informer s'il ne t'est pas.....

— Spare die Worte! sagte der Schäfer. Du müßtest gar keine Schafe fressen, auch nicht einmal todte, wenn ich dein Feind nicht sein sollte. Ein Thier, das mir schon todte Schafe frisst, lernt leicht aus Hunger kranke Schafe für todte, und gesunde für krank ansehen. Mache auf meine Freundschaft also keine Rechnung, und geh!“

21. Sechste Fabel.

„Ich muß nun schon mein Liebstes daran wenden, um zu meinem Zwecke zu gelangen!“ dachte der Wolf, und kam zu dem sechsten Schäfer.

„Schäfer, wie gefällt dir mein Pelz? fragte der Wolf.

— Dein Pelz? sagte der Schäfer. Laß sehen! Er ist schön; die Hunde müssen dich nicht oft unter gehabt haben.

— Nun, so höre, Schäfer; ich bin alt, und werde es so lange

— Trêve de paroles, dit le berger. Il faudrait que tu ne mangesses absolument aucune brebis, non pas même celles qui sont mortes, pour que je ne fusse pas ton ennemi. Un animal, qui déjà me mange des brebis mortes, apprend aisément de la faim à considérer comme mortes les brebis malades, et comme malades celles qui se portent bien. Ne compte donc pas sur mon amitié, et va-t'en ! »

21. FABLE SIXIÈME.

« Il me faut donc enfin, pour atteindre mon but, y employer ce que j'ai de plus cher! » pensa le loup; et il alla vers le sixième berger.

« Berger, comment trouves-tu ma peau? demanda le loup.

— Ta peau? dit le berger. Voyons! Elle est belle; les chiens ne doivent pas t'avoir souvent terrassé.

— Eh bien donc, écoute, berger; je suis vieux, et je n'irai plus



Spare die Worte!
 sagte der Schäfer,
 Du müßtest fressen
 gar keine Schafe,
 auch nicht einmal todt,
 wenn ich sollte
 dein Feind nicht sein.
 Ein Thier, das mir schon friß:
 todt Schafe,
 lernt leicht aus Hunger
 ansehen
 kranke Schafe für todt,
 und gesunde für krank.
 Mache also keine Rechnung
 auf meine Freundschaft,
 und geh!

21. Sechste Fabel.

Ich muß nun schon
 mein Liebstes daran wenden,
 um zu gelangen
 zu meinem Zwecke!
 dachte der Wolf,
 und kam zu dem sechsten Schäfer.
 Schäfer, wie gefällt dir mein Pelz?
 fragte der Wolf.
 Dein Pelz? sagte der Schäfer.
 Laß sehen!
 Er ist schön;
 die Hunde müssen nicht oft
 dich gehabt haben
 unter.
 Nun, so hört, Schäfer;
 ich bin alt,
 und werde es nicht mehr treiben
 so lange.

Épargne les paroles!
 dit le berger.
 Tu ne devrais manger
 absolument aucunes brebis,
 pas même mortes,
 si je devals (pour que je laisse)
 ne pas être ton ennemi.
 Un animal, qui déjà me mange
 des brebis mortes,
 apprend aisément par la faim
 à considérer
 les brebis malades pour mortes,
 et les saines pour malades.
 Ne fais donc aucun compte
 sur mon amitié,
 et va-t-en!

22. SIXIÈME FABLE.

Je dois maintenant déjà [cher,
 y employer mon (ce que j'alde) plus
 pour parvenir
 à mon but!
 pensa le loup,
 et il vint vers le sixième berger.
 Berger, comment te plait ma peau?
 demanda le loup.
 Ta peau? dit le berger.
 Laisse (fais) voir!
 Elle est belle;
 les chiens ne doivent pas souvent
 t'avoir eu
 sous eux.
 Eh-bien-donc, écoute, berger;
 je suis vieux,
 et je ne le pousserai plus
 si longtemps (je n'irai plus bien loin).



nicht mehr treiben. Füttere mich zu Tode¹, und ich vermache dir meinen Pelz.

— Ei, sieh doch! sagte der Schäfer. Kommst du auch hinter die Schliche der alten Geizhalse? Nein, nein; dein Pelz würde mir am Ende siebenmal mehr kosten, als er werth wäre. Ist es dir aber ein Ernst, mir ein Geschenk zu machen, so gib mir ihn gleich jetzt.“ Hiermit griff der Schäfer nach der Keule, und der Wolf floh.

22. Siebente Fabel.

„O die Unbarmherzigen! schrie der Wolf, und gerieth in die äußerste Wuth. So will ich auch als ihr Feind sterben, ehe mich der Hunger tödtet; denn sie wollen es nicht besser!“

Er lief, brach in die Wohnungen der Schäfer ein², riß ihre Kinder nieder³, und ward nicht ohne große Mühe von den Schäfern erschlagen.

bien loin. Nourris-moi le restant de mes jours, et je te lègue ma peau.

— Eh! voyez donc, dit le berger. Connais-tu toi aussi les ruses des vieux avares? Non, non! ta peau me coûterait à la fin sept fois plus qu'elle ne vaudrait. Mais si tu veux sérieusement m'en faire cadeau, donne-la-moi à l'instant même. » En même temps le berger saisit sa massue, et le loup s'enfuit.

22. FABLE SEPTIÈME.

« Oh! les impitoyables! » s'écria le loup; et sa rage ne connut plus de bornes. « Eh bien! puisqu'ils le veulent ainsi, avant que la faim me tue, je veux aussi mourir leur ennemi! »

Il courut, se jeta dans les habitations des bergers, déchira leurs enfants, et ne fut enfin qu'à grand'peine assommé.



Suttere mich zu Tode,
und ich vermache dir
meinen Pelz.
Ei, sich doch! sagte der Schäfer.
Kommst du auch
hinter die Schliche
der alten Weisheit?
Nein, nein;
dein Pelz am Ende
würde mir kosten
siebenmal mehr,
als er werth wäre
Aber ist es dir
ein Gernst,
mir ein Geschenk zu machen,
so gib mir ihn
gleich jetzt.
Hiermit griff der Schäfer
nach der Keule,
und der Wolf floh.

22. Siebente Fabel.

O die Unbarmherzigen!
schrie der Wolf,
und gerieth in die äußerste Wuth.
So will ich auch
als ihr Feind sterben,
ehe der Hunger mich tödtet;
denn sie wollen es nicht besser!
Er lief,
brach ein
in die Wohnungen der Schäfer,
riß nieder
ihre Kinder,
und ward nicht ohne große Mühe
von den Schäfern
erschlagen.

Nourris moi à mort (jusqu'à ma mort),
et je te lègue
ma peau.
Eh! vois donc! dit le berger.
Viens-tu aussi
derrière (connais-tu aussi) les ruses
des vieux avares?
Non, non;
ta peau à-la fin
me coûterait
sept-fois plus,
qu'elle ne serait valant (vaudrait).
Mais est-ce à toi
un sérieux (veux-tu sérieusement)
de me faire un présent,
alors donne-moi-la
de-suite maintenant.
Là-dessus le berger porta-la-main
à la massue (sa houlette),
et le loup s'enfuit.

22. SEPTIÈME FABLE.

O les impitoyables!
s'écria le loup,
et il tomba dans l'extrême fureur.
Alors je veux aussi
comme leur ennemi mourir,
avant-que la faim me tue;
car ils ne le veulent pas mieux!
Il courut,
fit-irruption
dans les demeures des bergers,
déchiira en-les-terrassant
leurs enfants,
et ne fut pas sans grande peine
par les bergers
assommé.

Da sprach der Weiseste von ihnen: „Wir thaten doch wohl unrecht, daß wir den alten Räuber auf das Äußerste brachten, und ihm alle Mittel zur Besserung, so spät und erzwungen nie auch war, benahmen.“

25. Die Maus.

Eine philosophische Maus pries die gütige Natur, daß sie die Mäuse zu einem so vorzüglichen Gegenstande ihrer Erhaltung¹ gemacht habe. „Denn eine Hälfte von uns, sprach sie, erzieht von ihr Flügel, daß, wenn wir hier unten auch alle von den Katzen ausgerottet würden, sie doch mit leichter Mühe aus den Fledermäusen unser ausgerottetes Geschlecht wieder herstellen könnte.“

Die gute Maus wußte nicht, daß es auch geflügelte Katzen gibt. Und so beruhet unser Stolz meistens auf unserer Unwissenheit!

Le plus sage d'entre les bergers dit alors : « Nous avons eu grand tort de réduire le vieux brigand à l'extrémité, et de lui enlever tout moyen de conversion, quelque tardive et forcée qu'elle fût ! »

23. LA SOURIS.

Une souris philosophe louait la bonne nature d'avoir fait des souris un objet si particulier de sa puissance conservatrice. « En effet, disait-elle, elle a donné des ailes à une moitié d'entre nous, et ainsi lors même qu'ici-bas nous serions toutes exterminées par les chats, elle pourrait, à peu de frais, au moyen des chauves-souris, régénérer notre espèce. »

La bonne souris ne savait pas qu'il est aussi des chats qui ont des ailes. Ainsi notre orgueil, le plus souvent, repose sur notre ignorance.



Da sprach der Weiseste von ihnen : Alors dit le plus sage d'eux :
 Wir thaten doch wohl . Nous fîmes pourtant sans-doute
 unrecht, injustement,
 daß wir brachten que nous avons porté (réduit)
 auf das Äußerste à l'extrémité
 den alten Räuber, le vieux brigand,
 und ihm benahmen et lui avons ôté
 alle Mittel zur Besserung, tous moyens pour-l'amélioration,
 so spät und erzwungen si tardive et forcée
 sie auch war! qu'elle fût même!

23. Die Maus.

Eine philosophische Maus
 rühmte die gütige Natur,
 daß sie gemacht habe
 die Mäuse
 zu einem so vorzüglichen Gegenstande
 ihrer Erhaltung.
 Denn eine Hälfte von uns,
 sprach sie,
 erhielt von ihr Flügel,
 daß, wenn auch
 wir würden alle ausgerottet
 hier unten
 von den Katzen,
 sie könnte doch
 mit leichter Mühe
 wieder herstellen
 aus den Fledermäusen
 unser ausgerottetes Geschlecht.
 Die gute Maus
 wußte nicht,
 daß es auch gibt
 geflügelte Katzen.
 Und so beruhet unser Stolz
 meistens
 auf unserer Unwissenheit!

23. LA SOURIS.

Une souris philosophe
 louait la bonne nature,
 de-ce-qu'elle avait fait
 les souris
 pour un objet si particulier
 de sa puissance-conservatrice.
 Car une moitié de nous,
 disait-elle,
 a-reçu d'elle des ailes,
 de-sorte-que, quand même
 nous serions toutes exterminées
 ici-bas
 par les chats,
 elle pourrait pourtant
 avec une légère peine
 rétablir
 par les chauves-souris
 notre race détruite.
 La bonne souris
 ne savait pas,
 qu'il y a aussi
 des chats ailés.
 Et ainsi repose notre orgueil
 le-plus-souvent
 sur notre ignorance.

24. Die Schwalbe.

Glaubet mir, Freunde, die große Welt ist nicht für den Weisen, ist nicht für den Dichter! Man kennet da ihren wahren Werth nicht, und ach! sie sind oft schwach genug, ihn mit einem nichtigen zu vertauschen.

In den ersten Zeiten war die Schwalbe ein eben so tonreicher, melodischer Vogel, als die Nachtigall. Sie ward es aber bald müde, in den einsamen Büschen zu wohnen, und da von niemand, als dem fleißigen Landmann und der unschuldigen Schäferin gehört und bewundert zu werden, Sie verließ ihre demüthigere Freundin, und zog in die Stadt. Was geschah? Weil man in der Stadt nicht Zeit hatte, ihr göttliches Lied zu hören, so verlernte sie es nach und nach, und lernte dafür — bauen.

24. L'HIRONDELLE.

Croyez-moi, mes amis, le grand monde n'est fait ni pour le sage ni pour le poëte! Ce n'est pas là qu'on apprécie leur mérite véritable; et souvent, hélas! ils ont la faiblesse de l'échanger pour un mérite de néant.

L'hirondelle était d'abord un oiseau d'un gosier tout aussi riche, tout aussi mélodieux que celui du rossignol. Mais elle fut bientôt lasse d'habiter dans les halliers solitaires, et là de n'être entendue et admirée de personne, que du laborieux villageois et de l'innocente bergère. Elle abandonna son compagnon plus humble qu'elle, et s'en fut à la ville. Qu'arriva-t-il? Comme à la ville on n'avait pas le temps d'écouter son divin chant, elle l'oublia peu à peu, et apprit en échange — à bâtir.



24. Die Schwalbe.

Glaubet mir, Freunde,
 die große Welt
 ist nicht für den Weisen,
 ist nicht für den Dichter!
 Man kennet da nicht
 ihren wahren Werth,
 und ach!
 sie sind oft schwach genug,
 ihn zu vertauschen
 mit einem nichtigen.
 In den ersten Zeiten
 war die Schwalbe
 ein Vogel
 eben so tonreich(er),
 melodiös(er),
 als die Nachtigall.
 Aber sie ward es bald müde,
 zu wohnen
 in den einsamen Büschen, [werden
 und da gehört und bewundert zu
 von niemand,
 als dem fleißigen Landmann
 und der unschuldigen Schäferin.
 Sie verließ
 ihre demüthigere Freundin,
 und zog in die Stadt.
 Was geschah?
 Weil in der Stadt
 man nicht Zeit hatte,
 ihr göttliches Lied zu hören,
 so verlernte sie es
 nach und nach,
 und lernte dafür —
 bauen.

24. L'HIRONDELLE.

Croyez-moi, amis,
 le grand monde
 n'est pas pour le sage,
 n'est pas pour le poëte!
 On ne connaît pas là
 leur véritable mérite,
 et hélas!
 ils sont souvent assez faibles,
 pour l'échanger
 avec (contre) un *mérite* de-rien.
 Dans les premiers temps
 l'hirondelle était
 un oiseau
 tout aussi riche-en-voix,
 tout aussi mélodieux,
 que le rossignol.
 Mais elle fut bientôt lasse,
 d'habiter
 dans les halliers solitaires,
 et là de n'être entendue et admirée
 de personne,
 que du laborieux villageois
 et de l'innocente bergère.
 Elle abandonna
 son amie plus humble,
 et alla-demeurer dans la ville.
 Qu'arriva-t-il?
 Parce-que dans la ville
 on n'avait pas le temps,
 d'écouter son divin chant,
 alors elle le désapprit
 peu à peu,
 et apprit en-échange —
 à bâtir.

25. Der Adler.

Man fragte den Adler : „Warum erziehst du deine Jungen so hoch in der Luft?“

Der Adler antwortete : „Würden sie sich, erwachsen, so nahe zur Sonne wagen, wenn ich sie tief an der Erde erzöge?“

26. Der junge und der alte Hirsch.

Ein Hirsch, den die gütige Natur Jahrhunderte hatte leben lassen, sagte einst zu einem seiner Enkel : „Ich kann mich der Zeit noch sehr wohl erinnern, da der Mensch das donnernde Feuerrohr noch nicht erfunden hatte.

— Welche glückliche Zeit muß das für unser Geschlecht gewesen sein ! seufzte der Enkel.

— Du schließt zu geschwind ! sagte der alte Hirsch. Die Zeit war anders, aber nicht besser. Der Mensch hatte da, anstatt

25. L'AIGLE.

On demandait à l'aigle : « Pourquoi nourris-tu tes petits dans les hautes régions de l'air ? »

L'aigle répondit : « Oseraient-ils, devenus grands, affronter le soleil, si je les nourrissais tout près de la terre ? »

26. LES DEUX CERFS.

Un cerf, à qui la nature avait accordé plusieurs siècles de vie, disait un jour à l'un de ses petits-fils : « Je me rappelle très-bien le temps où l'homme n'avait pas encore inventé le fusil foudroyant.

— Quel heureux temps ce devait être là pour notre espèce ! soupira le petit-fils.

— Tu conclus trop vite ! dit le vieux cerf. Le temps était autre,



25. Der Adler:

25. L'AIGLE.

Man fragte den Adler:
 Warum erziehst du
 deine Jungen
 so hoch in der Luft?
 Der Adler antwortete:
 Würden sie sich wagen,
 erwachsen,
 so nahe zur Sonne,
 wenn ich sie erzöge
 tief an der Erde?

On demandait à l'aigle:
 Pourquoi élèves-tu
 tes petits
 si haut dans l'air?
 L'aigle répondit:
 Se risqueraient-ils,
 devenus-grands,
 si près du soleil,
 si je les élevais
 en-bas près de la terre?

26. Der junge und der alte
Hirsch.26. LE JEUNE ET LE VIEUX
CERF.

Ein Hirsch,
 den die gütige Natur
 hatte leben lassen
 Jahrhunderte,
 sagte einst
 zu einem seiner Enkel:
 Ich kam
 noch sehr wohl mich erinnern
 der Zeit, da der Mensch
 hatte noch nicht erfunden
 das donnernde Feuerrohr.
 Welche glückliche Zeit
 das muß gewesen sein
 für unser Geschlecht!
 seufzte der Enkel.
 Du schließt zu geschwind!
 sagte der alte Hirsch.
 Die Zeit war anders,
 aber nicht besser.
 Der Mensch hatte da,

Un cerf,
 que la bonne nature
 avait laissé vivre
 des siècles,
 disait un-jour
 à un de ses petits-fils:
 Je puls
 encore très bien me souvenir
 du temps, où l'homme
 n'avait pas encore inventé
 le fusil tonnant.
 Quel heureux temps
 cela doit avoir été
 pour notre espèce!
 soupira le petit-fils.
 Tu conclus trop vite!
 dit le vieux cerf.
 Le temps était autrement,
 mais non mieux.
 L'homme avait alors,

des Fenerrohres, Pfeile und Bogen; und wir waren eben so schlimm daran als jetzt."

27. Der Pfau und der Hahn.

Einst sprach der Pfau zu der Henne: „Sieh einmal, wie hochmüthig und trotzig dein Hahn einher tritt! Und doch sagen die Menschen nicht: der stolze Hahn; sondern nur immer: der stolze Pfau.

— Das macht, sagte die Henne, weil der Mensch einen gegründeten Stolz übersieht. Der Hahn ist auf seine Wachsamkeit, auf seine Mannheit stolz; aber worauf du? Auf Farben und Federn."

28. Der Hirsch.

Die Natur hatte einen Hirsch von mehr als gewöhnlicher Größe gebildet, und an dem Halse hingen ihm lange Haare

mals non meilleur. L'homme avait alors, au lieu du fusil, un arc et des flèches; et nous nous en trouvions tout aussi mal. »

27. LE PAON ET LE COQ.

Le paon disait un jour à la poule: « Vois donc comme toi coq s'avance fier et superbe! Les hommes cependant ne disent pas: *orgueilleux comme un coq*; mais toujours et seulement: *orgueilleux comme un paon*.

— C'est, dit la poule, que l'homme exerce un orgueil bien fondé: le coq est fier de sa vigilance et de sa vigueur; mais toi, de quoi es-tu fier? De tes couleurs et de tes plumes! »

28. LE CERF.

La nature avait créé un cerf d'une taille plus qu'ordinaire; à son cou pendait aussi une longue crinière. Ce cerf se dit en lui-même:



anstatt des Feuerrohres,
Pfeile und Regen;
und wir waren daran
eben so schlimm
als jetzt.

au lieu du fusil,
flèches et arc;
et nous étions en-cela
tout aussi mal
que maintenant.

27. Der Pfau und der Hahn.

27. LE PAON ET LE COQ.

Der Pfau
sprach einst
zu der Henne:
Sich einmal,
wie hochmüthig
und trotzig
kein Hahn einher tritt!
Und doch sagen die Menschen nicht:
der stolze Hahn;
sondern nur immer:
der stolze Pfau.
Das macht,
sagte die Henne,
weil der Mensch
übersieht einen gegründeten Stolz.
Der Hahn ist stolz
auf seine Wachsamkeit,
auf seine Mannheit;
aber du worauf?
Auf Farben und Federn.

Le paon
disait un-jour
à la poule:
Vois donc,
comme superbe
et fier
ton coq s'avance! [pas:
Et pourtant les hommes ne disent
le coq orgueilleux;
mais seulement toujours:
le paon orgueilleux.
Cela fait (vient),
dit la poule,
de-ce-que l'homme
excuse un orgueil fondé.
Le coq est fier
de sa vigilance,
de sa vigueur;
mais toi, de-quoi es-tu fier?
De couleurs et de plumes.

28. Der Hirsch.

28. LE CERF.

Die Natur hatte gebildet
einen Hirsch
von mehr als gewöhnlicher Größe,
und lange Haare
hingen ihm herab
an dem Halse.

La nature avait formé
un cerf
d'une grandeur plus qu'ordinaire,
et de longs poils
lui pendaient
au cou.



herab. Da dachte der Hirsch bei sich selbst: Du könntest dich ja wohl für ein Elend ansehen lassen. Und was that der Gitle, ein Elend zu scheinen? Er hing den Kopf traurig zur Erde, und stellte sich, sehr oft das böse Wesen zu haben.

So glaubt nicht selten ein wigiger Geck, daß man ihn für keinen schönen Geist halten werde, wenn er nicht über Kopfsweh und Hypochonder Klage.

29. Der Adler und der Fuchs.

„Sei auf deinem Flug nicht so stolz! sagte der Fuchs zu dem Adler. Du steigst doch nur deswegen so hoch in die Luft, um dich desto weiter nach einem Nase umsehen zu können.“

So kenn' ich Männer, die tiefsinnige Weltweise geworden sind, nicht aus Liebe zur Wahrheit, sondern aus Begierde zu einem einträglichem Lehramte.

« Tu pourrais certes bien te faire passer pour un élan. » Et, poussé par la vanité, que fit-il pour paraitre un élan? Il penchait sa tête tristement vers la terre, et faisait semblant d'être sujet à l'épilepsie.

Ainsi souvent un fat spirituel s' imagine qu'on ne le prendra pas pour un bel-esprit, s'il ne se plaint de maux de tête et de vapeurs.

29. L'AIGLE ET LE RENARD.

« Ne sois pas si fier de ton vol! disait le renard à l'aigle; tu ne t'élèves si haut dans l'air qu'afin de découvrir de plus loin quelque charogne. »

Je connais ainsi des hommes, qui sont devenus de profonds philosophes, non par amour pour la vérité, mais par désir d'obtenir, dans l'enseignement, une chaire lucrative.



Da dachte der Hirsch
 bei sich selbst:
 Du könntest ja wohl
 dich ansehen lassen für ein Stend.
 Und was that der Gitle,
 ein Stend zu scheinen?
 Er hing den Kopf
 traurig zur Erde,
 und stellte sich,
 sehr oft zu haben
 das böse Wesen.
 So glaubt nicht selten
 ein witziger Geck,
 daß man ihn halten werde
 für keinen schönen Geist,
 wenn er nicht klage
 über Kopfweh
 und Hypochondrie.

29. Der Adler und der Fuchs.

Sei nicht so stolz
 auf deinen Flug!
 sagte der Fuchs
 zu dem Adler.
 Du steigst so hoch in die Luft
 doch nur beschwigen,
 um zu können
 dich umsehen
 desto weiter
 nach einem Aase.
 So kenne ich Männer,
 die geworden sind
 tief sinnige Weltweise,
 nicht aus Liebe
 zur Wahrheit,
 sondern aus Begierde
 zu einem einträglichen Lehramte.

Alors pensa le cerf
 en lui-même:
 Tu pourrais certes bien
 te faire passer pour un élan.
 Et que fit le vaniteux,
 pour paraître un élan?
 Il penchait la tête
 tristement vers la terre,
 et faisait-semblant
 d'avoir très souvent
 le haut mal.
 Ainsi croit non rarement
 un spirituel fat
 qu'on ne le prendra
 pour aucun (pas pour un) bel esprit,
 s'il ne se-plaint pas
 de mal-de-tête
 et d'hypocondrie.

29. L'AIGLE ET LE RENARD.

Ne sois pas si fier
 de ton vol!
 disait le renard
 à l'aigle.
 Tu t'élèves si haut dans l'air
 pourtant seulement pour-cela,
 pour pouvoir
 voir-autour-detoï (chercher des yeux)
 d'autant plus loin
 après une charogne.
 Ainsi je connais des hommes,
 qui sont devenus
 de profonds philosophes,
 non par amour
 pour-la vérité,
 mais par désir
 d'une lucrative charge de professeur.

30. Der Schäfer und die Nachtigall.

Du zürnest, Liebling der Musen, über die laute Menge des parnassischen Geschmeißes? O höre von mir, was einst die Nachtigall hören mußte.

„Singe doch, liebliche Nachtigall! rief ein Schäfer der schweigenden Sängerin an einem lieblichen Frühlingsabende zu.

— Ach! sagte die Nachtigall, die Frösche machen sich so laut, daß ich alle Lust zum Singen verliere. Hörest du sie nicht?

— Ich höre sie freilich, versetzte der Schäfer. Aber nur dein Schweigen ist Schuld, daß ich sie höre.“

30. LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

Tu t'irrites, favori des muses, du bruit de cette multitude, eanalle du Parnasse! Apprends de moi ce qu'on disait un jour au rossignol.

« Chante donc, aimable rossignol! s'écriait, par une douce soirée de printemps, un berger s'adressant au chantre des bois, alors silencieux.

— Oh! dit le rossignol, les grenouilles font tant de bruit, que je perds tout plaisir à chanter. Ne les entends-tu pas?

— Je les entends sans doute, reprit le berger. Mals ton silence seul est cause que je les entends. »



30. Der Schäfer und die
Nachtigall.

Du zürnest,
Liebling der Mufen,
über die laute Menge
des parnaissichen Gefächweises?
O höre von mir,
was einst die Nachtigall
mußte hören.
Singe doch, liebliche Nachtigall!
rief ein Schäfer
der schweigenden Sängerin zu
an einem lieblichen Frühlingsabeude.
Ach! sagte die Nachtigall,
die Frösche
machen sich so laut.
daß ich verliere
alle Lust zum Singen.
Hörst du sie nicht?
Ich höre sie freilich,
versezte der Schäfer.
Aber nur dein Schweigen
ist Schuld, daß ich sie höre.

30. LE BERGER ET LE
ROSSIGNOL.

Tu t'irrites,
favori des Muses,
de la bruyante multitude
de la racaille du parnasse?
O entends de moi,
ce-qu'un-jour le rossignol
dut entendre.
Chante done, aimable rossignol!
criait un berger
au chantre qui-se-taisait
par un agréable soir-de-printemps.
Ah! dit le rossignol,
les grenouilles
se font si bruyantes,
que je perds [ter].
tout plaisir pour-le chanter (à chan-
Ne les entends-tu pas?
Je les entends sans-doute,
répliqua le berger.
Mais seulement ton silence
est cause, que je les entends.

Fabeln in Versen.

1. Der Sperling und die Feldmaus.

Zur Feldmaus sprach ein Spatz : „Sieh dort den Adler sitzen!
Sieh! weil du ihn noch siehst, er wiegt den Körper schon;
Bereit zum kühnen Flug, bekannt mit Sonn' und Migen,
Zielt er nach Jovis Thron.
Doch wette, seh' ich schon nicht adlernäsig aus,
Ich flieg' ihn gleich. — Flieg', Prahler!“ rief die Maus.
Indeß flog jener auf, kühn auf geprüfte Schwingen;
Und dieser wagt's, ihn nachzudringen.
Doch kaum, daß ihr ungleicher Flug
Sie beide bis zur Höhe gemeiner Bäume trug,
Als beide sich dem Blick der blöden² Maus entzogen,
Und beide, wie sie schloß, gleich unermesslich flogen.

1. LE MOINEAU ET LA SOURIS DES CHAMPS.

Un moineau disait à une souris des champs : « Regarde l'aigle au repos! Regarde, tandis que tu peux encore le voir! Il balance déjà son corps; prêt à un vol audacieux, familier avec le soleil et les éclairs, il vise au trône de Jupiter. Je gage pourtant, bien que je n'aie pas l'air d'un aigle, que je vole aussi bien que lui. — Vole, habileur! » s'écria la souris. L'aigle cependant prenait l'essor, sûr de la puissance de ses ailes; et le moineau osa le suivre. Mais à peine, dans leur vol inégal, s'étaient-ils élevés tous deux à la hauteur des arbres, que tous deux échappèrent à la courte vue de la souris. Elle en conclut que leur vol à tous deux était sans bornes.



FABLES EN VERS.

1. Der Sperling und die Feldmaus.

Ein Spatz sprach
zur Feldmaus :
Sieh dort den Adler sitzen!
Sieh! weil du ihn noch siehst
er wiegt schon den Körper;
bereit zum kühnen Flug,
bekannt mit Sonne
und Blüten,
er zielt nach dem Thron Jovis.
Doch wette,
sch' ich schon nicht adlermäßig aus,
ich fliege
ihm gleich. —
Flieg, Prachler!
rief die Maus.
Indeß jener flog auf,
kühn auf
geprüfte Schwingen;
und dieser wagte es,
ihn nachzubringen.
Doch kaum, daß
ihr ungleicher Flug sie trug
beide bis zur Höhe
gemeiner Bäume,
als beide sich entzogen
dem Blick
der blöden Maus
und beide flogen
wie sie schloß,
gleich unermesslich:

1. LE MOINEAU ET LA SOURIS-DES-CHAMPS.

Un moineau disait
à-la (à une) souris-des-champs :
Vois là l'aigle siéger!
Vois! tandis-que tu le vois encore,
Il balance déjà le corps;
prêt au (à un) hardi vol
connu (familier) avec le soleil
et les éclairs,
il vise au trône de Jupiter.
Mais je gage,
bien-que je n'aie pas l'air d'un-aigle,
je vole
semblablement à lui (aussi bien que
Vole, lâbleur! [lui.] —
s'-écria la souris. .
Cependant celui-là (l'aigle) s'envola,
hardi dans (comptant sur)
ses ailes éprouvées;
et celui-ci (le moineau) osa
le suivre.
Mais à-peine que
leur vol inégal les porta
tous-deux jusqu'à-la hauteur
d'arbres ordinaires,
que tous-deux se déroberent
au regard
de la souris à-faible-vue,
et que tous-deux volaient,
comme elle conclut,
également sans-mesure.

Ein unbiegsamer F... will kühn wie Milton jüngen.
Nach dem er Richter wählt, nach dem wird's ihm gelingen.

2. Der Adler und die Gule.

Der Adler Jupiter's und Pallas Gule stritten.
„Abscheulich Nachtgespenst! — Bescheidner, darf ich bitten.
Der Himmel heget mich und dich,
Was bist du also mehr als ich?“
Der Adler sprach: „Wahr ist's, im Himmel sind wir beide;
Doch mit dem Unterscheide! :
Ich kam durch eignen Flug,
Wohin dich deine Göttin trug.“

3. Der Tanzbär.

Ein Tanzbär war der Kett' entrißen,
Kam wieder in den Wald zurück,
Und tanzte einer Schaar ein Meisterstück
Auf den gewohnten Hinterfüßen.
„Seht, schrie er, das ist Kunst; das lernt man in der Welt!
Thut mir es nach, wenn's euch gefällt,
Und wenn ihr könnt! — Geh, brummt' ein alter Bär,

Un poète sans génie prétend, dans son audace, chanter comme Milton. Du choix de ses juges dépendra la mesure de son succès.

2. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle de Jupiter et le hibou de Pallas se querellaient. « Affreux spectre de nuit! — Parle, s'il te plaît avec plus de modestie. Le ciel nous sert de séjour à tous deux, qu'es-tu donc de plus que moi? — Il est vrai, dit l'aigle, que nous sommes tous deux dans le ciel; mais avec cette différence : j'y suis venu de mon propre vol, ta déesse t'y a porté. »

3. L'OURS APPRIVOISÉ.

Un ours apprivoisé brisa sa chaîne, et, de retour dans la forêt, il dansa à ses compagnons, sur ses pieds de derrière, la danse qu'il savait le mieux. « Voyez, s'écriait-il, voilà de l'art! voilà ce qu'on apprend dans le monde! Imiter-moi, s'il vous plaît, et si vous pou-



Ein unbiegsamer F....

will kühn singen

wie Milton.

Nachdem er Richter wählt,

nach dem wird es ihm gelingen.

Un F.... inflexible (sans génie)

veut audacieusement chanter

comme Milton.

Selon-qu'il choisit *des* juges,

sulvant cela il lui réussira.

2. Der Adler und die Gule.

Der Adler Jupiter's

und Pallas Gule stritten.

Absehnlich Nachtgespenst!

Beschneider, darf ich bitten.

Der Himmel heget mich und dich,

was bist du also mehr als ich?

Der Adler sprach: Es ist wahr,

wir sind beide im Himmel;

doch mit dem Unterscheide:

ich kam durch eignen Flug,

wohin deine Göttin dich trug.

2. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle de Jupiter

et le hibou de Pallas contestaient.

Horrible spectre-de-nuit!

Plus-modestement, j'ose te prier.

Le ciel enferme moi et toi,

qu'es-tu donc plus que moi?

L'aigle dit: Il est vrai,

nous sommes tous-deux dans le ciel;

mals avec cette différence:

je vins par *mon* propre vol,

là où ta déesse t'a porté.

3. Der Tanzbär.

Ein Tanzbär war entrisfen

der Kette,

(er) kam zurück

wieder in den Wald,

und tanzte seiner Schaar

ein Meisterstück

auf den Hinterfüßen

gewohnten.

Seht, schrie er,

das ist Kunst;

das lernt man

in der Welt!

Thut mir es nach,

wenn's euch gefällt,

und wenn ihr könnt! —

Geh, brumnte ein alter Bär,

3. L'OURS-DANSANT.

Un ours-dansant fut arraché

à la chaîne,

il revint

de-nouveau dans le bois,

et dansa à sa troupe

un chef-d'œuvre

sur les (ses) pieds-de-derrière

qui-en-avaient-l'habitude.

Voyez, s'écriait-il

cela est de l'art;

[prend]

cela apprend on (voilà ce qu'on ap-

prend dans le monde!

Faites-le après moi (imitiez-moi),

s'il vous plait,

et si vous pouvez! —

Va, gronda un vieil ours,

Vergleichen Kunst, sie sei so schwer,
 Sie sei so rar sie sei,
 Zeigt deinen niedern Geist und deine Sklaverei.“

Ein großer Hofmann sein,
 Ein Mann, dem Schmeichelei und List
 Statt Wig und Tugend ist;
 Der durch Rabalen steigt, des Fürsten Guust erstiehl,
 Mit Wort und Schwur als Komplimenten spielt,
 Ein solcher Mann, ein großer Hofmann sein,
 Schließt das Lob oder Tadel ein?

4. Der Hirsch und der Fuchs.

„Hirsch, wahrlich, das begreif ich nicht,
 Hört' ich den Fuchs zum Hirsche sagen,
 Wie dir der Muth so sehr gebricht!
 Der kleinste Windhund kann dich jagen.
 Befieh dich doch, wie groß du bist!
 Und sollt' es dir an Stärke fehlen?
 Den größten Hund, so stark er ist,
 Kann dein Geweih' mit Einem Stoß entseelen.
 Uns Füchsen muß man wohl die Schwachheit übersehn;
 Wir sind zu schwach zum Widerstehn.

vez! — Va, gronda un vieil ours, un tel art, quelque difficile,
 quelque rare qu'il soit, témoigne de la bassesse de ton esprit et de
 ton esclavage. »

Être un grand courtisan, un homme à qui la flatterie et la ruse
 tiennent lieu d'esprit et de vertu; qui s'élève par l'intrigue, surprend
 la faveur du prince, se fait un jeu de sa parole et de ses serments,
 être un tel homme, un grand courtisan, est-ce là un titre de
 louange ou de blâme?

4. LE CERF ET LE RENARD.

J'entendais le renard dire au cerf: « En vérité, je ne comprends
 pas que tu manques à ce point de courage! Le plus petit levrier te
 fait fuir. Considère-toi donc! Comment, avec cette taille, manque-
 rais-tu de force? Le plus grand chien, si fort qu'il soit, ton bois
 peut d'un seul coup lui faire rendre l'âme. Notre faiblesse, à nous
 autres renards, doit nous mériter l'indulgence; nous ne sommes pas

dergleichen Kunst,
 sie sei so schwer,
 sie sei so rar sie sei,
 zeigt keinen niedern Geist
 und keine Sklaverei.

Ein großer Hofmann sein,
 ein Mann, dem
 Schmeichelei und List ist
 statt Wiß und Tugend;
 der steigt durch Rabalen,
 erstiehet Gunst des Fürsten,
 spielt mit Wort und Schwur
 als Komplimenten,
 ein solcher Mann sein,
 ein großer Hofmann,
 schließt das Lob oder Tadel ein?

4. Der Hirsch und der Fuchs.

Hirsch, wahrlich,
 ich begreife das nicht,
 hörte ich den Fuchs sagen zum Hirsche,
 wie der Muth
 dir gebricht so sehr!
 Der kleinste Windhund
 kann dich jagen.
 Besieh dich doch,
 wie groß du bist!
 Und sollt' es dir fehlen
 an Stärke?
 Dein Geweih' kann entfeelen
 mit Einem Stoß
 den größten Hund,
 so stark er ist.
 Man muß wohl übersehn
 die Schwachheit uns Füchsen;
 wir sind zu schwach
 zum Widerstehn.

un art de-cette-sorte,
 qu'il soit si difficile,
 qu'il soit si rare qu'il soit
 montre ton bas esprit
 et ton esclavage.

Être un grand courtisan,
 un homme à qui
 la flatterie et la ruse est
 au-lieu-d'esprit et de vertu;
 qui s'-élève par des cabales,
 vole la faveur du prince,
 joue avec la parole et le serment
 comme compliments,
 être un tel homme,
 un grand courtisan,
 cela contient-il louange ou blâme?

4. LE CERF ET LE RENARD.

Cerf, en-vérité,
 je ne comprends pas cela,
 entendais-je le renard dire au cerf,
 comment le courage
 te manque si fort!
 Le plus petit levrier
 peut te chasser.
 Considère-toi donc,
 comme grand tu es! [querais]
 Et devrait-il te manquer (tu man-
 en (de) force?
 Ton bois peut tuer
 avec un (d'un) -seul coup
 le plus grand chieu,
 si fort qu'il est (soit).
 On doit bien excuser
 la faiblesse à nous renards;
 nous sommes trop faibles
 pour-le résister (pour résister).

Doch, daß ein Hirsch nicht weichen muß,
Ist sonnenklar. Hör' einen Schluß:
Ist jemand stärker, als sein Feind,
Der braucht sich nicht vor ihm zurück zu ziehen;
Du bist den Hunden nun weit überlegen, Freund;
Und folglich darfst du niemals fliehen.

— Gewiß, ich hab' es nie so reiflich überlegt.
Von nun an, sprach der Hirsch, sieht man mich unbewegt,
Wenn Hund' und Jäger auf mich fallen;
Nun widersteh' ich allen."

Zum Unglück, daß Dianens Schaar
So nah mit ihren Hunden war.
Sie bellen, und sobald der Wald
Von ihrem Bellen wiedererschallt,
Fliehn schnell der schwache Fuchs und starke Hirsch davon.

Natur thut allzeit mehr als Demonstration.

5. Die Sonne.

Der Stern, durch den es bei uns tagt —
„Ach, Dichter, lern', wie unser einer sprechen!

de taille à résister. Mais qu'un cerf doive faire tête, cela est clair comme le jour. Écoute cet argument : Quand on est plus fort que son ennemi, il ne faut pas devant lui battre en retraite; or, ami, tu es de beaucoup plus fort que les chiens, donc jamais tu ne dois fuir.

— Vraiment, dit le cerf, je n'y ai jamais si mûrement songé. On me verra désormais intrépide aux attaques des chiens et des chasseurs; je leur résisterai à tous. »

Par malheur, la troupe de Diane avec ses chiens n'était pas loin. Ils aboient, et la forêt retentit à peine de leur aboiement, qu'un plus vite s'enfuit le faible renard et le robuste cerf.

Nature l'emporte en tout temps sur le syllogisme.

5. LE SOLEIL.

L'astre qui nous donne la lumière — « Ah! poète, apprends à



Doch, daß ein Hirsch
 nicht muß weichen,
 ist sonnenklar.
 Höre einen Schluß:
 Ist jemand
 stärker, als sein Feind,
 der braucht nicht
 sich zurückzuziehen vor ihm;
 nun bist du, Freund,
 weit überlegen den Hunden;
 und folglich
 darfst du niemals fliehen.
 Gewiß, ich habe es nie
 so reißlich überlegt.
 Von nun an, sprach der Hirsch,
 sieht man mich unbewegt,
 wenn Hunde und Jäger
 fallen auf mich;
 nur
 widerstehe ich allen.
 Zum Unglück, daß die Schaar Dianens
 war so nah
 mit ihren Hunden.
 Sie bellen,
 und sobald der Wald
 widerhallt von ihrem Bellen
 fliehe, schnell davon
 der schwache Dachs
 und starke Hirsch.
 Natur thut allzeit
 mehr als Demonstration.

5. Die Sonne.

Der Stern, durch den
 es tagt bei uns —
 Ach, Dichter, lerne sprechen
 wie unser einer!

Mais qu'un cerf
 ne doit pas reculer,
 est clair-comme-le-so'eil.
 Écoute un argument:
 Quelqu'un est-il (si quelqu'un est),
 plus fort que son ennemi,
 celui-là n'a-pas-besoin
 de se retirer devant lui;
 or tu es, ami,
 bien supérieur aux chiens;
 et conséquemment
 tu ne dois jamais fuir.
 Certes, je ne l'ai jamais
 si mûrement examiné.
 Désormais, dit le cerf,
 on me voit (verra) immobile,
 si ehlers et chasseurs
 tombent sur moi (m'attaquent);
 maintenant
 je résiste (résisterai) à tous.
 Par malheur, que la troupe de Diane
 était si (très) proche
 avec ses chiens.
 Ils aboient,
 et sitôt que la forêt
 retentit de leur aboiement
 s'enfuient rapidement
 le faible renard
 et le fort cerf.
 Nature fait en-tous-temps
 plus que démonstration.

5. LE SOLEIL.

L'astre par lequel
 il fait-jour chez nous —
 Ah! poète, apprends à parler
 comme l'un de nous!



Muß man, wenn du erzählst,
 Und uns mit albern Fabeln quälst,
 Sich denkend noch den Kopf zerbrechen?"

— Nun gut! die Sonne ward gefragt:
 Ob sie es nicht verdrösse,
 Daß ihre unermessne Größe
 Die durch den Schein betrogne Welt,
 Im Durchschnitt' größer kaum, als eine Spanne, hält

„Mich, spricht sie, sollte dieses kränken?
 Wer ist die Welt? wer sind sie, die so denken?
 Ein blind Gewürm! Genug, wenn jene Geister nur,
 Die auf der Wahrheit dunkeln Spur,
 Das Wesen von dem Scheine trennen,
 Wenn diese mich nur besser kennen!“

Ihr Dichter, welche Fen'r und Geist
 Des Böbels blödem Blick entreißt,
 Lernt, will euch mißgeschägt des Lesers Kaltfinn kränken,
 Zufrieden mit euch selbst, stolz wie die Sonne denken!

parler comme un de nous! Faut-il, quand tu racontes, et que tu nous fatigues de tes sottés fables, se casser encore la tête à te deviner? »

Eh bien! on demandait au soleil, s'il ne lui sáchait pas que le monde, trompé par l'apparence, estimát son globe immense plus grand à peine, en diamètre, qu'un empan.

« Moi, dit-il, m'en chagriner? Qu'est-ce que le monde? Quels sont ceux qui pensent ainsi? D'aveugles insectes! Il me suffit que ces esprits, qui, sur les traces obscures de la vérité, distinguent la réalité de l'apparence, il me suffit que ceux-là me connaissent mieux! »

O poètes, que le feu du génie dérobe au faible regard de la multitude, si, vous méconnaissant, l'indifférence du lecteur prétend vous offenser, contents de vous-mêmes, apprenez, à l'exemple du soleil, à concevoir de vous une haute pensée!



Muß man, wenn du erzählst,
 und uns quälst
 mit albernen Fabeln,
 sich noch zerbrechen den Kopf
 denkend?
 Nun gut! die Sonne
 ward gefragt:
 ob sie es nicht verdröge,
 daß die Welt,
 betrogen durch den Schein,
 hält ihre
 unermessne Größe
 kaum größer
 im Durchschnitte,
 als eine Spanne?
 Dieses sollte
 mich kränken, spricht sie?
 Wer ist die Welt?
 wer sind sie,
 die so denken?
 Ein blindes Gemüth!
 Genuß,
 wenn jene Geister nur,
 die, auf dunkler Spur
 der Wahrheit,
 trennen das Wesen von dem Scheine,
 wenn diese nur
 besser mich kennen!
 Ihr Dichter,
 welche Feuer und Geist
 entreißt dem blinden Blick
 des Pöbels, lernt,
 (wenn) des Lesers Kaltsinn
 euch kränken will
 mißgeschägt,
 zufrieden mit euch selbst,
 stolz denken wie die Sonne!

Doit-on, quand tu racontes,
 et que tu nous tourmentes
 avec de sottes fables
 se casser encore la tête
 en pensant (à penser)?
 Eh bien! le soleil [leil:]
 fut interrogé (on demandait au so-
 s'il ne le chagrinerait pas,
 que le monde,
 trompé par l'apparence,
 tient (tienne) son
 incommensurable grandeur
 à-peine plus grande
 en diamètre,
 qu'un empan?
 Cela devrait
 m'offenser (m'offenserait), dit-il?
 Qui est le monde?
 qui sont-ils,
 ceux qui ainsi pensent?
 Une aveugle vermine!
 C'est assez
 si ces esprits seulement,
 qui sur l'obscur trace
 de la vérité,
 séparent l'être de l'apparence,
 si ceux-là seulement
 mieux me connaissent
 Vous poètes,
 que le feu et l'esprit
 dérobe au faible regard
 de la multitude, apprenez,
 si l'indifférence du lecteur
 veut vous blesser [mant],
 vous mésestimés (en vous mésesti-
 contents avec (de) vous mêmes,
 à fièrement penser comme le soleil!

6. Die Bären.

Den Bären glückt' es nun schon seit geraumer Zeit,
 Mit Brummen, plumpem Ernst und stolzer Frömmigkeit,
 Daß Sittenrichteramt bei allen schwächern Thieren,
 Uns angemäßer Macht, gleich Wüthrichen, zu führen.
 Ein jedes fürchte' sich, und keines war so kühn,
 Sich um die saure Pflicht nebst ihnen zu bemühen;
 Bis endlich woch im Fuchs der Patriot erwachte,
 Und hier und da ein Fuchs auf Sittenprüfche dachte.
 Nun sah man beide stets auf gleiche Zwecke sehn;
 Und beide sah man doch verschiedne Wege gehn.
 Die Bären wollen nur durch Streuge heilig machen;
 Die Füchse strafen auch, doch strafen sie mit Lachen.
 Dort brauchet man nur Fluch, hier brauchet man nur Scherz;
 Dort bessert man den Schein, hier bessert man das Herz;

6. LES OURS.

Déjà depuis longtemps, les ours, en vertu d'un pouvoir usurpé, ont réussi avec leur grondement, leur lourde gravité et leur piété orgueilleuse, à exercer en tyrans, sur tous les faibles animaux, la fonction de censeurs. Chacun avait peur, et nul n'était si hardi, que de leur disputer cette pénible charge; enfin pourtant le patriotisme s'éveilla dans le renard, et de temps en temps un renard imagina quelques sentences morales. On vit alors ours et renards tendre constamment au même but; mais on les vit y marcher par différens chemins. C'est par la sévérité seulement que les ours prétendent sanctifier; les renards châtient aussi, mais ils châtient en riant. D'un côté on n'emploie que l'anathème, on n'emploie de l'autre que la plaisanterie; là on corrige l'apparence, on corrige ici le cœur;



6. Die Bären.

Es glückte den Bären
 nun schon seit geraumer Zeit,
 mit Brummen,
 dumpfem Grunz
 und steter Dremmigfeit,
 zu führen
 aus angemäßer Macht,
 gleich Wäthrichen,
 das Sittenrichteramt,
 bei allen schwächeren Thieren.
 Ein jedes fürchtete sich,
 und keines war so kühn,
 sich zu bemühen nebst ihnen
 um die saure Pflicht;
 Bis endlich noch
 der Patriot erwachte
 im Fuchs,
 und hier und da
 ein Fuchs dachte
 auf Sit:enwürche.
 Nun sah man
 beide stets
 sehn auf gleiche Zwecke;
 und doch sah man beide
 gehn verschiedene Wege.
 Die Bären wollen
 heilig machen
 nur durch Strenge;
 die Füchse strafen auch,
 doch strafen sie mit Lachen.
 Man brauchet dort nur Fluch,
 man brauchet hier
 zur Scherz;
 man bessert dort den Schein,
 man bessert hier das Herz;

6. LES OURS.

Il a-réussi aux ours
 maintenant déjà depuis longtems,
 avec leur grondement,
 leur lourd sérieux
 et leur orgueilleuse piété,
 à exereer
 par un usurpé pouvoir,
 semblablement à des tyrans,
 la censure-des-mœurs,
 chez tous les plus faibles animaux.
 Un chacun avait-peur,
 et aucun n'était si hardi,
 de se peiner avec eux
 pour ce pénible devoir;
 jusqu'à-ce-qu'enfin encore
 le patriote s'éveilla
 dans le renard,
 et que çà et là
 un renard songea
 à des sentenees-morales.
 Alors on vit
 tous-deux constamment
 voir (viser) à semblables buts;
 et toutefois on les vit tous-deux
 aller différents chemins.
 Les ours veulent
 rendre saint
 seulement par sévérité;
 les renards châtient aussi,
 mais ils châtient avec rire.
 On emploie là seulement malédiction
 on emploie ici
 seulement badlnage;
 on corrige là l'apparence,
 on corrige iel le cœur;



Dort sieht man Düsternheit, hier sieht man Licht und Leben,
 Dort nach der Heuchelei, hier nach der Tugend streben.
 Du, der du weiter denkst, fragst du mich nicht geschwind:
 Ob beide Theile wohl auch gute Freunde sind?
 O wären sie's! Welch Glück für Tugend, Wiß und Sitten!
 Doch nein, der arme Fuchs wird von dem Bär bestritten,
 Und, trotz des guten Zwecks, von ihm in Bann gethan.
 Warum? Der Fuchs greift selbst die Bären tadelnd an.
 Ich kann mich diesmal nicht bei der Moral verweilen;
 Die fünfte Stunde schlägt; ich muß zum Schauplatz eilen.
 Freund, leg die Predigt weg! Willst du nicht mit mir gehen?
 — Was spielt man? — Den Tartüff. — Dieß Schandstück
 sollt' ich sehen?

7. Der Löwe und die Mücke.

Ein junger Held vom muntern Heere,
 Daß nur der Sonnenschein belebt,

d'un côté tout est sombre, de l'autre tout est lumière et vie; là, on tend à l'hypocrisie; ici, à la vertu. Toi, qui ne t'arrêtes pas à la superficie des choses, tu vas me demander sans doute si les uns et les autres sont bons amis. Eh! plutôt au ciel qu'ils le fussent! Quel bonheur ce serait pour la vertu, pour l'esprit et les mœurs! Mais non, le pauvre renard a l'ours pour ennemi, et, malgré ses bonnes intentions, il est par lui excommunié. Pourquoi? C'est que le renard lance lui-même aux ours les traits de sa critique. Je ne puis cette fois m'arrêter à la morale; cinq heures sonnent; je cours au théâtre. Ami, laisse-là le sermon! Veux-tu venir avec moi? — Que joue-t-on? — Le Tartuffe. — Moi! j'irais voir cette pièce abominable?

7. LE LION ET LE MOUCHERON.

Un jeune héros faisait partie de cette vaillante armée, qu'animent



man sieht dort Vüßlichkeit,
man sieht hier Licht und Leben;
dort streben nach der Heuchelei,
hier nach der Tugend.

Du, der du weiter denkst,
fragst du mich nicht
geschwino :

ob belee Theile
sind wehl auch gute Freunde ?

O wären sie es !

Welch Glück für Tugend,
Wiß und Sitten !

Doch nein, der arme Fuchs
wird bestritten von dem Bär,
und, trotz des guten Zwecks,
von ihm in Bann gethan.

Warum ? Der Fuchs
greift selbst die Bären an
adelnd.

Ich kann diesmal mich nicht verweilen
bei der Moral ;

die fünfte Stunde schlägt ;
ich muß eilen zum Schauplatz.

Freund, leg die Predigt weg !

Willst du nicht mit mir gehen ?

Was spielt man ?

Den Tartuff.

Ich sollte sehen
dieß Schandstück ?

on voit là obscurité,
on voit ici lumière et vie ;
là tendre à l'hypocrisie,
ici, à la vertu.

Toi, qui penses plus loin,
ne me demandes-tu pas
promptement :

si les-deux parties (l'un et l'autre)
sont bien aussi bons amis ?

Oh ! le fussent-ils !

Quel bonheur pour *la* vertu,
l'esprit et *les mœurs* !

Mais non, le pauvre renard
est attaqué par l'ours,
et, en-dépit du bon dessein,
par lui excommunié.

Pourquoi ? Le renard
attaque même les ours
en les blâmant (de son blâme).

Je ne puis pas cette fois m'arrêter
à la morale ;

la cinquième heure sonne ;
je dois me-hâter d'*aller* au théâtre.

Ami, laisse là le sermon !

Ne veux-tu pas avec moi aller ? —

Que joue-t-on ? —

Le Tartufe. —

Je devrais voir (je verrais)
cette abominable pièce ?

7. Der Löwe und die Mücke.

7. LE LION ET LE MOUCHERON.

Ein junger Held
vom muntern Heere,
das nur der Sonnenchein
belebt,

Un jeune héros
de-la vive armée,
que seulement la lumière-du-soleil
anime,

Und das mit saugendem Gewehre
 Nach Ruhm gestochner Beulen strebt,
 Doch die man noch, zum großen Glücke,
 Durch zwei Paar Strümpfe hindern kann,
 Der junge Held war eine Mücke.
 Hört meines Helden Thaten an!

Auf ihren Kreuz- und Ritterzügen
 fand sie, entfernt von ihrer Schaar,
 Im Schlummer einen Löwen liegen
 Der von der Jagd entkräftet war.
 „Seht, Schwestern, dort den Löwen schlafen,
 Schrie sie die Schwestern gankelnd an.
 Jetzt will ich hin¹, und will ihn strafen:
 Er soll mir bluten², der Tyrann!“

Sie eilt, und mit verwegnem Sprunge
 Setzt sie sich auf des Königs Schwanz.
 Sie sticht, und flieht mit schnellem Schwunge,
 Stolz auf den sauern Lorbeerkranz.
 Der Löwe will sich nicht bewegen?
 Wie? ist er todt? Das heiß ich Wuth!

seuls les rayons du soleil, et qui, à l'aide de son avide aiguillon, ambitionne la gloire de piquantes enflures; encore est-il fort heureux qu'au moyen de deux paires de bas on puisse s'en défendre. Ce jeune héros était un moucheron. Écoutez les exploits de mon héros!

Dans ses aventures de croisade et de chevalerie, un jour qu'il s'était écarté de sa troupe, il trouva, couché et endormi, un lion fatigué de la chasse. « Frères, cria-t-il à ses compagnons d'un ton de matamore, voyez là-bas ce lion qui dort. Je vais l'attaquer, je vais le punir: il saignera sous mon aiguillon, le tyran! »

Il y vole, et d'un élan audacieux il s'abat sur la queue du roi des animaux. Il pique, et suit d'un vol rapide, fier du laurier qu'il a conquis. Eh quoi! le lion ne bouge pas? Est-il mort? Quelle rage,



and das strebt
 mit sangendem Gewehre
 nach Ruhm
 gestechner Beulen,
 doch die man noch kanu,
 zum großen Glücke, hindert:
 durch zwei Paar Strümpfe,
 der junge Held
 war eine Mücke.
 Hört an
 die Thaten meines Helben!
 Auf ihren Kreuzzügen
 und Ritterzügen,
 entfernt von ihrer Schaar,
 fand sie
 liegen im Schlummer
 einen Löwen,
 der war enträitet von der Jagd.
 Seht dort, Schwestern,
 den Löwen schlafen,
 schrie sie die Schwestern an
 gankelnd.
 Ich will jetzt hin,
 und will ihn strafen:
 er soll mir bluten,
 der Tyrann!
 Sie eilt,
 und mit verwegnem Sprunge
 setzt sie sich auf den Schwanz des Kö-
 Sie sticht, und flieht [nigs.
 mit schnellem Schwunge,
 stolz
 auf den sauern Lorbeerkranz.
 Der Löwe will nicht
 sich bewegen?
 Wie? ist er todt?
 Ich heiße das Wuth!

et qui tena
 avec une suçante arme
 à la gloire
 d'enflures causées-par-la-piqûre,
 mais que l'on peut encore,
 par grand bonheur, empêcher
 au-moyen-de deux paires de bas,
 ce jeune héros
 était un moucheron.
 Écoutez
 les exploits de mon héros!
 Dans ses croisades
 et aventures-de-chevalier,
 écarté de sa troupe,
 il trouva
 couché dans-l'assoupissement
 un lion
 qui était affaibli par la chasse.
 Voyez là, mes sœurs,
 le lion dormir,
 cria-t-il aux (à ses) sœurs
 en gesticulant.
 Je veux maintenant y aller
 et je veux le punir: [mon aiguillon),
 il doit à moi saigner (il saignera sous
 le tyran!
 Il se-hâte,
 et avec un audacieux bond
 il se place sur la queue du roi.
 Il pique, et fuit
 avec un rapide élan,
 fier
 de la pénible couronne-de-lauriers.
 Le lion ne veut pas
 se remuer?
 Comment? est-il mort?
 J'appelle cela de la furie!

Zu mörderisch war der Mücke Degen :
Doch sagt, ob er nicht Wunder thut?

„Ich bin es, die den Wald befreiei,
Wo seine Mordsucht sonst getödt.
Seht, Schwestern, den der Tiger schenket,
Der stirbt ! mein Stachel sei gelobt !“
Die Schwestern jauchzen, voll Vergnüßen,
Um ihre laute Siegerin :
„Wie? Löwen, Löwen zu besiegen !
Wie, Schwester, kam dir das in Sinn?

— Ja, Schwestern, wagen muß man ! wagen !
Ich hätt' es selber nicht gedacht.
Auf ! lasset uns mehr Feinde schlagen.
Der Anfang ist zu schön gemacht.“
Doch unter diesen Siegesliedern,
Da jede von Trümphen sprach,
Erwacht der matte Löwe wieder,
Und eilt erquickt dem Raube nach.

en vérité ! Quel glaive assassin que celui du moucheron ! Dites, s'il ne fait pas merveille ?

« C'est moi qui ai délivré la forêt, où le tyran naguère exerçait sa cruauté. Voyez, frères, celui que redoute le tigre, il meurt ! Honneur à mon aiguillon ! » Tandis qu'il célèbre ainsi bruyamment son triomphe, autour de lui ses compagnons, pleins de joie : « Quoi ! s'écrient-ils, un lion ! Vaincre un lion ! Frère, comment en as-tu conçu la pensée ?

— Oui, frères, de l'audace ! Il faut de l'audace ! Moi-même je n'en espérais pas tant. Allons ! cherchons d'autres ennemis à combattre. Ce premier succès nous en promet beaucoup d'autres. » Mais, parmi ces chants de victoire, au moment où chacun parlait de triomphe, le lion fatigué se réveille et s'en va, ranimé, poursuivre sa proie.



<p>Der Regen der Mücke war zu mörderisch : doch sagt, ob er nicht Wunder thut? Ich bin es, die befreiet den Walde, wo seine Morbsucht sonst getobt. Seht, Schwestern, den der Tiger scheuet, der stirbt mein Strachel sei gelobt! Die Schwestern jauchzen, voll Vergnügen, um ihre laute Siegerin : Wie? Löwen, Löwen zu bestegen! wie, Schwester, kam dir das in Sinn? Ja, Schwestern, man muß wagen! wagen! Ich hätt' es selber nicht gedacht. Auf! lasset uns schlagen mehr Feinde. Der Anfang ist zu schön gemacht. Doch unter diesen Siegesliedern, da jede sprach von Triumpfen, erwacht wieder der matte Löwe, und erquickt eist dem Ranke nach.</p>	<p>L'épée du moucheron était trop meurtrière : mais dites, s'il ne fait pas merveille? C'est moi, qui ai délivré le bois, où sa soif-de-sang a autrefois fait-rage. Voyez, mes sœurs, celui que le tigre redoute, Il meurt! mon aiguillon soit loué! Les sœurs s'écrient-de-joie, pleines de plaisir, autour de leur bruyant vainqueur : Comment? des lions, vaincre des comment, sœur, [lions! cela t'est-il venu en esprit? Oui, sœurs, on doit oser! oser! Je ne l'aurais pas moi-même pensé. Allons! laissez-nous battre (battons) plus d'(d'autres)ennemis. Le commencement est fait trop beau. Mais parmi ces chants-de-victoire, comme chacune parlait de triom- se-réveille le fatigué lion [phes, et ranimé se-hâte après la proie.</p>
---	--



NOTES.

Page 2 : 1. Sous-entendu hatte.

— 2. *Bervöhnt*, gâté par de mauvaises habitudes. Dans la pensée de Lessing, les attraits, dont notre La Fontaine a embelli l'apologue, ne convenaient pas à ce genre de littérature. Il s'en explique clairement dans ses dissertations critiques sur la Fable.

Page 4 : 1. *Wozu*, ici dans le sens de *warum*, pourquoi.

— 2. *Genug*, *wenn*, etc. Nous traduisons en français : *C'est assez que l'invention soit du poète ; l'exposition doit être d'un historien sans art ; le sens, d'un philosophe*. Ainsi, comme en allemand, nous sous-entendons un pronom démonstratif. Lessing, pour le dire en passant, résume ici, en deux lignes, toute sa théorie sur le genre de l'apologue.

— 3. *Seicht*. Litt., *bas*, *superficiel*. Remarquez que *der Muse* est au datif.

Page 6 : 1. *Sich* *sollet*, dans le même sens que *sähet*. Cet emploi du verbe *solten* est très-fréquent en allemand.

— 2. *Hören* ne signifie pas seulement *écouter*, *entendre*, mais encore, comme ici, *ouïr*, *entendre dire*.

Page 8 : 1. Nom propre, sans doute de l'invention de Lessing, pour désigner un méchant prédicateur.

— 2. Mosheim, né en 1694, mort en 1755, a été, en Allemagne, le réformateur de l'éloquence religieuse.

Page 14 : 1. *Reiber die Menge*, *force envieux*. Tournure familière.

— 2. En allemand, beaucoup plus souvent qu'en français, le présent s'emploie pour le futur.

— 3. Kneller, l'un des peintres de portraits les plus célèbres qu'ait produits l'Allemagne. Né à Lubeck, en 1648, il se fixa à Londres en 1674, et reçut du roi Charles II le titre de peintre de la cour. Il mourut en 1723



Pope, son ami, composa pour lui l'inscription fastueuse, dont on a décoré le monument érigé en son honneur dans l'abbaye de Westminster.

Page 14 : 4. Pope, célèbre poète anglais, né à Londres en 1688, mort en 1744. Son caractère irritable ne lui permit pas de compter beaucoup d'amis. Ce fut peu de temps avant l'apparition de sa belle traduction de l'Iliade, en 1715, qu'éclata sa rupture avec Addison.

— 5. Addison, célèbre écrivain anglais, né en 1672, mort en 1719. Les Anglais l'ont placé longtemps, comme poète, à côté de Pope et de Dryden.

Page 16 : 1. Du bist um deine ganze Heerde gekommen, tu as perdu tout ton troupeau ; à peu près comme nous dirions : Tu en es pour tout ton troupeau.

— 2. Iségrim ou Ysengrin est le nom sous lequel figure le loup, dans le vieux poème, fort divertissant, connu en français sous le titre de *Roman du Renard*, en allemand, *Reinhold Fuchs*.

— 3. Hylar, nom du chien du berger. C'est le mot grec ὕλαξ, qui aboie.

Page 26 : 4. Sous-entendu war. En allemand le verbe, comme auxiliaire, se sous-entend très-souvent.

Page 32 : 1. Hermannsdenkmal, poème à la gloire d'Arminius ou Hermann qui tailla en pièces, comme on sait, les légions de Varus. On sait aussi qu'après sa mort les Germains lui érigèrent une statue connue sous le nom d'Ir-minul, Irmenjâule, colonne d'Irmin, célèbre idole des Saxons, détruite par Charlemagne, en 772.

— 2. Ein gereister Hund, un barbet qui avait voyagé. Cet emploi du participe passé de reisen, voyager, est peu correct, mais il est resté populaire.

— 3. Da, da gibt es noch, est dit avec emphase.

— 4. Gesetzt doit se prendre ici dans le sens de *calme, posé, rassis*, qui ne se laisse pas aller à l'enthousiasme.

Page 34 : 1. Ein gut Heil, locution familière, au lieu de um ein gutes Heil, pour une bonne part, c'est-à-dire *beaucoup*.

Page 38 : 4. Wozu soll das? sous-entendu *biennen*: à quoi cela servira-t-il? à quoi bon cela?

— 2. Bessere Schwaben, par opposition à irdischen Aemeiser.

— 3. C'est le nom grec, μέροψ, du *guépier*: « Une singularité qui distinguerait cet oiseau de tout autre, dit Buffon, si elle était bien avérée, c'est l'habitude qu'on lui prête de voler à rebours : Élien admire beaucoup

cette façon de voler (*De Nat. animal.*, lib. I, cap. XLIX); il eût mieux fait d'en douter. »

Page 40 : 1. Man sagt, es gebe. Remarquez l'emploi de ce subjonctif, pour exprimer le doute, l'incertitude à l'égard du fait dont il s'agit. Nous traduisons en français : *Il y aurait, dit-on, un oiseau....*

Page 42 : 1. Brüten, couver; ausbrüten, faire éclore en couvant.

— 2. Springen, sauter, bondir; vorbeispringen, passer à côté en bondissant.

Page 44 : 1. Legte sich wieder, zu schlafen, se remit à dormir; locution plus française qu'allemande. On dit mieux, en effet, en allemand : sich schlafen legen.

— 2. Laufen, courir; entlaufen, s'enfuir, échapper en courant.

Page 46 : 1. Herr Schritt vor Schritt, Monsieur Pas-à-pas. On sait que le pion, aux échecs, ne peut faire qu'un pas à la fois.

Page 50 : 1. Noch ganz erträglich, fort passable encore. Noch fait allusion à la première statue.

— 2. Ihm nicht dabei zu Statten gekommen wäre, ne l'y avait pas aidé. Comme si la beauté de la première statue eût dû exercer de l'influence sur la seconde, par cela seul que celle-ci était composée de la même matière.

Page 56 : 1. Lag in den letzten Zügen (Athemzügen). Litt., gisait dans les derniers souffles de vie, c'est-à-dire était à l'extrémité, à l'agonie.

Page 58 : 1. Ob... schon, quoique. Remarquez la ténèse. Obgleich, obwohl, obwohl, la souffrent également.

Page 66 : 1. Die des Scharrens gewohnt war, qui avait l'habitude de gratter, soit la terre, soit le fumier, etc. — auch blind, quoique aveugle.

— 2. Collectanea, mot latin, recueils, mélanges.

Page 70 : 1. Ainsi que l'indique tout d'abord son nom, en grec *λυσιδής*.

Page 74 : 1. Nunmehr a ici le sens de *ensin*: allusion aux vers de La Fontaine :

*Les grenouilles se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.*

Il leur envoya, comme on sait, d'abord un soliveau. Les grenouilles n'en furent point contentes, et firent entendre de nouvelles plaintes :

Jupin en a bientôt la cervelle rompue.

Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.

Page 74 : 2. Willst du unser König sein, *veux-tu être notre roi*, c'est-à-dire *si tu veux être notre roi*. Cette tournure, qui n'est pas étrangère à notre langue, est très-fréquente en allemand.

— 3. Darum.... weil, *pour cette raison.... que*.

— 4. Um etwas bitten, *demande quelque chose par prière*. Litt., *prier pour quelque chose*.

Page 82 : 4. Nun, presque toujours, isolé au commencement d'une phrase, se traduit par *eh bien!*

Page 92 : 4. Indem, pour in dem Augenblicke, dans le sens de *gleichzeitig*, *en même temps, aussitôt, à l'heure même*.

Page 96 : 4. Schleichenden Fuchse. Il y a ici un jeu de mots, fondé sur la ressemblance de Fuchs et Fuchse, que nous n'avons pu rendre en français. — Le renard est trop fin pour se nommer lui-même; mais le nom de l'animal qu'il indique est presque le sien; mais la qualité, qu'il attribue gratuitement au lynx, caractérise tout particulièrement le renard; et l'on devine ainsi aisément que c'est lui-même qu'il entend désigner.

Page 98 : 4. Ich will auch nicht, *je ne veux pas non plus*, ou bien : *aussi je ne veux pas....*

— 2. Werben alt und stumpf, *deviennent vieilles et cassées*, c'est-à-dire *commencent à vieillir et à se casser*. Stumpf signifie littéralement *émoussé, use*.

Page 100 : 4. Wo du sie aufträdest. Litt., *où tu les trouverais*, c'est-à-dire *où tu pourrais les trouver*. Cet emploi du présent du subjonctif, pour exprimer le conditionnel français, est fréquent en allemand.

Page 102 : 4. Célèbre devin. Il était aveugle, et Minerve lui avait donné, pour se conduire, un bâton bleu qui ne l'égarait jamais. Il tenait aussi de la faveur de cette déesse la faculté de percevoir les moindres bruits.

Page 106 : 4. C'est la constellation du Serpent.

Page 112 : 4. Willigen, dans le sens du latin *libens*.

Page 114 : 4. Diesem meinem Lieblinge. Litt., *à ce mien favori*; comme on dit en latin : *hic meus amicus*; en français : *un mien parent*, mais cette tournure a vieilli dans notre langue.

Page 420 : 4. Allerfeinsten. En entrant ainsi en composition avec un superlatif, aller, gén. pl. de all, en augmente encore la force.

Page 424 : 4. Alles est ici explétif et emphatique.

Page 436 : 4. Aller guten Dinge sind drei, loc. prov. Litt., de toutes les bonnes choses il y a trois, c'est-à-dire le nombre trois est le nombre parfait, le nombre heureux ; toutes les bonnes choses sont au nombre de trois.

Page 438 : 4. Immer noch alt genug. Ainsi portent toutes les éditions imprimées en Allemagne, que nous avons consultées, celle de Lachmann en particulier. Ce texte est aussi celui que présente le *Mercur de Souabe*, dans lequel Lessing publia d'abord cette fable, et qui était alors dirigé par Wieland. Substituer jung à alt, comme ont fait quelques éditeurs, c'est détruire tout le sel de l'expression, qui doit être ici moins raisonnée que sentie.

Page 446 : 4. Füttere mich zu Lobe signifie proprement : *Fais-moi mourir à force de me donner à manger ; c'est-à-dire : nourris-moi copieusement ;* mais ce sens nous paraît ici inadmissible, et nous traduisons, comme s'il y avait bis zum Lobe, *nourris-moi le restant de mes jours*. Ce qui précède : ich werbe es so lange nicht mehr treiben, et ce qui suit : dein Belz würde, etc., confirme assez notre sentiment.

— 2. Einbrechen, *faire irruption ; en latiu irrumpere.*

— 3. Niederreißen, *déchirer en terrassant ou en attaquant*. C'est ainsi qu'on dit : ein Haus niederreißen, *renverser, démolir une maison*.

Page 448 : 4. Erhaltung, dans le sens de Erhaltungskraft, *puissance conservatrice*.

Page 454 : 4. Einherreten, *s'avancer, en latin incedere.*

— 2. Übersehen. Litt., *voir par-dessus ; ici ne s'apercevoir pas, excuser, pardonner, tolérer, comme en grec ὑπεροπῶ.*

Page 460 : 4. Fleug, vieux et poétique pour flieh.

— 2. Blöde est pris ici dans le sens de blödsichtig, *qui a la vue courte.*

Page 462 : 4. Au lieu de Unterschiebe, pour le besoin de la rime.

Page 470 : 4. Fürchte, pour fürchtete.

Page 474 : 4. Hinwollen, *vouloir y aller, a la même valeur que hingehen wollen*. Cet emploi d'une simple particule, pour exprimer en même temps l'action d'un verbe, n'est pas rare en allemand.

— 2. Er soll mir bluten. Litt., *il doit saigner à moi, c'est-à-dire, mais avec moins d'énergie, il saignera sous mon aiguillon*. Consultez, du reste, la grammaire sur cet emploi du pronom personnel mir.

TABLE.

AVANT-PROPOS..... /

FABLES DE LESSING EN PROSE.

LIVRE PREMIER.

	Pages		Pages
1. L'Apparition.....	2	16. Les Guêper.....	26
2. Le Mulot et les Fourmis.....	4	17. Les Moineaux.....	28
3. Le Lion et le Lièvre....	6	18. L'Autruche.....	30
4. L'Ane et le Cheval de chasse.....	8	19. Le Moineau et l'Autruche.....	30
5. Jupiter et le Cheval....	8	20. Les Chiens.....	32
6. Le Singe et le Renard..	12	21. Le Renard et la Cigogne.....	34
7. Le Rossignol et le Paon.....	14	22. Le Hibou et le Chercheur de trésor.....	36
8. Le Loup et le Berger...	16	23. La jeune Hirondelle....	36
9. Le Coursier et le Taureau.....	16	24. Le Mécrops.....	38
10. Le Grillon et le Rossignol.....	18	25. Le Pélican.....	40
11. Le Rossignol et l'Autour.....	20	26. Le Lion et le Tigre....	42
12. Le Loup belliqueux....	20	27. Le Taureau et le Cerf.....	44
13. Le Phénix.....	22	28. L'Ane et le Loup.....	44
14. L'Oie.....	24	29. Le Chevalier aux échecs.....	46
15. Le Chêne et le Cochon..	26	30. Ésope et l'Ane.....	46



LIVRE DEUXIÈME.

	Pages		Pages
1. La Statue d'airain.....	50	16. L'Avare	78
2. Hercule.	52	17. Le Corbeau.	80
3. L'Enfant et le Serpent..	52	18. Jupiter et la Brebis. . . .	80
4. Le Loup au lit de mort.	56	19. Le Renard et le Tigre. . .	84
5. Le Taureau et le Veau. .	60	20. L'Homme et le Chien. . . .	86
6. Les Paons et la Corneille.	62	21. Les Raisins.	88
7. Le Lion et l'Ane.	62	22. Le Renard.	90
8. L'Ane et le Lion.	64	23. La Brebis.	90
9. La Poule aveugle.	66	24. Les Chèvres.	92
10. Les Anes.	66	25. Le Pommier sauvage. . . .	94
11. L'Agneau défendu.	70	26. Le Cerf et le Renard . . .	96
12. Jupiter et Apollon.	72	27. Le Buisson.	98
13. L'Hydre.	74	28. Les Furies.	98
14. Le Renard et le Masque.	74	29. Tirésias.	102
15. Le Corbeau et le Renard.	76	30. Minerve.	104

LIVRE TROISIÈME.

	Pages		Pages
1. Le Possesseur de l'Arc. . .	108	16. Histoire du vieux Loup	
2. Le Rossignolet l'Alouette.	110	1 ^{re} fable.	130
3. L'Esprit de Salomon. . . .	110	17. <i>id.</i> 2 ^e fable.	134
4. Le don des Fées.	114	18. <i>id.</i> 3 ^e fable.	136
5. La Brebis et l'Hirondelle.	116	19. <i>id.</i> 4 ^e fable.	138
6. Le Corbeau.	118	20. <i>id.</i> 5 ^e fable.	142
7. La Querelle des animaux		21. <i>id.</i> 6 ^e fable.	144
sur la préséance, 1 ^{re} fable.	118	22. <i>id.</i> 7 ^e fable.	146
8. <i>id.</i> 2 ^e fable.	120	23. La Souris.	148
9. <i>id.</i> 3 ^e fable.	122	24. L'Hirondelle.	150
10. <i>id.</i> 4 ^e fable.	124	25. L'Aigle.	152
11. L'Ours et l'Éléphant. . . .	124	26. Les deux Cerfs.	152
12. L'Autruche.	126	27. Le Paon et le Coq.	154
13. Les Bienfaits, 1 ^{re} fable.	128	28. Le Cerf.	154
14. <i>id.</i> 2 ^e fable.	128	29. L'Aigle et le Renard. . . .	156
15. Le Chêne.	130	30. Le Berger et le Rossignol.	158

FABLES DE LESSING EN VERS.

	Pages		Pages
1. Le Moineau et la Souris des champs	160	4. Le Cerf et le Renard...	164
2. L'Aigle et le Hibou....	162	5. Le Soleil.....	166
3. L'Ours apprivoisé.....	162	6. Les Ours.....	170
		7. Le Lion et les Mouches.....	172
Notes.....			178







